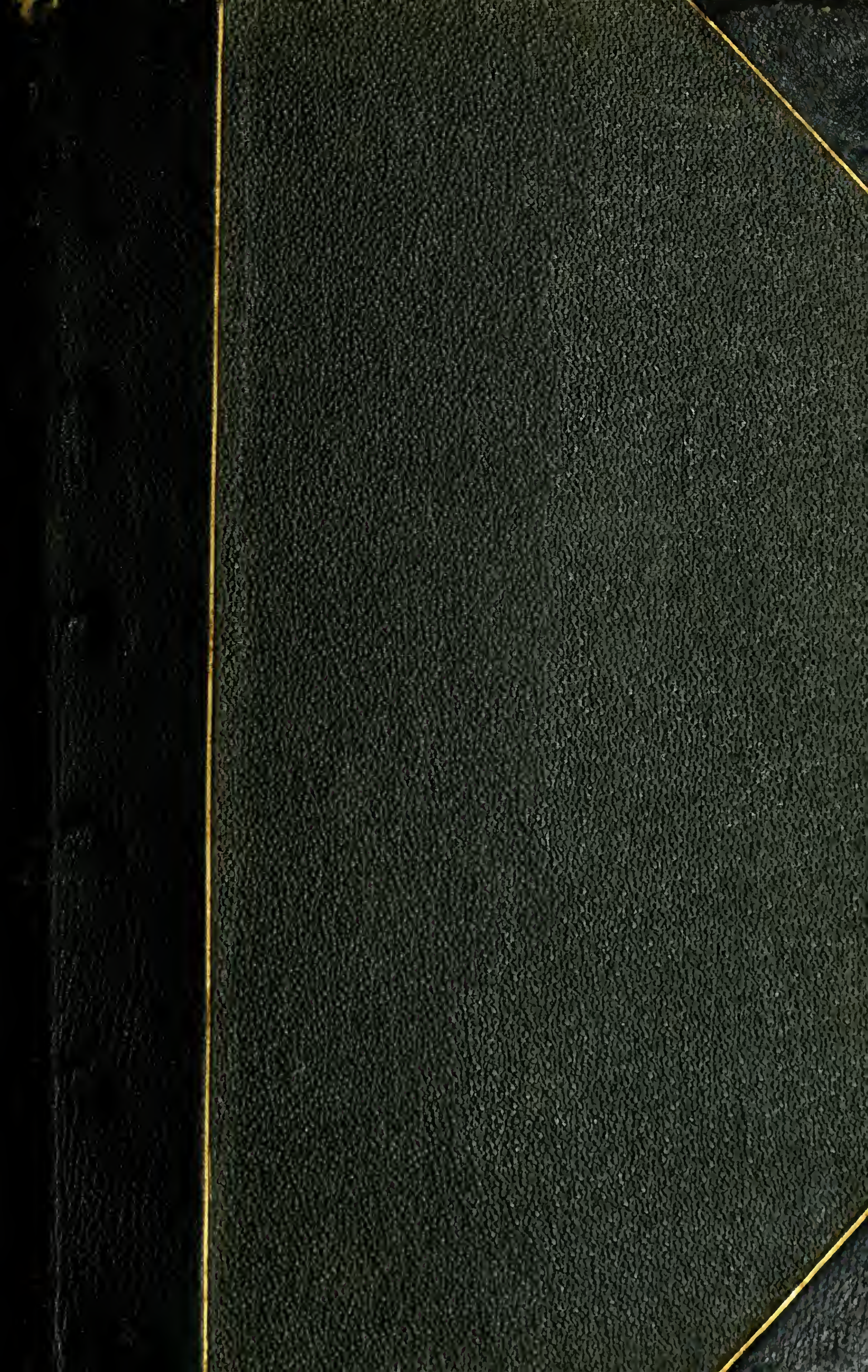



HELENA







COURS FAMILIER

DE

LITTÉRATURE

REVUE MENSUELLE

XV

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56.

COURS FAMILIER

DE

LITTÉRATURE

UN ENTRETIEN PAR MOIS

PAR

M. A. DE LAMARTINE

TOME QUINZIÈME

PARIS

ON S'ABONNE CHEZ L'AUTEUR

RUE DE LA VILLE-L'ÉVÊQUE, 43

1863

COURS FAMILIER

DE

LITTÉRATURE.

LXXXVE ENTRETIEN.

Premier de la huitième année.

CONSIDÉRATIONS SUR UN CHEF-D'OEUVRE,

OU

LE DANGER DU GÉNIE.

Les Misérables, par Victor Hugo.

TROISIÈME PARTIE.

I.

Suivons en effet le récit :

Quand Valjean, qui se permet de rêver l'assassinat de sa providence dans le bon évêque de Digne, son sauveur, s'est enfui par la fenê-

tre, les gendarmes le ramènent. L'évêque, par un mensonge de charité, le plus petit des mensonges, mais enfin un mensonge, dit aux gendarmes qu'il ne lui a rien volé, que c'est lui-même, l'évêque, qui lui a fait don de son argenterie. Il va plus loin : il prend les deux flambeaux d'argent aussi sur la cheminée du salon, et les lui donne encore en lui reprochant d'avoir négligé de les emporter, par distraction sans doute. Valjean les emporte; vous croyez qu'il est corrigé par tant de vertu de l'homme juste? Pas du tout; lisez :

« Jean Valjean sortit de la ville, comme s'il
« s'échappait. Il se mit à marcher en toute hâte
« dans les champs, prenant les chemins et les
« sentiers qui se présentaient, sans s'apercevoir
« qu'il revenait à chaque instant sur ses pas.
« Il erra ainsi toute la matinée, n'ayant
« pas mangé, et n'ayant pas faim. Il était en
« proie à une foule de sensations nouvelles.
« Il se sentait une sorte de colère; il ne savait
« contre qui. Il n'eût pu dire s'il était touché
« ou humilié. Il lui venait par moments un at-
« tendrissement étrange qu'il combattait et au-
« quel il opposait l'endurcissement de ses vingt

« dernières années. Cet état le fatiguait. Il
« voyait avec inquiétude s'ébranler au dedans
« de lui l'espèce de calme affreux que l'injus-
« tice de son malheur lui avait donné. Il se
« demandait qu'est-ce qui remplacerait cela.
« Parfois il eût vraiment mieux aimé être en
« prison avec les gendarmes, et que les choses
« ne se fussent point passées ainsi ; cela l'eût
« moins agité. Bien que la saison fût assez avan-
« cée, il y avait encore çà et là dans les haies
« quelques fleurs tardives, dont l'odeur, qu'il
« traversait en marchant, lui rappelait des sou-
« venirs d'enfance. Ces souvenirs lui étaient
« presque insupportables, tant il y avait long-
« temps qu'ils ne lui étaient apparus.

« Des pensées inexprimables s'amoncelèrent
« ainsi en lui toute la journée.

« Comme le soleil déclinait au couchant, al-
« longeant sur le sol l'ombre du moindre cail-
« lou, Jean Valjean était assis derrière un buis-
« son dans une grande plaine rousse absolu-
« ment déserte. Il n'y avait à l'horizon que les
« Alpes. Pas même le clocher d'un village loin-
« tain. Jean Valjean pouvait être à trois lieues
« de D.

« Un sentier qui coupait la plaine passait à
« quelques pas du buisson.

« Au milieu de cette méditation qui n'eût
« pas peu contribué à rendre ses haillons ef-
« frayants pour quelqu'un qui l'eût rencontré,
« il entendit un bruit joyeux.

« Il tourna la tête, et vit venir par le sentier
« un petit Savoyard d'une dizaine d'années qui
« chantait, sa vielle au flanc et sa boîte à
« marmotte sur le dos.

« Un de ces doux et gais enfants qui vont
« de pays en pays, laissant voir leurs genoux
« par les trous de leur pantalon.

« Tout en chantant, l'enfant interrompait
« de temps en temps sa marche et jouait aux
« osselets avec quelques pièces de monnaie
« qu'il avait dans sa main, toute sa fortune
« probablement. Parmi cette monnaie, il y
« avait une pièce de quarante sous.

« L'enfant s'arrêta à côté du buisson, sans
« voir Jean Valjean, et fit sauter sa poignée de
« sous, que jusque-là il avait reçue avec assez
« d'adresse tout entière sur le dos de sa
« main.

« Cette fois la pièce de quarante sous lui

« échappa, et vint rouler vers la broussaille
« jusqu'à Jean Valjean.

« Jean Valjean posa le pied dessus.

« Cependant l'enfant avait suivi sa pièce du
« regard, et l'avait vu.

« Il ne s'étonna point, et marcha droit à
« l'homme.

« C'était un lieu absolument solitaire. Aussi
« loin que le regard pouvait s'étendre, il
« n'y avait personne dans la plaine ni dans
« le sentier. On n'entendait que les petits
« cris faibles d'une nuée d'oiseaux de pas-
« sage qui traversaient le ciel à une hau-
« teur immense. L'enfant tournait le dos
« au soleil, qui lui mettait des fils d'or dans
« les cheveux et qui empourprait d'une
« lueur sanglante la face sauvage de Jean
« Valjean.

« — Monsieur, dit le petit Savoyard, avec
« cette confiance de l'enfance qui se compose
« d'ignorance et d'innocence, — ma pièce?

« — Comment t'appelles-tu? dit Jean Val-
« jean.

« — Petit-Gervais, monsieur.

« — Va-t'en, dit Jean Valjean.

« — Monsieur, reprit l'enfant, rendez-moi
« ma pièce.

« Jean Valjean baissa la tête et ne répondit
« pas.

« L'enfant recommença :

« — Ma pièce, monsieur !

« L'œil de Jean Valjean resta fixé à terre.

« — Ma pièce ! cria l'enfant, ma pièce blan-
« che! mon argent!

« Il semblait que Jean Valjean n'entendît
« point. L'enfant le prit au collet de sa blouse et
« le secoua. Et en même temps il faisait effort
« pour déranger le gros soulier ferré posé
« sur son trésor.

« — Je veux ma pièce! ma pièce de qua-
« rante sous!

« L'enfant pleurait. La tête de Jean Valjean
« se releva. Il était toujours assis. Ses yeux
« étaient troubles. Il considéra l'enfant avec
« une sorte d'étonnement, puis il étendit la
« main vers son bâton et cria d'une voix ter-
« rible : — Qui est là?

« — Moi, monsieur, répondit l'enfant. Petit-
« Gervais ! moi ! moi ! rendez-moi mes qua-
« rante sous, s'il vous plaît ! ôtez votre pied,

« monsieur, s'il vous plaît! Puis, irrité, quoi-
« que tout petit, et devenant presque me-
« naçant :

« — Ah çà, ôterez-vous votre pied? Otez
« donc votre pied, voyons!

« — Ah! c'est encore toi? dit Jean Valjean, et,
« se dressant brusquement tout debout, le pied
« toujours sur la pièce d'argent, il ajouta : —
« Veux-tu bien te sauver!

« L'enfant effaré le regarda, puis commença
« à trembler de la tête aux pieds, et, après
« quelques secondes de stupeur, il se mit à
« fuir en courant de toutes ses forces sans oser
« tourner le cou ni jeter un cri. »

Il faut avouer que l'évêque avait bien placé son trésor. Un mot de plus du pauvre enfant, et il était assommé sur place.

II.

Et voilà l'honnête brigand devant qui la société coupable doit confesser ses précautions contre la récidive! Voilà le type qui va poser

pour l'honnête homme par excellence jusqu'au bout du roman ! Qu'en pensez-vous ? Est-ce de ce bloc de vices incorrigibles, d'instincts ignobles et de brutalités féroces que le romancier philosophe doit jamais faire sortir le saint philanthrope, pétri de toutes les délicatesses de l'intelligence et de toutes les saintetés de la vertu ?

L'invraisemblance touche ici au paradoxe, et, si l'écrivain était moins consommé dans son art, le livre ici tomberait des mains de tout le monde comme il est tombé des miennes. On dirait : Non, je n'irai pas plus loin ; ce n'est pas là l'homme, c'est le cauchemar du scélérat, et, puisque l'auteur veut en faire le type de la vertu populaire, qu'il aille tout seul, je ne le suivrai pas dans ces précipices du paradoxe.

Et cependant on relève le livre jeté à terre, parce que l'écrivain y est encore avec tout son style, et on va plus loin.

On ouvre un autre tiroir ; qu'y trouve-t-on ? CE QUE L'ON FAISAIT A PARIS EN 1817. On éprouve un certain déplaisir à voir un lionceau, devenu plus tard un lion, jeter gra-

tuitement le sarcasme et le rire malséants sur les malheurs et les vieillesses des princes qui protégèrent son enfance. A quoi bon ces ridicules posthumes jetés en pâture au peuple impérial de 1862 par l'enfant sublime baptisé par les Bourbons d'un autre temps? A quoi bon une page de Paul-Louis Courier, reliée par mégarde dans un volume de Hugo? S'il daignait m'écouter, je lui dirais : Déchirez ce chapitre, il retombe un peu de cette poussière sur votre berceau ! Ne flattez pas ce peuple à vos dépens. Vous avez aimé les Bourbons quand ils rentraient, très-innocents de la campagne d'Espagne, de la déroute de Russie, de l'invasion du monde coalisé en 1814, pour disputer la France au partage de la Pologne; n'en rougissez pas plus que moi! Chaque année du siècle porte ses nécessités avec sa date : Louis XVIII et la charte valaient un peu mieux que le comité de salut public et la guillotine en permanence ! Si le ridicule mordait sur l'acier, il fallait en garder un peu pour le 93 de l'évêque et du terroriste !

III.

De là un autre tiroir s'ouvre, et celui-là nous ramène plus directement à l'action très-complaisamment étudiée des romans populaires. Victor Hugo y échoue, comme il convient à un grand tragique d'échouer dans le burlesque. On ne descend pas du troisième ciel dans la guinguette sans y faire un faux pas. Est-ce à vous, grand poëte lyrique, d'écrire l'épopée grotesque de quatre étudiants et de quatre grisettes? Laissez faire cela à des plumes qui vous sont mille fois inférieures en scènes de champ de bataille et de palais, mais supérieures en scènes de cabaret et de barrière! A Balzac, ce romancier de caractère qui surprend sous sa loupe puissante les gestes et les dialogues des infiniment petits comme des infiniment grands, qui noue des milliers d'intrigues en une seule intrigue, qui les dénoue par un fil qui se casse dans son tissu, et qui serait cent fois plus comique que

Molière s'il avait ce que vous avez, le style! Laissez cela à notre ancien ami Eugène Sue, qui a étudié les trivialités de la populace toute sa vie pendant que vous étudiiez les mondes dans les étoiles! Laissez cela à Paul de Kock et à ces écrivains de l'école des Bohêmes, qui ont plus de gaieté et d'esprit que vous, bien qu'ils n'aient pas une plume des ailes transcendantes de votre génie! — Et félicitez-vous de n'avoir pas su descendre: ne descend pas qui veut! C'est la punition des hommes sublimes et qui volent, de ne pas marcher! — Je me trompe, un seul homme l'a su dans *Falstaff*. — Mais cet homme était Shakspeare.

Le ramassis de quolibets, de calembours, de vulgarités saugrenues de cette partie carrée qui occupe un tiers de volume dans les *Misérables*, ne mérite pas qu'on s'y arrête. — Une seule remarque encore, c'est que ces huit convives, mâles et femelles (car on ne peut pas les appeler hommes et femmes), ont tous les huit des vices incarnés dans la débauche et dans l'égoïsme le plus révoltant. Les quatre étudiants se jouent des quatre sultanes qu'ils ont séduites parmi les plus jolies filles du peu-

ple, comme de quatre instruments de plaisir qu'ils brisent après les avoir corrompues et rendues mères, sans se soucier seulement de leur innocence passée et de leur malheur à venir. Leurs études finies, ils complotent, comme un tour de gaieté très-spirituel, de leur écrire un adieu collectif, de les laisser à peu près ivres chez le restaurateur de barrière, et de partir ensemble pour leurs provinces respectives, sans leur donner leur adresse. Le tour s'exécute; les quatre jeunes filles, stupéfaites, restent en gage et deviennent ce que veut la providence des parties carrées, le hasard servi par la débauche.

Et je vous donne en quatre aussi à deviner ce que cela prouve contre cette société qui va en payer les frais dans le roman philosophique de Victor Hugo. Cela prouve que le peuple ne veille pas assez sur ses jolies filles, et la bourgeoisie sur ses fils: car il est évident que, si chacune de ces grisettes avait une gouvernante, et chacun de ces jeunes débauchés un gouverneur, comme le veut J.-J. Rousseau dans l'*Émile,* la société serait infiniment mieux composée, qu'on n'irait pas en partie carrée dîner

à la barrière, et que votre fille ne serait pas muette!

IV.

Au second volume, une scène d'enfant, ce privilége du talent de l'écrivain, est dessinée avec amour. Sur le seuil d'une auberge de campagne, deux petites filles, l'une de deux ans, l'autre de dix-huit mois, se balancent aux rayons du soleil couchant sur une escarpolette d'anneaux de fer placés sous une charrette; l'aubergiste, assis sur sa porte, les berce avec une ficelle attachée à sa main, et les fait crier de joie à chaque gémissement métallique de l'escarpolette improvisée.

De la chair fraîche et du fer rouillé, voilà encore une antithèse. C'est une de ces scènes faites de rien, mais décrites avec la minutie savante de Meissonnier, et vues avec l'œil d'une mère, scènes à l'aide desquelles Hugo grave pour l'éternité dans l'œil et dans la mémoire de son lecteur une rencontre dont il

veut qu'on se souvienne. Heureux qui sait peindre! Cela prouve qu'il a senti.

Souvenez-vous de ces vers délicieux de douleur, dans lesquels le grand poëte pense à sa fille et à son gendre noyés dans la Seine en se baignant près de Rouen; l'une par imprudence, l'autre pour ne pas survivre à son amour! — Qui peut oublier ces couleurs trempées et délayées dans des larmes chaudes?

Ainsi est en prose la scène de devant l'auberge. Les deux enfants étaient à l'aubergiste. Une autre femme, toute jeune encore, s'avançait à ce spectacle, portant un sac de nuit et un autre enfant.

V.

Victor Hugo, sûr de son pinceau, comme Raphaël quand il rencontre une mère virginale et un enfant-Dieu, ne manque pas de les décrire.

. . . .

« L'enfant de cette femme était un des plus
« divins êtres qu'on pût voir. C'était une fille

« de deux à trois ans. Elle eût pu jouter avec
« les deux autres petites pour la coquetterie
« de l'ajustement; elle avait un bavolet de
« linge fin, des rubans à sa brassière et de la
« valenciennes à son bonnet. Le pli de sa jupe
« relevée laissait voir sa cuisse blanche, pote-
« lée et ferme. Elle était admirablement rose
« et bien portante. La belle petite donnait en-
« vie de mordre dans les pommes de ses joues.
« On ne pouvait rien dire de ses yeux, sinon
« qu'ils devaient être très-grands et qu'ils
« avaient des cils magnifiques. Elle dormait.

« Elle dormait de ce sommeil d'absolue con-
« fiance propre à son âge. Les bras des mères
« sont faits de tendresse; les enfants y dorment
« profondément.

« Quant à la mère, l'aspect en était pauvre
« et triste. Elle avait la mise d'une ouvrière qui
« tend à redevenir paysanne. Elle était jeune.
« Était-elle belle? peut-être; mais avec cette
« mise il n'y paraissait pas. Ses cheveux, d'où
« s'échappait une mèche blonde, semblaient
« fort épais, mais disparaissaient sévèrement
« sous une coiffe de béguine, laide, serrée,
« étroite, et nouée au menton.

« Le rire montre les belles dents quand on
« en a; mais elle ne riait point. Ses yeux ne
« semblaient pas être secs depuis très-long-
« temps. Elle était pâle; elle avait l'air très-lasse
« et un peu malade; elle regardait sa fille en-
« dormie dans ses bras avec cet air particulier
« d'une mère qui a nourri son enfant. Un
« large mouchoir bleu comme ceux où se
« mouchent les invalides, plié en fichu, mas-
« quait lourdement sa taille. Elle avait les
« mains hâlées et toutes piquées de taches
« de rousseur, l'index durci et déchiqueté par
« l'aiguille, une mante brune de laine bour-
« rue, une robe de toile et de gros souliers.
« C'était Fantine.

« C'était Fantine, difficile à reconnaître.
« Pourtant, à l'examiner attentivement, elle
« avait toujours sa beauté. Un pli triste, qui
« ressemblait à un commencement d'ironie, ri-
« dait sa joue droite. Quant à sa toilette, cette
« aérienne toilette de mousseline et de rubans
« qui semblait faite avec de la gaieté, de la folie
« et de la musique, pleine de grelots et parfu-
« mée de lilas, elle s'était évanouie comme ces
« beaux givres éclatants qu'on prend pour des

« diamants au soleil ; ils fondent et laissent la
« branche toute noire.

« Dix mois s'étaient écoulés depuis « la bonne
« farce. »

« Que s'était-il passé pendant ces dix mois ?
« On le devine.

« Après l'abandon, la gêne. Fantine avait
« tout de suite perdu de vue Favourite,
« Zéphine et Dahlia ; le lien brisé du côté
« des hommes s'était défait du côté des
« femmes ; on les eût bien étonnées, quinze
« jours après, si on leur eût dit qu'elles
« étaient amies ; cela n'avait plus de rai-
« son d'être. Fantine était restée seule. Le
« père de son enfant parti, — hélas ! ces rup-
« tures-là sont irrévocables, — elle se trouva
« absolument isolée, avec l'habitude du travail
« de moins et le goût du plaisir de plus. En-
« traînée par sa liaison avec Tholomyès à dé-
« daigner le petit métier qu'elle savait, elle
« avait négligé ses débouchés ; ils s'étaient fer-
« més. Nulle ressource. Fantine savait à peine
« lire et ne savait pas écrire ; on lui avait seu-
« lement appris dans son enfance à signer son
« nom ; elle avait fait écrire par un écrivain

« public une lettre à Tholomyès, puis une se-
« conde, puis une troisième. Tholomyès n'a-
« vait pas répondu. De là misère, nécessité d'a-
« bandonner son enfant, retours de sa pensée
« vers son pays natal, où cependant elle n'a-
« vait d'autre famille que les noms du pays,
« les rues et les portes des maisons.

« Elle emportait son enfant, sa fille, espé-
« rant la nourrir, l'élever de ses soins, de ses
« larmes. »

L'aubergiste veut bien garder l'enfant de Fantine en sevrage à un prix modéré ; l'enfant se nomme Cosette. Fantine la laisse en pleurant, s'engage à payer sa pension, s'établit seule dans sa ville natale, et y cherche de l'ouvrage. Hélas ! en vain. — Voilà la première véritable misère du roman. Mais la peinture en est chargée de couleurs mélodramatiques fausses, parce que le mélodrame n'a rien de commun avec la nature. Au bout de quelques mois, on demande la pension de Cosette ; la mère coupe ses cheveux et les vend pour payer un terme, puis un autre terme. Elle n'a à vendre que ses deux dents de devant, elle les fait arracher et reste enlaidie

pour rester mère, etc., etc. : tout cela entremêlé de misère mal motivée ou mal amenée. Le roman tourne à l'invraisemblance par l'atroce. L'imagination se défie de l'écrivain, elle se détourne de ces misères à procédé et à système, et par dégoût elle ne veut pas croire. La société, même actuelle, ne renvoie pas à l'arracheur de dents une jeune et jolie fille qui porte son enfant au seuil d'un hospice, et qui, en acceptant la honte pour elle, mendie auprès des lois pour l'innocente créature. Il faut l'accuser, oui, mais non la calomnier. Nul ne le sait mieux que moi, qui ai tant protesté, par mes écrits et mes discours, contre la suppression barbare des *tours,* cette institution admirable de délicatesse, qui sauve la honte, au moins la vie aux enfants. La publicité du dépôt est un attentat à la pudeur, le désespoir inscrit à perpétuité sur l'enfant, oui; mais enfin le dépôt existe, la loi ne l'a pas encore osé supprimer.

VI.

Fantine se traîne dans la misère et échoue à la prostitution la plus abjecte, corrompue par la faim dans sa petite ville natale de M... sur M...

Mais Valjean se retrouve là sous un nom qui cache son passé : il a passé dix-neuf ans au bagne, il s'est évadé cinq ou six fois, enfin il a fini par tenter fortune et par la gagner en inventant je ne sais quel procédé nouveau pour économiser la façon sur le noir de jais. Il y a recueilli d'énormes bénéfices. Le pays, qui y gagne aussi, ne lui marchande pas la considération monétaire qui suit le succès commercial. Le roi l'a nommé maire de son pays et chevalier de la Légion d'honneur; il a six cent mille francs de réserve déposés chez le banquier libéral, M. Laffitte. « C'é-« tait un impitoyable honnête homme, dit « M. Hugo ; il demandait aux hommes de « la bonne volonté, aux femmes des mœurs

« pures, à tous de la probité. Il avait divisé les « ateliers afin de séparer les sexes, et que les « filles et les femmes pussent rester sages. Sur « ce point il était inflexible. Il s'appelait main- « tenant le père Madeleine ; il employait tout « le monde ; il n'exigeait qu'une chose : Soyez « honnête homme ! soyez honnête fille ! » Véritable Grandisson du commerce et de l'industrie, il était irréprochable, monotone, pédant et rogue comme lui : le type des manufacturiers parvenus et vertueux. Dans un autre temps, Victor Hugo lui aurait fait reconquérir un haut rang dans la société par l'héroïsme : Valjean se serait évadé, aurait pris les armes, serait monté de grade en grade dans un régiment ou sur un vaisseau, aurait fait tant d'exploits qu'il serait devenu un grand général comme Garibaldi, un aventurier de liberté, un dictateur de peuple, renversant, pour son chef-d'œuvre, le siége d'une religion, et, pour se distraire, une demi-douzaine de trônes !

Mais, il faut ici le reconnaître M. Hugo va chercher pour son héros du bagne, en 1818, la considération publique où elle est, dans une addition bien faite, dans une fortune acquise

sou par sou, en faisant, par charité, travailler une multitude d'ouvriers chastes et probes, à condition que la journée de chacun et de chacune lui rapporterait à lui-même un bon bénéfice! Voilà la vertu du manufacturier J. Valjean, la vertu estimable et utile de 1818!

VII.

Mais voyons par quel procédé de morale très-peu sociale le digne galérien était arrivé à cet *otium cum dignitate* de maire de sa commune et de *Petit Manteau bleu* de M... sur M... C'est ici que la société est vertement semoncée par cet audacieux bandit avant qu'il ait concouru pour le prix Montyon de son époque, avant qu'il ait acquis cette vertu déshonorée qui n'a de prix que parce qu'elle se cache, et qui n'a de couronne que parce qu'elle se montre : *Et fugit ad salices et se cupit ante videri!*

Lisez :

« Il faut bien que la société regarde ces « choses, puisque c'est elle qui les fait!

« Jean Valjean était au bagne un ignorant,
« mais ce n'était pas un imbécile. La lumière
« naturelle était allumée en lui. Le malheur,
« qui a aussi sa clarté, augmenta le peu de jour
« qu'il y avait dans cet esprit. Sous le bâton,
« sous la chaîne, au cachot, à la fatigue, sous
« l'ardent soleil du bagne, sur le lit de plan-
« ches des forçats, il se replia en sa conscience
« et réfléchit.

« Il se constitua tribunal.

« Il commença par se juger lui-même.

« Il reconnut qu'il n'était pas un innocent
« injustement puni. Il s'avoua qu'il avait com-
« mis une action extrême et blâmable ; qu'on
« ne lui eût peut-être pas refusé ce pain, s'il
« l'avait demandé ; que dans tous les cas il
« eût mieux valu l'attendre, soit de la pitié,
« soit du travail ; que ce n'est pas tout à fait
« une raison sans réplique de dire : Peut-on
« attendre quand on a faim ? Que d'abord il
« est très-rare qu'on meure littéralement de
« faim ; ensuite que, malheureusement ou heu-
« reusement, l'homme est ainsi fait qu'il peut
« souffrir longtemps et beaucoup, moralement
« et physiquement, sans mourir ; qu'il fallait

« donc de la patience ; que cela eût mieux
« valu même pour ces pauvres petits enfants ;
« que c'était un acte de folie, à lui, malheu-
« reux homme chétif, de prendre violemment
« au collet la société tout entière et de se figu-
« rer qu'on sort de la misère par le vol ; que
« c'était, dans tous les cas, une mauvaise porte
« pour sortir de la misère que celle par où
« l'on entre dans l'infamie ; enfin qu'il avait
« eu tort.

« Puis il se demanda :

« S'il était le seul qui avait eu tort dans sa
« fatale histoire ; si d'abord, ce n'était pas une
« chose grave qu'il eût, lui travailleur, manqué
« de travail, lui laborieux, manqué de pain;
« si, ensuite, la faute commise et avouée, le
« châtiment n'avait pas été féroce et outré ;
« s'il n'y avait pas plus d'abus de la part de la
« loi dans la peine qu'il n'y avait eu d'abus de
« la part du coupable dans sa faute ; s'il n'y
« avait pas excès de poids dans un des pla-
« teaux de la balance, celui où est l'expiation;
« si la surcharge de la peine n'était point l'ef-
« facement du délit, et n'arrivait pas à ce ré-
« sultat de retourner la situation, de rempla-

« cer la faute du délinquant par la faute de la
« répression, de faire du coupable la victime et
« du débiteur le créancier, et de mettre dé-
« finitivement le droit du côté de celui-là
« même qui l'avait violé; si cette peine, com-
« pliquée des aggravations successives pour les
« tentatives d'évasion, ne finissait pas par être
« une sorte d'attentat du plus fort sur le plus
« faible, un crime de la société sur l'individu,
« un crime qui recommençait tous les jours,
« un crime qui durait dix-neuf ans.

« Il se demanda si la société humaine pou-
« vait avoir le droit de faire également subir à
« ses membres, dans un cas son imprévoyance
« déraisonnable, et dans l'autre cas sa pré-
« voyance impitoyable; et de saisir à jamais un
« pauvre homme entre un défaut et un excès,
« défaut de travail, excès de châtiment;

« S'il n'était pas exorbitant que la société
« traitât ainsi précisément ses membres les
« plus mal dotés dans la répartition des biens
« que fait le hasard, et par conséquent les plus
« dignes de ménagements.

« Ces questions faites et résolues, il jugea la
« société et la condamna.

« Il la condamna à sa haine.

« Il la fit responsable du sort qu'il subissait, « et se dit qu'il n'hésiterait peut-être pas à lui « en demander compte un jour. Il se déclara « à lui-même qu'il n'y avait pas équilibre entre « le dommage qu'il avait causé et le dommage « qu'on lui causait; il conclut enfin que son « châtiment n'était pas, à la vérité, une injus- « tice, mais qu'à coup sûr c'était une iniquité.

« La colère peut être folle et absurde; on « peut être irrité à tort; on n'est indigné que « lorsqu'on a raison au fond par quelque côté.

« Jean Valjean se sentait indigné.

« Et puis, la société humaine ne lui avait fait « que du mal; jamais il n'avait vu d'elle que ce « visage courroucé, qu'elle appelle sa Justice « et qu'elle montre à ceux qu'elle frappe. Les « hommes ne l'avaient touché que pour le « meurtrir. Tout contact avec eux lui avait « été un coup. Jamais, depuis son enfance, de- « puis sa mère, depuis sa sœur, jamais il n'a- « vait rencontré une parole amie, un regard « bienveillant. De souffrance en souffrance il « arriva peu à peu à cette conviction que la « vie était une guerre, que dans cette guerre

« il était le vaincu. Il n'avait d'autre arme que
« sa haine. Il résolut de l'aiguiser au bagne et
« de l'emporter en s'en allant.

« Il y avait à Toulon une école pour la
« chiourme, tenue par les frères ignorantins, où
« l'on enseignait le plus nécessaire à ceux de
« ces malheureux qui avaient la bonne volonté.
« Il fut du nombre des hommes de bonne vo-
« lonté. Il alla à l'école à quarante ans, et ap-
« prit à lire, à écrire, à compter. Il sentit que
« fortifier son intelligence, c'était fortifier sa
« haine. Dans de certains cas, l'instruction et
« la lumière peuvent servir de rallonge au
« mal.

« Cela est triste à dire : après avoir jugé la
« société qui avait fait son malheur, il jugea la
« providence qui avait fait la société, et il la
« condamna aussi.

« Ainsi, pendant ces dix-neuf ans de torture
« et d'esclavage, cette âme monta et tomba en
« même temps. Il y entra de la lumière d'un
« côté et des ténèbres de l'autre.

VIII.

« Jean Valjean n'était pas, on l'a vu, d'une
« nature mauvaise. Il était encore bon quand
« il arriva au bagne. Il y condamna la société
« et sentit qu'il devenait méchant ; il y con-
« damna la providence et sentit qu'il devenait
« impie.

« Ici il est difficile de ne pas méditer un
« instant.

« La nature humaine se transforme-t-elle
« ainsi de fond en comble et tout à fait ?
« L'homme créé bon par Dieu peut-il être fait
« méchant par l'homme ? L'âme peut-elle être
« refaite tout d'une pièce par la destinée, et
« devenir mauvaise, la destinée étant mau-
« vaise ? Le cœur peut-il devenir difforme et
« contracter des laideurs et des infirmités in-
« curables sous la pression d'un malheur dis-
« proportionné, comme la colonne vertébrale
« sous une voûte trop basse ? N'y a-t-il pas
« dans toute âme humaine, n'y avait-il pas

« dans l'âme de Jean Valjean en particulier,
« une première étincelle, un élément divin, in-
« corruptible dans ce monde, immortel dans
« l'autre, que le bien peut développer, at-
« tiser, allumer et faire rayonner splendi-
« dement, et que le mal ne peut jamais entiè-
« rement éteindre ?

« Questions graves et obscures, à la der-
« nière desquelles tout physiologiste eût pro-
« bablement répondu *non*, et sans hésiter, s'il
« eût vu à Toulon, aux heures de repos qui
« étaient pour Jean Valjean des heures de rê-
« verie, assis, les bras croisés, sur la barre de
« quelque cabestan, le bout de sa chaîne en-
« foncé dans sa poche pour l'empêcher de
« traîner, ce galérien morne, sérieux, silen-
« cieux et pensif, paria des lois qui regardait
« l'homme avec colère, damné de la civilisa-
« tion qui regardait le ciel avec sévérité.

« Certes, et nous ne voulons pas le dissi-
« muler, le physiologiste observateur eût vu
« là une misère irrémédiable; il eût plaint
« peut-être ce malade du fait de la loi, mais il
« n'eût pas même essayé de traitement; il eût
« détourné le regard des cavernes qu'il aurait

« entrevues dans cette âme ; et, comme Dante
« de la porte de l'enfer, il eût effacé de cette
« existence le mot que le doigt de Dieu a pour-
« tant écrit sur le front de tout homme : *Es-*
« *pérance!*

« Cet état de son âme que nous avons tenté
« d'analyser était-il aussi parfaitement clair
« pour Jean Valjean que nous avons essayé de
« le rendre pour ceux qui nous lisent? Jean
« Valjean voyait-il distinctement après leur
« formation, et avait-il vu distinctement à me-
« sure qu'ils se formaient, tous les éléments
« dont se composait sa misère morale? Cet
« homme rude et illettré s'était-il bien nette-
« ment rendu compte de la succession d'idées
« par laquelle il était, degré à degré, monté et
« descendu jusqu'aux lugubres aspects qui
« étaient depuis tant d'années déjà l'horizon
« intérieur de son esprit? Avait-il bien cons-
« cience de tout ce qui s'était passé en lui et
« de tout ce qui s'y remuait? C'est ce que nous
« n'oserions dire; c'est même ce que nous ne
« croyons pas. Il y avait trop d'ignorance dans
« Jean Valjean pour que, même après tant de
« malheur, il n'y restât pas beaucoup de va-

« gue. Par moments il ne savait pas même bien
« au juste ce qu'il éprouvait. Jean Valjean
« était dans les ténèbres ; il souffrait dans les
« ténèbres; il haïssait dans les ténèbres ; on
« eût pu dire qu'il haïssait devant lui. Il vivait
« habituellement dans cette ombre, tâtonnant
« comme un aveugle et comme un rêveur.
« Seulement, par intervalles, il lui venait tout
« à conp, de lui-même et du dehors, une se-
« cousse de colère, un surcroît de souffrance,
« un pâle et rapide éclair qui illuminait toute
« son âme, et faisait brusquement apparaître
« partout autour de lui, en avant et en ar-
« rière, aux lueurs d'une lumière affreuse, les
« hideux précipices et les sombres perspec-
« tives de sa destinée.

« L'éclair passé, la nuit retombait, et où
« était-il ? Il ne le savait plus.

« Le propre des peines de cette nature, dans
« lesquelles domine ce qui est impitoyable,
« c'est-à-dire ce qui est abrutissant, c'est de
« transformer peu à peu, par une sorte de
« transfiguration stupide, un homme en bête
« fauve, quelquefois en bête féroce. Les ten-
« tatives d'évasion de Jean Valjean, successives

« et obstinées, suffiraient à prouver cet étrange
« travail fait par la loi sur l'âme humaine.
« Jean Valjean eût renouvelé ces tentatives,
« si parfaitement inutiles et folles, autant de
« fois que l'occasion s'en fût présentée, sans
« songer un instant au résultat, ni aux expé-
« riences déjà faites. Il s'échappait impétueu-
« sement comme le loup qui trouve la cage ou-
« verte. L'instinct lui disait : Sauve-toi ! Le
« raisonnement lui eût dit : Reste ! Mais, de-
« vant une tentation si violente, le raisonne-
« ment avait disparu ; il n'y avait plus que
« l'instinct. La bête seule agissait. Quand il
« était repris, les nouvelles sévérités qu'on
« lui infligeait ne servaient qu'à l'effarer da-
« vantage.

IX.

« Un détail que nous ne devons pas omet-
« tre, c'est qu'il était d'une force physique
« dont n'approchait pas un des habitants du
« bagne. A la fatigue, pour filer un câble,

« pour tirer un cabestan, Jean Valjean valait
« quatre hommes. Il soulevait et soutenait par-
« fois d'énormes poids sur son dos, et rem-
« plaçait dans l'occasion cet instrument qu'on
« appelle *cric* et qu'on appelait jadis *orgueil*,
« d'où a pris nom, soit dit en passant, la rue
« Montorgueil près des halles de Paris. Ses
« camarades l'avaient surnommé Jean-le-
« Cric. Une fois, comme on réparait le bal-
« con de l'hôtel de ville de Toulon, une des
« admirables cariatides de Puget qui sou-
« tiennent ce balcon se descella et faillit tom-
« ber. Jean Valjean, qui se trouvait là, sou-
« tint de l'épaule la cariatide et donna le temps
« aux ouvriers d'arriver.

« Sa souplesse dépassait encore sa vigueur.
« Certains forçats, rêveurs perpétuels d'éva-
« sions, finissent par faire de la force et de l'a-
« dresse combinées une véritable science. C'est
« la science des muscles, toute une statique
« mystérieuse et quotidiennement pratiquée
« par les prisonniers, ces éternels envieux des
« mouches et des oiseaux. Gravir une ver-
« ticale, et trouver des points d'appui là où
« l'on voit à peine une saillie, était un jeu

« pour Jean Valjean. Étant donné un angle de
« mur, avec la tension de son dos et de ses
« jarrets, avec ses coudes et ses talons em-
« boîtés dans les aspérités de la pierre, il se
« hissait comme magiquement à un troisième
« étage. Quelquefois il montait ainsi jusqu'au
« toit du bagne.

« Il parlait peu. Il ne riait pas. Il fallait
« quelque émotion extrême pour lui arracher,
« une ou deux fois l'an, ce lugubre rire du
« forçat qui est comme un écho du rire d
« démon. A le voir, il semblait occupé à re-
« garder continuellement quelque chose de
« terrible.

X.

« Il était absorbé, en effet.

« A travers les perceptions maladives d'une
« nature incomplète et d'une intelligence ac-
« cablée, il sentait confusément qu'une chose
« monstrueuse était sur lui. Dans cette pé-
« nombre obscure et blafarde où il rampait,

« chaque fois qu'il tournait le cou et qu'il es-
« sayait d'élever son regard, il voyait avec une
« terreur mêlée de rage s'échafauder, s'étager
« et monter à perte de vue au-dessus de lui,
« avec ses escarpements horribles, une sorte
« d'entassement effrayant de choses, de lois,
« de préjugés, d'hommes et de faits, dont les
« contours lui échappaient, dont la masse l'é-
« pouvantait, et qui n'était autre chose que
« cette prodigieuse pyramide que nous appe-
« lons la civilisation. Il distinguait çà et là dans
« cet ensemble fourmillant et difforme, tantôt
« près de lui, tantôt loin et sur des plateaux
« inaccessibles, quelque groupe, quelque dé-
« tail vivement éclairé : ici l'argousin avec son
« bâton, ici le gendarme et son sabre, là-bas
« l'archevêque mitré, tout en haut, dans une
« sorte de soleil, l'empereur couronné et
« éblouissant. Il lui semblait que ces splen-
« deurs lointaines, loin de dissiper sa nuit,
« la rendaient plus funèbre et plus noire. Tout
« cela, lois, préjugés, faits, hommes, choses,
« allait et venait au-dessus de lui, selon le
« mouvement compliqué et mystérieux que
« Dieu imprime à la civilisation, marchant sur

« lui et l'écrasant avec je ne sais quoi de pai-
« sible dans la cruauté et d'inexorable dans
« l'indifférence. Ames tombées au fond de
« l'infortune possible, malheureux hommes
« perdus au plus bas de ces limbes où l'on ne
« regarde plus, les réprouvés de la loi sentent
« peser de tout son poids sur leur tête cette
« société humaine, si formidable pour qui est
« dehors, si effroyable pour qui est dessous.

« Dans cette situation, Jean Valjean son-
« geait, et quelle pouvait être la nature de sa
« rêverie ?

« Si le grain de mil sous la meule avait des
« pensées, il penserait sans doute ce que pen-
« sait Jean Valjean.

« Toutes ces choses, réalités pleines de spec-
« tres, fantasmagories pleines de réalités,
« avaient fini par lui créer une sorte d'état
« intérieur presque inexprimable.

XI.

« Par moments, au milieu de son travail du
« bagne, il s'arrêtait. Il se mettait à penser.

« Sa raison, à la fois plus mûre et plus trou-
« blée qu'autrefois, se révoltait. Tout ce qui
« lui était arrivé lui paraissait absurde ; tout ce
« qui l'entourait lui paraissait impossible. Il
« se disait : C'est un rêve. Il regardait l'argou-
« sin debout à quelques pas de lui ; l'argousin
« lui semblait un fantôme ; tout à coup le fan-
« tôme lui donnait un coup de bâton.

« La nature visible existait à peine pour lui.
« Il serait presque vrai de dire qu'il n'y avait
« point pour Jean Valjean de soleil, ni de
« beaux jours d'été, ni de ciel rayonnant, ni de
« fraîches aubes d'avril. Je ne sais quel jour
« de soupirail éclairait habituellement son
« âme.

« Pour résumer en terminant ce qui peut
« être résumé et traduit en résultats positifs
« dans tout ce que nous venons d'indiquer,
« nous nous bornerons à constater qu'en dix-
« neuf ans, Jean Valjean, l'inoffensif émondeur
« de Faverolles, le redoutable galérien de
« Toulon, était devenu capable, grâce à la
« manière dont le bagne l'avait façonné, de
« deux espèces de mauvaises actions : pre-
« mièrement, d'une mauvaise action rapide,

« irréfléchie, pleine d'étourdissement, toute
« d'instinct, sorte de représailles pour le mal
« souffert; deuxièmement, d'une mauvaise ac-
« tion grave, sérieuse, débattue en conscience
« et méditée avec les idées fausses que peut
« donner un pareil malheur. Ses prémédita-
« tions passaient par les trois phases successives
« que les natures d'une certaine trempe peu-
« vent seules parcourir, raisonnement, vo-
« lonté, obstination. Il avait pour mobile l'in-
« dignation habituelle, l'amertume de l'âme,
« le profond sentiment des iniquités subies, la
« réaction, même contre les bons, les innocents
« et les justes, s'il y en a. Le point de départ
« comme le point d'arrivée de toutes ses pen-
« sées était la haine de la loi humaine; cette
« haine qui, si elle n'est arrêtée dans son dé-
« veloppement par quelque incident providen-
« tiel, devient, dans un temps donné, la haine
« de la société, puis la haine du genre humain,
« puis la haine de la création, et se traduit par
« un vague et incessant et brutal désir de
« nuire, n'importe à qui, à un être vivant
« quelconque. — Comme on voit, ce n'était
« pas sans raison que le passe-port quali-

« fiait Jean Valjean d'*homme très-dangereux.*

« D'année en année, cette âme s'était des-
« séchée de plus en plus, lentement, mais fa-
« talement. A cœur sec, œil sec. A sa sortie
« du bagne, il y avait dix-neuf ans qu'il n'a-
« vait versé une larme. »

XII.

L'ONDE ET L'OMBRE.

« Un homme à la mer!

« Qu'importe! le navire ne s'arrête pas. Le
« vent souffle, ce sombre navire-là a une route
« qu'il est forcé de continuer. Il passe.

« L'homme disparaît, puis reparaît, il
« plonge et remonte à la surface, il appelle, il
« tend les bras, on ne l'entend pas; le navire
« frissonnant sous l'ouragan et tout à la ma-
« nœuvre, les matelots et les passagers ne
« voient même plus l'homme submergé; sa
« misérable tête n'est qu'un point dans l'énor-
« mité des vagues.

« Il jette des cris désespérés dans les pro-
« fondeurs. Quel spectre que cette voile qui
« s'en va! Il la regarde, il la regarde frénéti-
« quement. Elle s'éloigne, elle blêmit, elle dé-
« croît. Il était là tout à l'heure, il était de
« l'équipage, il allait et venait sur le pont
« avec les autres, il avait sa part de respira-
« tion et de soleil, il était un vivant. Mainte-
« nant, que s'est-il donc passé? Il a glissé, il
« est tombé, c'est fini.

« Il est dans l'eau monstrueuse. Il n'a plus
« sous les pieds que de la fuite et de l'écrou-
« lement. Les flots déchirés et déchiquetés par
« le vent l'environnent hideusement, les rou-
« lis de l'abîme l'emportent, tous les haillons
« de l'eau s'agitent autour de sa tête, une po-
« pulace de vagues crache sur lui, de confuses
« ouvertures le dévorent à demi; chaque fois
« qu'il enfonce, il entrevoit des précipices
« pleins de nuit; d'affreuses végétations in-
« connues le saisissent, lui nouent les pieds, le
« tirent à elles; il sent qu'il devient abîme, il
« fait partie de l'écume, les flots se le jettent
« de l'un à l'autre, il boit l'amertume, l'océan
« lâche s'acharne à le noyer, l'énormité joue

« avec son agonie. Il semble que toute cette
« eau soit de la haine.

« Il lutte pourtant.

« Il essaye de se défendre, il essaye de se
« soutenir, il fait effort, il nage. Lui, cette
« pauvre force tout de suite épuisée, il com-
« bat l'inépuisable.

« Où donc est le navire? Là-bas. A peine
« visible dans les pâles ténèbres de l'horizon.

« Les rafales soufflent; toutes les écumes
« l'accablent. Il lève les yeux et ne voit que
« les lividités des nuages. Il assiste, agonisant,
« à l'immense démence de la mer. Il est sup-
« plicié par cette folie. Il entend des bruits
« étrangers à l'homme qui semblent venir d'au-
« delà de la terre et d'on ne sait quel dehors
« effrayant.

« Il y a des oiseaux dans les nuées, de même
« qu'il y a des anges au-dessus des détresses
« humaines, mais que peuvent-ils pour lui?
« Cela vole, chante et plane, et lui, il râle.

« Il se sent enseveli à la fois par ces deux
« infinis, l'océan et le ciel; l'un est une tombe,
« l'autre est un linceul.

« La nuit descend, voilà des heures qu'il

« nage, ses forces sont à bout; le navire, cette
« chose lointaine où il y avait des hommes,
« s'est effacé; il est seul dans le formidable
« gouffre crépusculaire, il enfonce, il se roidit,
« il se tord; il sent au-dessous de lui les vagues
« monstres de l'invisible; il appelle.

« Il n'y a plus d'hommes. Où est Dieu?

« Il appelle. Quelqu'un! quelqu'un! Il ap-
« pelle toujours.

« Rien à l'horizon. Rien au ciel.

« Il implore l'étendue, la vague, l'algue,
« l'écueil; cela est sourd. Il supplie la tem-
« pête; la tempête imperturbable n'obéit qu'à
« l'infini.

« Autour de lui l'obscurité, la brume, la
« solitude, le tumulte orageux et inconscient,
« le plissement indéfini des eaux farouches. En
« lui l'horreur de la fatigue. Sous lui la chute.
« Pas de point d'appui. Il songe aux aven-
« tures ténébreuses du cadavre dans l'ombre
« illimitée. Le froid sans fond le paralyse. Ses
« mains se crispent et se ferment et prennent
« du néant. Vents, nuées, tourbillons, souf-
« fles, étoiles inutiles! Que faire? Le désespéré
« s'abandonne, qui est las prend le parti de

« mourir, il se laisse faire, il se laisse aller, il
« lâche prise, et le voilà qui roule à jamais
« dans les profondeurs lugubres de l'englou-
« tissement.

XIII.

« O marche implacable des sociétés hu-
« maines! Pertes d'hommes et d'âmes chemin
« faisant! Océan où tombe tout ce que laisse
« tomber la loi! Disparition sinistre du se-
« cours! O mort morale!

« La mer, c'est l'inexorable nuit sociale où
« la pénalité jette ses damnés. La mer, c'est
« l'immense misère.

« L'âme, à vau-l'eau dans ce gouffre, peut
« devenir un cadavre. Qui la ressuscitera? »

(Une des plus belles pages de la langue que
nous parlons !)

XIV.

Ai-je besoin de noter le sophisme au milieu de ce pêle-mêle éblouissant de vérités et d'erreurs, où l'homme coupable se croit le droit de conclure à la condamnation de cette pauvre société, et le *droit de haïr* l'homme social parce qu'il ne se sent pas capable d'être assez libre si la société ne lui fait pas place pour le droit qu'il rêve et pour l'indépendance qu'il convoite ?

Il y aurait un chapitre par mot à écrire pour réfuter le forçat; M. Hugo l'a réfuté, mais en l'exécutant. L'objection reste dans sa force et surtout dans sa séduction par le talent du raisonnement. La société baisse la tête devant l'audacieux forçat.

Mais ai-je besoin de noter surtout cette admirable page qui résume tout dans ce chapitre : *Un homme à la mer?* Ni J.-J. Rousseau, ni Lamennais, n'ont jamais écrit de ce style.

Cette longue image de quatre pages vaut

tout un livre. C'est la voix de l'abîme! C'est l'agonie du désespoir sur qui pèse un monde, et à qui un poëte sublime a donné une langue semblable à celle de Job lui-même : la langue du grain de sable pensant perdu dans le monceau des hommes, des déserts et des eaux. Il faut être poëte pour sentir ce chapitre, mais il faut être plus que poëte pour l'avoir écrit. Ici et ailleurs, lorsque Victor Hugo dépeint l'homme, il invente une langue surhumaine pour hurler les lamentations de l'humanité.

XV.

Revenons à Valjean, bon citoyen, bon commerçant, bon magistrat, et qui commence à sentir le prix d'une société qui lui garantit les fruits du travail, la liberté et la concurrence, l'inviolabilité des banques, ces réservoirs et ces dépôts du capital ; toutes ces vertus qui la composent tout entière aux yeux de l'industriel enrichi.

Par une série de catastrophes et de vicissi-

tudes facilement combinées, Valjean vertueux finit par connaître, plaindre et protéger Fantine. Elle meurt dans ses bras, elle lui lègue *Cosette,* cette enfant abandonnée par force dans l'auberge des Thénardier. Ceux-ci refusent longtemps de la rendre, dès qu'ils savent que Jean Valjean ou M. Madeleine désire la racheter d'eux : faire *chanter* la nature, c'est le chef-d'œuvre des avares et des scélérats, c'est la question donnée aux cœurs d'une mère et d'un père.

Ces Thénardier sontdes demi-coquins, introduits comme machine à drame dans le roman. Ils suivent les armées de l'Empire, comme des corbeaux, pour dépouiller les morts. A Waterloo, ils ont fait une riche moisson ; ils ont recruté un vieux colonel de l'Empire évanoui, en lui enlevant ses habits. Le colonel s'imagine qu'il leur doit la vie. Il le dit à son fils plus tard, et lui fait promettre de sauver un jour ses sauveurs, s'il vient à les découvrir jamais.

Notez ceci dans votre mémoire, car c'est le *deus ex machina* de la pièce. Cela donne lieu à des scènes peu vraisemblables, tirées par les

cheveux, mais dramatiques et dignes d'un grand maître de larmes, par le pathétique des situations et par la naïveté des amours qui en sont la suite. Passez l'invraisemblable à J.-J. Rousseau ou à Victor Hugo, vous n'avez plus que des chefs-d'œuvre.

XVI.

En attendant, l'envie, curieuse de sa nature, commence à suspecter la source des richesses de ce philanthrope inconnu et maladroit, qui, en effet, est loin d'être pure; car l'argenterie dérobée à l'évêque de gré ou de force, et la pièce de quarante sous arrachée par violence au pauvre enfant, sont deux mauvaises pierres angulaires de cette fortune équivoque. On peut purifier un fleuve à son embouchure, on ne le sanctifie pas à sa source.

Le doigt de la Providence commence à se montrer dans l'ombre sous les traits d'un hasard. Un personnage tout à fait fantastique, un

agent de la police, nommé Javert, homme droit comme l'éclair dans son but, serpentant comme lui dans ses moyens, ferme dans son devoir comme la conscience, ancien garde-chiourme, chasseur de bêtes fauves pour en défendre la société, a cru reconnaître dans Valjean, qu'on lui a signalé, un ancien forçat de sa connaissance à Toulon ; il le dénonce à Paris, à l'autorité protectrice des honnêtes gens. Mais, au moment où Javert vient pour s'éclaircir et s'assurer de lui, il croit reconnaître son erreur, et la confesse honnêtement et franchement au maire Madeleine, en lui demandant pardon. Ce qui lui fait croire qu'il se trompe et qu'il doit réparation à ce brave philanthrope enrichi, c'est l'arrestation inopinée d'un autre forçat, vieux gibier abruti de cour d'assises, un nommé Champmathieu, qui a volé des pommes dans le pays.

Ce Champmathieu, victime d'inexplicables ressemblances de nom et de destinées avec Jean Valjean, ne sait se défendre qu'en répétant à satiété qu'il est Champmathieu. Cette obstination le fait paraître d'autant plus coupable. On va le juger le surlendemain. Fantine meurt

dans la nuit ; cette mort jette plus de désordre encore dans la tête de M. Madeleine.

XVII.

Ici s'ouvre une des plus belles angoisses de conscience qu'il ait jamais été donné à l'homme de concevoir et d'écrire.

Un écrivain digne d'être le secrétaire de la conscience pouvait seul l'inventer et l'écrire. C'est véritablement l'héroïsme de la vertu, le martyre nécessaire, mais mortel, de tout ce qui est humain dans l'homme, contre tout ce qui est divin, la *vérité*, aux dépens de la vie.

La *question* sacrée donnée à l'homme par lui-même, l'aveu coûte que coûte arraché à la nature humaine par l'homme lui-même, le triomphe de la confession devant Dieu, avec la pénitence devant les hommes!

C'est sublime!

Mais comment ce chef-d'œuvre de vertu humaine est-il réservé à un aussi vil scélérat que ce Valjean? Où aurait-il pris

cette lumière intérieure parfaite, cette justesse infaillible, cette délicatesse de sainteté qui surgissent tout à coup en lui, comme la fleur surgit du fumier, pour se foudroyer lui-même, s'offrir en holocauste pour un misérable flétri d'avance, et pour s'écrier de sang-froid devant le jury, et devant Dieu, et devant ses concitoyens, dont la considération se change en exécration : C'est moi qui suis le forçat! ce forçat hautain, ce forçat récidiviste! Relâchez cet homme et enchaînez-moi. Suicide de son honneur, M. Madeleine a fait plus difficile et plus beau que le suicide de Brutus!

Mais il faut lire cette scène, écrite comme elle est pensée, dans le roman, ici trois fois vertueux, de Victor Hugo. Encore une fois, lisez.

Valjean se hâte vers la peine comme un autre se hâte pour fuir l'échafaud : il arrive au moment où l'infortuné Champmathieu est convaincu par son idiotisme d'être Jean Valjean.

Il hésite à entrer dans le prétoire, il regarde le loquet et la porte derrière laquelle est son éternelle infamie; il recule, près de faiblir.

Qu'est-ce qui m'y oblige? se dit-il, mot sublime de caractère, répondu dans sa con-

science par un mot plus sublime encore : DIEU !
Il entre, il est accueilli par les égards et le respect du président, des jurés, de l'auditoire.

XVIII.

Lisez, lisez toutes ces pages, et surtout celles de son voyage pour arriver à temps : chemin de croix des justes! Mais, encore une fois, pourquoi cette sainteté dans ce scélérat de nature et dans ce sournois de vertu, ce Jean Valjean?

Est-ce que vous ne pouviez pas réserver à un homme éclairé d'en haut et franchement vertueux ce rôle impossible dans un bandit, qui ne sait pas même le nom de conscience ; qui ne fait que ruminer, assassiner, voler, parader, gagner de l'argent et afficher l'hypocrisie de la probité utile? Est-ce qu'un paradoxe de plus était indispensable pour donner l'apparence du sophisme à la vertu même?

Comme cela eût été plus beau, si cela pouvait être plus vrai! Mais l'incrédulité poursuit

le lecteur comme un remords, même en admirant!

Et cependant lisez, encore une fois lisez! C'est un chapitre de la mort de Socrate, quelque chose d'héroïque.

XIX.

« C'était lui, en effet. La lampe du greffier « éclairait son visage. Il tenait son chapeau à « la main, il n'y avait aucun désordre dans ses « vêtements, sa redingote était boutonnée avec « soin. Il était très-pâle, et il tremblait légère« ment. Ses cheveux, gris encore au moment « de son arrivée à Arras, était maintenant tout « à fait blancs. Ils avaient blanchi depuis une « heure qu'il était là.

« Toutes les têtes se dressèrent. La sensa« tion fut indescriptible. Il y eut dans l'au« ditoire un instant d'hésitation. La voix avait « été si poignante, l'homme qui était là parais« sait si calme, qu'au premier abord on ne com« prit pas. On se demanda qui avait crié. On

« ne pouvait croire que ce fût cet homme qui
« eût jeté ce cri effrayant.

« Cette indécision ne dura que quelques se-
« condes. Avant même que le président et l'a-
« vocat général eussent pu dire un mot, avant
« que les gendarmes et les huissiers eussent pu
« faire un geste, l'homme que tous appelaient
« encore en ce moment M. Madeleine s'était
« avancé vers les témoins Cochepaille, Brevet
« et Chenildieu.

« — Vous ne me reconnaissez pas? dit-il.

« Tous trois demeurèrent interdits et indi-
« quèrent par un signe de tête qu'ils ne le con-
« naissaient point. Cochepaille intimidé fit
« le salut militaire. M. Madeleine se tourna
« vers les jurés et vers la cour, et dit d'une voix
« douce :

« — Messieurs les jurés, faites relâcher l'ac-
« cusé. Monsieur le président, faites-moi ar-
« rêter. L'homme que vous cherchez, ce n'est
« pas lui, c'est moi. Je suis Jean Valjean.

« Pas une bouche ne respirait. A la pre-
« mière commotion de l'étonnement avait suc-
« cédé un silence de sépulcre. On sentait dans
« la salle cette espèce de terreur religieuse qui

« saisit la foule lorsque quelque chose de grand
« s'accomplit.

« Cependant le visage du président s'était
« empreint de sympathie et de tristesse ; il
« avait échangé un signe rapide avec l'avocat
« général et quelques paroles à voix basse avec
« les conseillers assesseurs. Il s'adressa au pu-
« blic et demanda avec un accent qui fut com-
« pris de tous :

« — Y a-t-il un médecin ici?

« L'avocat général prit la parole :

« Messieurs les jurés, l'incident si étrange et
« si inattendu qui trouble l'audience ne nous
« inspire, ainsi qu'à vous, qu'un sentiment
« que nous n'avons pas besoin d'exprimer.
« Vous connaissez tous, au moins de répu-
« tation, l'honorable M. Madeleine, maire de
« M.-sur-M. S'il y a un médecin dans l'audi-
« ditoire, nous nous joignons à M. le prési-
« dent pour le prier de vouloir bien assister
« monsieur Madeleine et le reconduire à sa
« demeure.

« M. Madeleine ne laissa point achever l'a-
« vocat général. Il l'interrompit d'un accent
« plein de mansuétude et d'autorité. Voici les

« paroles qu'il prononça; les voici littérale-
« ment, telles qu'elles furent écrites immédia-
« tement après l'audience par un des témoins
« de cette scène, telles qu'elles sont encore
« dans l'oreille de ceux qui les ont entendues,
« il y a près de quarante ans aujourd'hui :
« — Je vous remercie, monsieur l'avocat
« général, mais je ne suis pas fou. Vous allez
« voir. Vous étiez sur le point de commettre
« une grande erreur; lâchez cet homme; j'ac-
« complis un devoir, je suis ce malheureux
« condamné. Je suis le seul qui voie clair ici,
« et je vous dis la vérité. Ce que je fais en ce
« moment, Dieu, qui est là-haut, le regarde,
« et cela suffit. Vous pouvez me prendre,
« puisque me voilà. J'avais pourtant fait de
« mon mieux. Je me suis caché sous un nom;
« je suis devenu riche, je suis devenu maire;
« j'ai voulu rentrer parmi les honnêtes gens.
« Il paraît que cela ne se peut pas. Enfin, il y
« a bien des choses que je ne puis pas dire,
« je ne vais pas vous raconter ma vie, un jour
« on saura. J'ai volé monseigneur l'évêque,
« cela est vrai; j'ai volé Petit-Gervais, cela est
« vrai. On a eu raison de vous dire que Jean

« Valjean était un malheureux très-méchant :
« toute la faute n'est peut-être pas à lui. Écou-
« tez, messieurs les juges, un homme aussi
« abaissé que moi n'a pas de remontrance à
« faire à la Providence ni de conseils à don-
« ner à la société ; mais, voyez-vous, l'infa-
« mie d'où j'avais essayé de sortir est une
« chose nuisible. Les galères font le galé-
« rien. Recueillez cela, si vous voulez. Avant
« le bagne, j'étais un pauvre paysan, très-
« peu intelligent, un espèce d'idiot ; le bagne
« m'a changé. J'étais stupide, je suis devenu
« méchant ; j'étais bûche, je suis devenu ti-
« son. Plus tard l'indulgence et la bonté m'ont
« sauvé, comme la sévérité m'avait perdu.
« Mais, pardon, vous ne pouvez pas com-
« prendre ce que je dis là. Vous trouverez
« chez moi, dans les cendres de la cheminée,
« la pièce de quarante sous que j'ai volée il y
« a sept ans à Petit-Gervais. Je n'ai plus rien
« à ajouter. Prenez-moi. Mon Dieu ! monsieur
« l'avocat général remue la tête, vous dites :
« M. Madeleine est devenu fou ; vous ne me
« croyez pas ! Voilà qui est affligeant. N'allez
« point condamner cet homme, au moins !

« Quoi! ceux-ci ne me reconnaissent pas! Je
« voudrais que Javert fût ici; il me reconnaî-
« trait, lui!

« Rien ne pourrait rendre ce qu'il y avait
« de mélancolie bienveillante et sombre dans
« l'accent qui accompagnait ces paroles.

« Il se tourna vers les trois forçats :

« — Eh bien, je vous reconnais, moi! Bre-
« vet! vous rappelez-vous?...

« Il s'interrompit, hésita un moment, et dit :

« — Te rappelles-tu ces bretelles en tricot à
« damier que tu avais au bagne?

« Brevet eut comme une secousse de sur-
« prise et le regarda de la tête aux pieds d'un
« air effrayé. Lui continua :

« — Chenildieu, qui te surnommais toi-
« même Je-nie-Dieu, tu as toute l'épaule droite
« brûlée profondément, parce que tu t'es cou-
« ché un jour l'épaule sur un réchaud plein de
« braise, pour effacer les trois lettres T. F. P.,
« qu'on y voit toujours cependant. Réponds,
« est-ce vrai?

« — C'est vrai, dit Chenildieu.

« Il s'adressa à Cochepaille :

« — Cochepaille, tu as près de la saignée du

« bras gauche une date gravée en lettres bleues
« avec de la poudre brûlée. Cette date, c'est
« celle du débarquement de l'empereur à
« Cannes, 1er *mars* 1815. Relève ta manche. »

« Cochepaille releva sa manche, tous les re-
« gards se penchèrent autour de lui sur son
« bras nu. Un gendarme approcha une lampe;
« la date y était.

« Le malheureux homme se tourna vers
« l'auditoire et vers les juges avec un sourire
« dont ceux qui l'ont vu sont encore navrés
« lorsqu'ils y songent. C'était le sourire du
« triomphe, c'était aussi le sourire du dé-
« sespoir.

« — Vous voyez bien, dit-il, que je suis
« Jean Valjean.

« Il n'y avait plus dans cette enceinte ni
« juges, ni accusateur, ni gendarmes; il n'y
« avait que des yeux fixes et des cœurs émus.
« Personne ne se rappelait le rôle que chacun
« pouvait avoir à jouer; l'avocat général ou-
« bliait qu'il était là pour requérir, le prési-
« dent qu'il était là pour présider, le défen-
« seur qu'il était là pour défendre. Chose
« frappante, aucune question ne fut faite, au-

« cune autorité n'intervint. Le propre des
« spectacles sublimes, c'est de prendre toutes
« les âmes et de faire de tous les témoins des
« spectateurs. Aucun peut-être ne se rendait
« compte de ce qu'il éprouvait ; aucun, sans
« doute, ne se disait qu'il voyait resplendir là
« une grande lumière ; tous intérieurement se
« sentaient éblouis.

« Il était évident qu'on avait sous les yeux
« Jean Valjean. Cela rayonnait. L'apparition de
« cet homme avait suffi pour remplir de clarté
« cette aventure si obscure le moment d'aupa-
« ravant. Sans qu'il fût besoin d'aucune expli-
« cation désormais, toute cette foule, comme
« par une sorte de révélation électrique, com-
« prit tout de suite et d'un seul coup d'œil
« cette simple et magnifique histoire d'un
« homme qui se livrait pour qu'un autre homme
« ne fût pas condamné à sa place. Les détails,
« les hésitations, les petites résistances pos-
« sibles, se perdirent dans ce vaste fait lu-
« mineux.

« Impression qui passa vite, mais qui dans
« l'instant fut irrésistible.

« — Je ne veux pas déranger davantage l'au-

« dience, reprit Jean Valjean. Je m'en vais,
« puisqu'on ne m'arrête pas. J'ai plusieurs
« choses à faire. Monsieur l'avocat général sait
« qui je suis, il sait où je vais, il me fera arrêter
« quand il voudra.

« Il se dirigea vers la porte de sortie. Pas
« une voix ne s'éleva, par un bras ne s'étendit
« pour l'empêcher. Tous s'écartèrent. Il avait
« en ce moment ce je ne sais quoi de divin qui
« fait que les multitudes reculent et se rangent
« devant un homme. Il traversa la foule à pas
« lents. On n'a jamais su qui ouvrit la porte,
« mais il est certain que la porte se trouva
« ouverte lorsqu'il y parvint. Arrivé là, il se
« retourna et dit :

« — Monsieur l'avocat général, je reste à
« votre disposition.

« Puis il s'adressa à l'auditoire :

« — Vous tous, tous ceux qui sont ici,
« vous me trouvez digne de pitié, n'est-ce pas?
« Mon Dieu! quand je pense à ce que j'ai été
« sur le point de faire, je me trouve digne
« d'envie. Cependant j'aurais mieux aimé que
« tout ceci n'arrivât pas.

« Il sortit, et la porte se referma comme elle

« avait été ouverte, car ceux qui font de cer-
« taines choses souveraines sont toujours sûrs
« d'être servis par quelqu'un dans la foule.

« Moins d'une heure après, le verdict du
« jury déchargeait de toute accusation le nom-
« mé Champmathieu ; et Champmathieu, mis
« en liberté immédiatement, s'en allait stupé-
« fait, croyant tous les hommes fous et ne
« comprenant rien à cette vision. »

Javert ressaisit Valjean au chevet du lit de Fantine ; elle meurt d'étonnement et d'effroi, on la jette à la fosse commune.

XX.

Et la société est responsable de cette catastrophe du forçat et de la fille publique : double matière à indignation présentée au peuple ;

Double erreur.

Car, premièrement, comment supposer qu'un brave homme, condamné pour une vétille, devenu un manufacturier opulent, le bienfaiteur d'une province entière, magistrat adoré

de sa ville adoptive, soit renvoyé pour sa vie aux galères, sans discernement, sans justice et sans grâce, par la société du dix-neuvième siècle ?

Et, secondement, où pouvait mourir une fille publique, née sans père ni mère, débauchée de mœurs d'abord, de misère ensuite ; où pouvait-elle mieux mourir que dans un hospice, providentiellement recueillie par la bienfaisance, et dans la couche préparée par de saintes filles sous les ailes de la religion ?

XXI.

Ces deux indignations amères auxquelles le grand écrivain fait appel sont donc absolument sans motif.

S'il s'agit de Valjean le riche, saint industriel, le monde n'est pas fait ainsi. On l'aurait réhabilité avec l'honneur, ou bien il aurait été toucher à loisir ses 700,000 fr. chez M. Laffitte, et se serait abrité à l'étranger dans un

vallon du Mexique ou dans un canton de la Suisse.

S'il s'agit de Fantine, quel était donc l'asile plus miséricordieux et plus approprié à la situation où la société pût préparer une meilleure mort à une fille sans asile ?

Pourquoi fanatiser le peuple, en style admirable, pour des misères ou inévitables ou impossibles, quand il n'y a malheureusement que trop de fautes et de misères réelles à offrir à la pitié des lecteurs ? Débauche de larmes qu'on verse par la magie de l'écrivain, et qu'on se reproche d'avoir versées en rentrant de sangfroid dans le réel !

XXII.

Ici vous fermez le troisième tiroir, et l'auteur en ouvre un autre à propos d'une certaine famille Thénardier dont il a besoin pour changer les décorations de son drame. C'est le tiroir épique, c'est la bataille de Waterloo : qu'a-t-elle à faire dans cette épopée de petites

misères d'un forçat et de quatre filles dans le bourbier du bagne ou des mauvais lieux de Paris : à moins que ce ne soit pour exciter la pitié sur ces quatre-vingt mille malheureux soldats de vingt ans, hier heureux laboureurs, arrachés à leur famille par un conquérant, pour les pousser sur quatre lieues de carnage? Mais alors ce n'est pas le conquérant qu'il faut plaindre, ce sont les peuples! Ce n'est pas sur le héros coupable de la seconde invasion qu'il faut appeler l'intérêt au nom de la gloire d'un homme, c'est sur la nation dont il creuse la fosse arrosée de sang innocent dans cette plaine sinistre de Waterloo.

Le prétexte à ce récit historique et épique de Waterloo est tout bonnement ce Thénardier, le rôdeur nocturne du cimetière d'armée qui dépouille de ses bagues, de sa montre d'or et de sa bourse un officier de cuirassiers blessé, et qui, l'ayant ainsi réveillé de sa léthargie, se fait passer pour un sergent de l'armée ramassant les blessés, et se sauve en laissant l'officier pénétré d'une aveugle reconnaissance.

De ce détail de la fortune de Thénardier,

Hugo s'élève à vol d'aigle dans le champ de bataille impérial du siècle, et il écrit une bataille de Waterloo qui efface, selon moi, tout ce qu'on a, jusqu'ici, écrit de lyrique sur ce champ de mort.

XXIII.

Il est impossible ici de rien citer, il faut tout lire, ou plutôt s'abandonner à ces accès de verve historique, épique, tragique, qu'il plaît à l'auteur de se donner à propos de Waterloo, et le suivre bon gré mal gré à travers les péripéties de ces innombrables peintures de combat.

Depuis Jules Romain dans les batailles de Constantin, jusqu'à Lebrun dans les batailles d'Alexandre, aucun peintre de batailles n'égale ici le poëte des batailles de Napoléon. Les batailles d'Achille, dans Homère, n'ont pas plus de verve. C'est le triomphe de la langue française menée au feu : infanterie, cavalerie, artillerie, incendie, assauts, carnage, tout roule,

tout avance, tout recule, tout tourbillonne, tout s'abat, comme dans ces trombes terrestres où les nuées, entrechoquées par des vents contraires, finissent par vomir la grêle qui couche à terre les maisons, et qui emporte avec les feuilles les membres des arbres. On sort de cette lecture ivre et anéanti comme un enfant qui s'essouffle à suivre un géant. C'est superbe! Mais qu'est-ce que ce cadre mesquin pour ce tableau? Qu'est-ce que ce forçat et cette grisette à côté de ce pan du monde qui s'écroule? Ni plan, ni convenances, ni proportions, dans ce hors-d'œuvre qui emporte le roman tout entier, comme un coup de canon emporte la bourre.

Et puis, il faut le dire, tout cela finit par un paradoxe de goût qui fait faire une moue de répugnance à cette saleté de style, comme si l'on avait marché sur une immondice! L'idée souffre le paradoxe, le goût ne le souffre pas. Pourquoi? Parce que tout homme trouve en lui le discernement prompt et sûr qui fait admettre ou rejeter une pensée fausse, surtout en matière sociale, et que tout homme porte en lui le goût qui fait discerner le propre et le

sale dans la langue comme dans la nature. Les mots ont leur odeur; or voici comment Victor Hugo, trompé lui-même par son enthousiasme pour le neuf, s'égare jusqu'à prendre l'ignoble pour le sublime.

XXIV.

A la fin de la bataille de Waterloo, un brave général forme un dernier carré résistant de la garde impériale pour barrer le chemin aux Anglais et donner à l'armée et à l'empereur le temps d'atteindre Charleroi. Les Anglais, sûrs de la victoire, entourent ce carré d'artillerie et sont prêts à y faire brèche à coups de canon, s'il s'obstine encore. Mais, avant de foudroyer ces héros, ils leur offrent les conditions honorables des champs de bataille civilisés. Un officier anglais, parlementaire, s'avance et crie au bataillon :

— Braves Français, vous avez assez fait pour la gloire, la fortune a décidé; rendez-

vous pour sauver à l'humanité un meurtre inutile!

Le général, c'était Cambronne, ne répond pas, et son geste dit : Tirez !

Les Anglais insistent. Point de réponse. La mèche est sur les pièces ; les Anglais hésitent encore.

— Rendez-vous ! lui crie-t-on de nouveau.

— La garde meurt et ne se rend pas ! répond le général.

Qu'il l'ait dit ou non dans cette forme, peu importe. C'est le mot de l'héroïsme dans une telle circonstance ; il ne peut pas ne l'avoir pas dit, puisque son attitude même et celle de tout ce bataillon des *morituri* le disent avec lui, avant lui, comme lui ! Il n'y a pas deux mots pour exprimer cela : c'est le mot du capitaine de vaisseau clouant au mât son pavillon qu'il ne veut point amener ; c'est le mot le plus sublime de toute une guerre française, l'héritage que l'armée mourante lègue à l'armée qui renaîtra de son sang.

Eh bien ! parce que le mot est digne, noble, mémorable, parce qu'il exprime héroïque-

ment, quoique simplement, le *qu'il mourût* de Corneille, parce qu'il mérite d'être inscrit en lettres d'or sur les étendards de la patrie, Victor Hugo, qui croit avoir trouvé mieux dans la langue canaille du peuple, substitue à cette belle langue militaire un mot de faubourg, un mot plus abject, et plus qu'un mot de faubourg, un mot de latrines qui répond par une brutalité laconique, par une bestiale réplique, à une proposition généreuse faite en bons termes à ces braves mourants, et il en fait le plus beau mot (textuel) qu'un Français ait jamais dit, et il s'extasie sur le génie populaire de ce mot.

« Dire ce mot et mourir ensuite, s'écrie-t-il, quoi de plus beau ? »

Mourir sans l'avoir dit, disons-nous à notre tour, mourir en montrant la dignité de la mort, et en se gardant bien de souiller la sublimité de son cœur par la turpitude de son expression.

XXV.

. . . .

« L'homme qui a gagné la bataille de Wa-
« terloo, ce n'est pas Napoléon en déroute, ce
« n'est pas Wellington pliant à quatre heures,
« désespéré à cinq, ce n'est pas Blücher, qui
« ne s'est point battu ; l'homme qui a gagné
« la bataille de Waterloo, c'est Cambronne.

« Foudroyer d'un tel mot le tonnerre qui
« vous tue, c'est vaincre.

« Faire cette réponse à la catastrophe, dire
« cela au destin, donner cette base au lion
« futur, jeter cette réplique à la pluie de la
« nuit, au mur traître de Hougoumont, au
« chemin creux d'Ohain, au retard de Grou-
« chy, à l'arrivée de Blücher, être l'ironie
« dans le sépulcre, faire en sorte de rester de-
« bout après qu'on sera tombé, noyer dans
« deux syllabes la coalition européenne, offrir
« aux rois ces latrines déjà connues des Césars,
« faire du dernier des mots le premier en y
« mêlant l'éclair de la France, clore insolem-

« ment Waterloo par le mardi gras, complé-
« ter Léonidas par Rabelais, résumer cette
« victoire dans une parole suprême impossible
« à prononcer, perdre le terrain et garder
« l'histoire, après ce carnage avoir pour soi
« les rieurs, c'est immense.

« C'est l'insulte à la foudre, cela atteint la
« grandeur eschylienne.

« Le mot de Cambronne fait l'effet d'une
« fracture. C'est la fracture d'une poitrine par
« le dédain ; c'est le trop-plein de l'agonie qui
« fait explosion. Qui a vaincu? est-ce Wel-
« lington? Non. Sans Blücher il était perdu.
« Est-ce Blücher? Non. Si Wellington n'eût
« pas commencé, Blücher n'aurait pu finir. Ce
« Cambronne, ce passant de la dernière heure,
« ce soldat ignoré, cet infiniment petit de la
« guerre, sent qu'il y a là un mensonge dans
« une catastrophe, redoublement poignant ; et
« au moment où il en éclate de rage, on lui
« offre cette dérision, la vie ! Comment ne
« pas bondir ! Ils sont là, tous les rois de
« l'Europe, les généraux heureux, les Jupiters
« tonnants, ils ont cent mille soldats victo-
« rieux, et, derrière les cent mille, un million ;

« leurs canons, mèches allumées, sont béants ;
« ils ont sous leurs talons la garde impériale
« et la grande armée ; ils viennent d'écraser
« Napoléon, et il ne reste plus que Cam-
« bronne ; il n'y a plus pour protester que
« ce ver de terre. Il protestera. Alors il cher-
« che un mot comme on cherche une épée.
« Il lui vient de l'écume, et cette écume, c'est
« le mot. Devant cette victoire prodigieuse
« et médiocre, devant cette victoire sans vic-
« torieux, ce désespéré se redresse ; il en subit
« l'énormité, mais il en constate le néant ; et il
« fait plus que cracher sur elle ; et, sous l'acca-
« blement du nombre, de la force et de la ma-
« tière, il trouve à l'âme une expression, l'ex-
« crément. Nous le répétons, dire cela, faire
« cela, trouver cela, c'est être le vainqueur.

« L'esprit des grands jours entra dans cet
« homme inconnu à cette minute fatale. Cam-
« bronne trouve le mot de Waterloo comme
« Rouget de l'Isle trouve la Marseillaise, par
« visitation du souffle d'en haut. Un effluve
« de l'ouragan divin se détache et vient passer
« à travers les hommes, et ils tressaillent, et
« l'un chante le chant suprême, et l'autre

« pousse le cri terrible. Cette parole du dé-
« dain titanique, Cambronne ne la jette pas
« seulement à l'Europe au nom de l'empire,
« ce serait peu; il la jette au passé au nom
« de la révolution. On l'entend, et l'on re-
« connaît dans Cambronne la vieille âme des
« géants. Il semble que c'est Danton qui parle
« ou Kléber qui rugit. »

XXVI.

Ce n'est pas là de la critique littéraire seulement; nous n'en faisons pas : ce livre a bien une autre portée que des phrases. C'est la critique philosophique, sociale, morale, historique; c'est le soulèvement du cœur français contre l'ignobilité du mot qu'on lui prête. Ce mot est une adulation à la trivialité de la multitude hébétée de rage, qui, faute de trouver une parole, jette l'excrément au visage du destin; c'est de la démagogie grammaticale, qui, voulant que tout lui ressemble, enlève au soldat et au peuple une réplique immortelle, pour lui subs-

tituer ce qui n'a de nom dans aucune langue, une bestialité muette cherchant une injure sur ses lèvres, et n'y trouvant qu'un sale idiotisme dans le cœur de tant de héros! Mieux valait mourir en silence!

Nous n'aimons pas davantage ces chicanes à la victoire, qui rapetissent les vainqueurs en rapetissant les vaincus.

Il serait temps d'en finir, ou bien de changer résolûment l'histoire, et d'écrire, à l'exemple du père Loriquet ou des libéraux de 1815 : Waterloo, grande victoire gagnée par Napoléon sur les Anglais et sur les Prussiens dans les plaines de Belgique.

Cela serait plus simple, et tout aussi vrai que ces hymnes au génie fatigué de Napoléon ; et, comme l'histoire n'est souvent qu'une vérité convenue, cela finirait tout, et tout serait dit.

XXVII.

Quant à nous, nous persistons à croire que 1815 fut le désastre immérité d'une armée

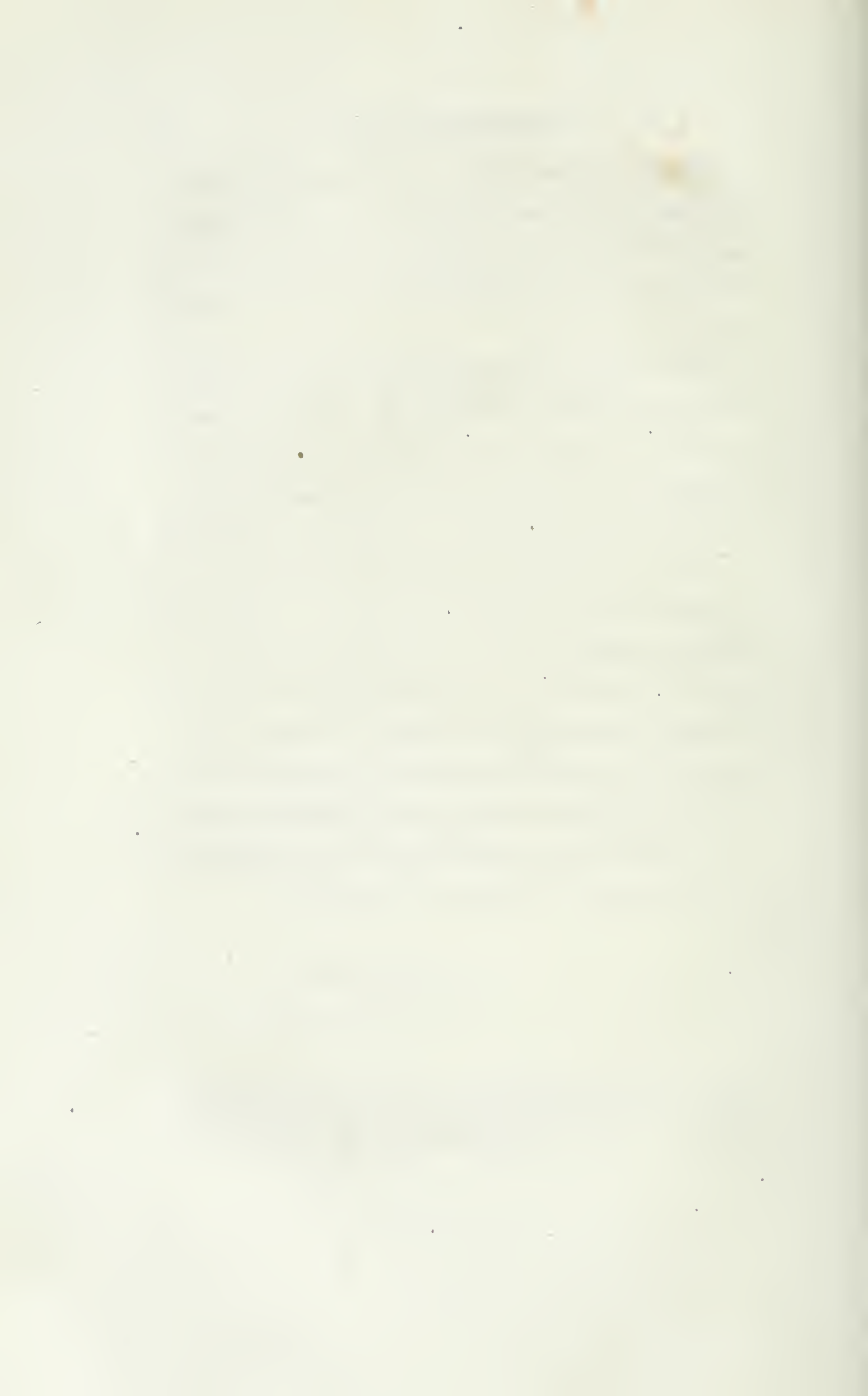
vaillante et sublime, que Napoléon commanda mal ce jour-là des manœuvres tardives, et abandonna au hasard du reste de la journée sa fortune, c'est-à-dire la moitié du génie d'un conquérant.

Nous laissons M. Hugo, M. Thiers, M. Quinet, M. Charras, mâcher et remâcher cette journée, revanche des vaincus au jeu des batailles, et nous disons : Il est plus beau d'accepter une défaite et de s'en relever, que de se révolter sans cesse contre la triste vérité, surtout devant sa capitale conquise, son empereur à Sainte-Hélène, son pays rançonné, et de soutenir au monde qu'on a marché de victoire en victoire, de Madrid à Toulon, de Moscou au Rhin, de Leipsick à Mayence, de Waterloo à Paris, à la suite d'un homme infaillible qui n'a pas fait un faux pas dans sa vie. La franchise a sa noblesse, et l'histoire a ses leçons.

LAMARTINE.

(*La suite au mois prochain.*)

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, imprimeurs de l'Institut et de la Marine, 56, rue Jacob.



COURS FAMILIER

DE

LITTÉRATURE.

LXXXVIE ENTRETIEN.

CONSIDÉRATIONS SUR UN CHEF-D'ŒUVRE,

OU

LE DANGER DU GÉNIE.

Les Misérables, par Victor Hugo.

QUATRIÈME PARTIE.

I.

Revenons à Jean Valjean.

Il avait caché vite dans la forêt de Montfermeil les 700,000 francs déposés chez M. Laffitte; puis il était revenu se laisser arrêter

par l'agent de police Javert, et *condamner à mort.*

A mort! entendez-vous bien? D'abord à cinq ans pour un morceau de pain, condamnation impossible, pour un morceau de pain origine de tout, volé à bonne intention chez le boulánger de son village; ensuite à mort après dix-neuf ans de sa peine accomplie!

Quelle société! et combien il est aisé à l'auteur d'avoir raison contre elle!

Heureusement, le roi commue la peine sanglante contre une condamnation à perpétuité au bagne. Jean Valjean ne veut pas s'y soustraire, apparemment, sans accumuler l'indignation du peuple contre une telle justice.

Quoi qu'il en soit, il s'évade encore en accomplissant un acte de sauvetage sur un vaisseau de guerre; puis, se laissant en apparence tomber à la mer et nageant entre deux eaux, il disparaît de nouveau.

On le croit noyé! pas du tout; il n'est que déguisé, et reparaît, pour tenir parole à Fantine, à l'auberge des Thénardier, à Montfermeil.

Il commence par aller visiter son trésor

enfoui sous l'arbre, et par lui emprunter un bon viatique, jusqu'au moment de lui faire une visite définitive.

En revenant, il trouve la pauvre petite Cosette, fille de Fantine, que l'hôtesse impitoyable, la Thénardier, a envoyée chercher de l'eau dans un seau plus grand qu'elle, à la fontaine du bois, dans la nuit. La pauvre petite enfant plie et succombe. Valjean se montre à propos, porte le seau de l'enfant, et rentre à l'auberge des Thénardier. C'est un chef-d'œuvre de compassion enfantine.

Il contemple Cosette ; la description de l'enfant souffreteuse et grelottante est d'une vérité et d'une sensibilité qui n'appartiennent qu'au grand poëte des petits enfants, Victor Hugo. C'est là sa note de prédilection; poëte toujours, père avant tout, c'est sa nature. Valjean contemple avec une pitié équivoque les tortures de celle-là, Cendrillon battue en cet infâme foyer, à côté des caresses des deux enfants chéris de l'hôtesse.

Il risque plusieurs fois de se trahir en montrant plus de richesses qu'il ne convient à une redingote râpée comme la sienne. N'importe,

il achète la petite, quinze cents francs, des mains de ses hôtes ; s'enfuit vers Paris avec l'enfant, et va se cacher dans une maison réprouvée, dans les terrains vagues d'un faubourg, près du marché aux chevaux. Il s'y attache de plus en plus à cette pauvre enfant. Une vieille femme, façonnée à toute servitude, faisait le ménage et allumait le feu. Cosette se développait de corps et d'âme, sous les yeux de ce père inconnu, mais aussi tendre qu'une femme. Victor Hugo lui prête sa tendresse pour les enfants.

Ici le romanesque du roman commence. Ce romanesque, qui sort des événements arbitrairement inventés pour les besoins du drame, est la partie faible du roman. Toutes les fois que l'auteur a besoin d'un personnage, il l'appelle du fond du néant, comme dans les contes de fées ou comme dans les contes de Voltaire, et le personnage obéit contre toute vraisemblance au signe de l'écrivain.

Ces fantasmagories s'animent, disparaissent, reparaissent, comme si le monde n'était peuplé que des sept à huit comparses de Valjean. Cela détruirait l'intérêt comme cela

détruit la vraisemblance, si l'admirable don de peindre du poëte ne ressaisissait pas à l'instant son lecteur par l'admiration et l'enthousiasme, et ne lui faisait en quelques pages oublier le chemin pour le but.

II.

Les poursuites patientes, constantes, consciencieuses de l'honnête agent de police Javert ne discontinuaient pas. Valjean y échappe avec sa pupille par des prodiges d'adresse et de force musculaire, dignes d'un forçat de M. d'Arlincourt. Je demande pardon du rapprochement. Du ridicule au sublime il n'y a qu'un pas, dit Napoléon ; Victor Hugo ne le franchit jamais, mais dans cette partie du drame il le côtoie sans cesse.

Glissons vite ici. Valjean, près d'être atteint, franchit de hautes murailles avec Cosette attachée par une corde, et tombe dans le jardin d'un couvent de femmes. Un vieux jardinier

qui le rencontre, un de ses amis, le cache avec Cosette dans sa hutte; puis Valjean invente une histoire pour faire recevoir et élever Cosette par ces nonnes; puis il se fait sortir du couvent dans une bière pour tromper la police, enfin enterrer sur la foi d'un ivrogne chargé de le réveiller.

Tout cela s'exécute à souhait, comme des tours de funambule chez Franconi. Mais cela n'est pas digne du talent si élevé de l'auteur. Contes et veillées pour amuser le peuple. Vient ensuite une dissertation savante, avec dates et notes, sur la nature, l'origine d'un couvent de filles, dissertation tantôt édifiante, tantôt burlesque, intitulée Picpus.

Cet étalage de science sur des riens ressemble trop au verbiage des faiseurs de tours de gobelets cherchant à distraire le public pendant qu'ils préparent l'escamotage. Ce récit de couvent ne contient guère moins d'un demi-volume.

III.

Pendant ce temps, Cosette enfermée grandit et embellit à l'ombre du couvent, et Valjean jardine avec son ami.

Il sort enfin de cet asile quand Cosette a fini son éducation, et il déterre une maison isolée de la rue de Babylone, au fond d'un jardin. Il prend une gouvernante pour Cosette; il va tous les jours, à la même heure, sous un costume de militaire retiré, se promener ou s'asseoir dans la même allée du Luxembourg, comme s'il eût cherché à se faire remarquer.

On ne fait pas attention au bonhomme; mais un étudiant, nommé Marius, et qui n'est, dit-on, que M. Victor Hugo adolescent lui-même, ne voit pas briller impunément ce diamant de fille dans ce désert. Les deux enfants se voient, se perdent, se retrouvent, s'éprennent de la plus candide et de la plus pure inclination muette l'un pour l'autre. On voit germer le vrai roman de *Daphnis et Chloé* qui

se rencontrent sur le boulevard des Invalides, à Paris. Que s'ensuivra-t-il ? Nous allons voir.

Mais, en attendant encore, l'auteur fait une digression politique de quelques centaines de pages, très-éloquentes, mais très-oiseuses, sur la révolution de 1830, sur Louis-Philippe d'Orléans, roi de rechange, sur la Fayette qui voudrait aller plus loin, mais qui n'ose pas, sur les jeunes étudiants, enfants de Béranger, qui voudraient chanter la *Marseillaise*, mais à qui Casimir Delavigne a mis dans la bouche la *Parisienne*.

Puis un très-bel éloge du roi, qui a le mérite au moins de ne pas illégitimer Louis-Philippe. M. Victor Hugo, qui a reçu de lui la pairie, veut payer noblement à sa mémoire le prix de sa reconnaissance. Cela est bien. « En « résumé, dit-il, mêlant en lui à une vraie fa- « culté créatrice de civilisation on ne sait quel « esprit de procédure et de chicane, fonda- « teur et procureur d'une dynastie, quelque « chose de Charlemagne et quelque chose « d'un avoué. »

Nous l'avons connu aussi ; nous l'avons beaucoup estimé, peu aimé ; nous ne lui de-

vons rien; nous pourrions le peindre impartialement, la justice ne manquerait pas au portrait. Mais nous avons été témoin de sa chute, chute qui fut à la fois sa faute et celle de son parlement. On pourrait nous supposer la joie maligne de la république surgissant contre un trône écroulé. Cela serait faux, quoique vraisemblable; nous avions prévu son écroulement, mais avec plus d'effroi que de désir. La base était mauvaise, un jour pouvait saper ce qu'un jour avait fondé ; ce jour était venu, nous ne l'avons point hâté.

Quand nous avons prononcé le premier le mot *république*, il n'y avait plus un roi sur le trône aux Tuileries. La république, seule, était assez forte pour imprimer à la révolution cette halte après la victoire, qu'on appelle sang-froid, modération, droit de tous. Les révolutions qui n'ont pas de halte s'appellent anarchie, anarchie spoliatrice et sanguinaire. Plutôt cent rois ! plutôt cent républiques!

La première nécessité de l'homme en société, c'est l'ordre conservé ou rétabli ; l'idéal ne vient qu'après. Chez Victor Hugo, l'idéal marche avant tout ; voilà pourquoi nous som-

mes, en politique, moins hardi et moins poëte que lui.

IV.

Il y a là de belles pages admirablement formulées sur le socialisme chaos et sur le socialisme organisé ; qu'on nous permette de les citer.

« Tous les problèmes que les socialistes se « proposent peuvent être ramenés à deux pro- « blèmes principaux :

« Premier problème :

« Produire la richesse.

« Deuxième problème :

« La répartir.

« Le premier problème contient la question « du travail;

« Le deuxième contient la question du sa- « laire.

« Dans le premier problème il s'agit de l'em- « ploi des forces ;

« Dans le second, de la distribution des jouis-
« sances.

« Du bon emploi des forces résulte la puis-
« sance publique;

« De la bonne distribution des jouissances
« résulte le bonheur individuel.

« Par bonne distribution, il faut entendre
« non distribution égale, mais distribution
« équitable. La première égalité, c'est l'équité.

« De ces deux choses combinées, puissance
« publique au dehors, bonheur individuel au
« dedans, résulte la prospérité sociale.

« Prospérité sociale, cela veut dire l'homme
« heureux, le citoyen libre, la nation grande.

V.

« L'Angletere résout le premier de ces deux
« problèmes. Elle crée admirablemeut la ri-
« chesse ; elle la répartit mal. Cette solution
« qui n'est complète que d'un côté la mène
« fatalement à ces deux extrêmes : opulence
« monstrueuse, misère monstrueuse. Toutes les

« jouissances à quelques-uns, toutes les pri-
« vations aux autres, c'est-à-dire au peuple ;
« le privilége, l'exception, le monopole, la féo-
« dalité, naissant du travail même. Situation
« fausse et dangereuse qui assoit la puissance
« publique sur la misère privée, qui enracine
« la grandeur de l'État dans les souffrances de
« l'individu. Grandeur mal composée où se
« combinent tous les éléments matériels et
« dans laquelle n'entre aucun élément moral.

« Le communisme et la loi agraire croient
« résoudre le deuxième problème. Ils se trom-
« pent. Leur répartition tue la production.
« Le partage égal abolit l'émulation et par
« conséquent le travail. C'est une répartition
« faite par le boucher, qui tue ce qu'il partage.
« Il est donc impossible de s'arrêter à ces pré-
« tendues solutions. Tuer la richesse, ce n'est
« pas la répartir.

« Les deux problèmes veulent être résolus
« ensemble pour être bien résolus. Les deux
« solutions veulent être combinées et n'en
« faire qu'une.

« Ne résolvez que le premier des deux pro-
« blèmes, vous serez Venise, vous serez l'An-

« gleterre. Vous aurez comme Venise une
« puissance artificielle, ou comme l'Angle-
« terre une puissance matérielle ; vous serez le
« mauvais riche. Vous périrez par une voie de
« fait, comme est morte Venise, ou par une
« banqueroute, comme tombera l'Angleterre.
« Et le monde vous laissera mourir et tomber,
« parce que le monde laisse tomber et mourir
« tout ce qui n'est que l'égoïsme, tout ce qui
« ne représente pas pour le genre humain une
« vertu ou une idée.

« Il est bien entendu ici que par ces mots,
« Venise, l'Angleterre, nous désignons non des
« peuples, mais des constructions sociales ;
« les oligarchies superposées aux nations, et
« non les nations elles-mêmes. Les nations ont
« toujours notre respect et notre sympathie.
« Venise, peuple, renaîtra. L'Angleterre, aris-
« tocratie, tombera ; mais l'Angleterre, na-
« tion, est immortelle. Cela dit, nous pour-
« suivons.

VI.

« Résolvez les deux problèmes, encouragez
« le riche et protégez le pauvre, supprimez
« la misère, mettez un terme à l'exploitation
« injuste du faible par le fort, mettez un
« frein à la jalousie inique de celui qui est
« en route contre celui qui est arrivé, ajus-
« tez mathématiquement et fraternellement
« le salaire au travail, mêlez l'enseignement
« gratuit et obligatoire à la croissance de
« l'enfance et faites de la science la base de
« la virilité, développez les intelligences tout
« en occupant les bras, soyez à la fois un
« peuple puissant et une famille d'hommes
« heureux, démocratisez la propriété, non en
« l'abolissant, mais en l'universalisant, de
« façon que tout citoyen sans exception soit
« propriétaire, chose plus facile qu'on ne
« croit; en deux mots, sachez produire la
« richesse et sachez la répartir, et vous aurez
« tout ensemble la grandeur matérielle et la

« grandeur morale ; et vous serez dignes de
« vous appeler la France.

« Voilà, en dehors et au-dessus de quel-
« ques sectes qui s'égaraient, ce que disait le
« socialisme ; voilà ce qu'il cherchait dans
« les faits, voilà ce qu'il cherchait dans les
« esprits. »

VII.

Jusque-là tout est bien, et plus loin c'est l'hymne de l'idéal, c'est-à-dire un chaos qui recommence ! Voyez ce que devient le roi coupable du trône de 1830 sous le pinceau même de son panégyriste ; ce Trajan de la bourgeoisie est présenté en tyran à l'idéal de la jeunesse française.

« De ténébreux amoncellements couvraient
« l'horizon. Une ombre étrange, gagnant de
« proche en proche, s'étendait peu à peu sur
« les hommes, sur les choses, sur les idées ;
« ombre qui venait des colères et des systèmes.
« Tout ce qui avait été hâtivement étouffé re-

« muait et fermentait. Parfois la conscience de
« l'honnête homme reprenait sa respiration,
« tant il y avait de malaise dans cet air où
« les sophismes se mêlaient aux vérités. Les
« esprits tremblaient dans l'anxiété sociale
« comme les feuilles à l'approche de l'orage.
« La tension électrique était telle qu'à de cer-
« tains instants le premier venu, un inconnu,
« éclairait. Puis l'obscurité crépusculaire re-
« tombait. Par intervalles, de profonds et
« sourds grondements pouvaient faire juger
« de la quantité de foudre qu'il y avait dans
« la nuée.

« Vingt mois à peine s'étaient écoulés depuis
« la révolution de juillet, l'année 1832 s'était
« ouverte avec un aspect d'imminence et de
« menace. La détresse du peuple, les travail-
« leurs sans pain, le dernier des Condés dis-
« paru dans les ténèbres, Bruxelles chassant
« les Nassau comme Paris les Bourbons, la
« Belgique s'offrant à un prince français et
« donnée à un prince anglais, la haine russe
« de Nicolas, derrière nous deux démons du
« midi, Ferdinand en Espagne, Miguel en Por-
« tugal, la terre tremblant en Italie, Metternich

« étendant la main sur Bologne, la France
« brusquant l'Autriche à Ancône, au nord on
« ne sait quel sinistre bruit de marteau re-
« clouant la Pologne dans son cercueil, dans
« toute l'Europe des regards irrités guettant
« la France; l'Angleterre, alliée suspecte,
« prête à pousser ce qui pencherait et à se jeter
« sur ce qui tomberait; la pairie s'abritant
« derrière Beccaria pour refuser quatre têtes
« à la loi, les fleurs de lis raturées sur la voi-
« ture du roi, la croix arrachée de Notre-
« Dame, la Fayette amoindri, Laffitte ruiné,
« Benjamin Constant mort dans l'indigence,
« Casimir Périer mort dans l'épuisement du
« pouvoir; la maladie politique et la maladie
« sociale se déclarant à la fois dans les deux
« capitales du royaume, l'une la ville de la
« pensée, l'autre la ville du travail; à Paris
« la guerre civile, à Lyon la guerre servile;
« dans les deux cités la même lueur de four-
« naise; une pourpre de cratère au front du
« peuple; le midi fanatisé, l'ouest troublé,
« la duchesse de Berry dans la Vendée, les
« complots, les conspirations, les soulève-
« ments, le choléra, ajoutaient à la sombre

« rumeur des idées le sombre tumulte des évé-
« nements. »

VIII.

Tout cela mène à ce que l'auteur nomme l'Épopée de la rue Saint-Denis, c'est-à-dire aux barricades. Ces jeunes rêveurs sont ses héros : quels héros, grand Dieu ! ni idée arrêtée, ni moyens praticables, ni but avoué et avouable, ni gouvernement à fonder ! Une fantaisie héroïque d'étudiants désœuvrés qui embauchent des vagabonds pour faire des cadavres dans la rue. Des enfants qui s'amusent avec des fusils pour jouets, et qui s'offrent eux-mêmes pour victimes, victimes ennuyées de vin, au Teutatès de l'idéal !

On complote à table, une fille à gauche, un espion à droite, le verre à la main. Voilà.

IX.

Le beau et doux Marius, qui a perdu son idéal à lui, l'idéal de son cœur, Cosette, depuis quelques jours, parce que le jaloux tuteur Valjean l'a enfouie dans la maison de la rue Plumet, et qui conspire aussi sans savoir pourquoi, parce que *le temps lui dure*, comme dit la romance ; le beau Marius rencontre la petite Éponine, une des deux filles des Thénardier, tombée de l'opprobre dans la misère, mais qui le guette, le suit et l'aime à son insu.

« Il leva les yeux, et reconnut cette malheu-
« reuse enfant qui était venue un matin chez
« lui, l'aînée des filles Thénardier, Éponine ;
« il savait maintenant comment elle se nom-
« mait. Chose étrange, elle était appauvrie et
« embellie, deux pas qu'il ne semblait point
« qu'elle pût faire. Elle avait accompli un
« double progrès, vers la lumière et vers la
« détresse. Elle était pieds nus et en haillons
« comme le jour où elle était entrée si résolû-

« ment dans sa chambre; seulement ses haillons
« avaient deux mois de plus ; les trous étaient
« plus larges, les guenilles plus sordides. C'était
« cette même voix enrouée, ce même front
« terni et ridé par le hâle, ce même regard
« libre, égaré et vacillant. Elle avait de plus
« qu'autrefois dans la physionomie ce je ne
« sais quoi d'effrayé et de lamentable que la
« prison traversée ajoute à la misère.

« Elle avait des brins de paille et de foin
« dans les cheveux, non comme Ophélia pour
« être devenue folle à la contagion de la folie
« d'Hamlet, mais parce qu'elle avait couché
« dans quelque grenier d'écurie.

« Et avec tout cela elle était belle. Quel astre
« vous êtes, ô jeunesse ! »

Que vous êtes heureux en rencontre, ô Hugo ! A votre place, j'adorerais le hasard : il vous sert bien ! Qui donc attendait là cette petite vagabonde, cette écrevisse de ruisseau ?

Elle découvre à Marius, pour lui faire plaisir et mériter quelque chose de lui en le servant contre elle-même (charmante et délicate inconséquence du cœur), elle lui découvre la

maison cachée de la rue Plumet qu'habite Cosette.

Arrivée là, Éponine, qui s'attend à un baiser, s'arrête. Marius fouille dans sa poche. Il ne possédait au monde que ses cinq francs : il les prend et les met dans la main d'Éponine.

Elle ouvre les doigts et laisse tomber la pièce à terre, et, le regardant d'un air sombre :

« Je ne veux pas de votre argent! » dit-elle.

J'ai oublié un refus pareil en écrivant un jour *Graziella*. Ce n'est pas de l'art, c'est de la nature ; mais choisir ce trait est d'un suprême artiste.

X.

Ici, hélas! trop tard, commence pour moi le vrai poëme de cette œuvre, poëme souvent éloquent, souvent paradoxal, mais qui devient innocemment passionné et descriptif à la fin de ce quatrième volume. Nous ne connaissons rien de plus parfait et de plus réel dans aucune langue ancienne ou moderne.

Il semble que les années de solitude ont apporté au poëte, dans son île, la seule note qui manquait à ses concerts avant cette heure, la note paisible, amoureuse, sympathique, celle qui fait rendre au cœur humain les vibrations les plus intimes, celle de Charlotte sous la main de Goethe, celle de Bernardin de Saint-Pierre dans *Paul et Virginie*, celle de René dans Chateaubriand. Mais Goethe a exagéré la note; Chateaubriand y mêle trop de lamentations mélancoliques ; Bernardin de Saint-Pierre, quoique parfait et modeste, a été obligé d'aller chercher la source des larmes dans les îles de l'océan Indien, et d'emprunter leur émotion aux plus grandes tragédies de la nature : les tonnerres, les tempêtes, les naufrages, agents de ce drame qui n'avait eu jusqu'à lui aucun modèle dans l'antiquité. Victor Hugo, au contraire, n'a eu besoin que de son âme, d'ouvrir les yeux autour de lui, au milieu de nous, de décrire une maison déserte et un jardinet inculte dans un de nos faubourgs les plus reculés, et d'y placer deux êtres qui se sont entrevus, deux innocents, deux sauvages de la grande ville, Cosette et Marius; et,

avec ces simples personnages, il a fait, en racontant leurs entrevues et leurs entretiens, le plus ravissant tableau d'amour qu'il ait jamais écrit.

Ici, il faudrait tout citer, ou plutôt tout lire. Relisez seulement la description du jardin au clair de la lune.

XI.

LA MAISON A SECRET.

« Vers le milieu du siècle dernier, un pré-
« sident à mortier au parlement de Paris, ayant
« une maîtresse et s'en cachant, car à cette
« époque les grands seigneurs montraient leurs
« maîtresses et les bourgeois les cachaient, fit
« construire « une petite maison » faubourg
« Saint-Germain, dans la rue déserte de Blo-
« met, qu'on nomme aujourd'hui rue Plumet,
« non loin de l'endroit qu'on appelait alors le
« *Combat des Animaux*.

« Cette maison se composait d'un pavillon à

« un seul étage; deux salles au rez-de-chaussée,
« deux chambres au premier, en bas une cui-
« sine, en haut un boudoir, sous le toit un
« grenier, le tout précédé d'un jardin avec
« large grille donnant sur la rue. Ce jardin
« avait environ un arpent. C'était là tout ce
« que les passants pouvaient entrevoir; mais
« en arrière du pavillon il y avait une cour
« étroite et au fond de la cour un logis bas de
« deux pièces sur caves, espèce d'en-cas des-
« tiné à dissimuler au besoin un enfant et une
« nourrice. Ce logis communiquait, par der-
« rière, par une porte masquée et ouvrant à
« secret, avec un long couloir étroit, pavé,
« sinueux, à ciel ouvert, bordé de deux hautes
« murailles, lequel, caché avec un art prodi-
« gieux et comme perdu entre les clôtures des
« jardins et les cultures dont il suivait tous les
« angles et tous les détours, allait aboutir à
« une autre porte également à secret, qui s'ou-
« vrait à un demi-quart de lieue de là, presque
« dans un autre quartier, à l'extrémité soli-
« taire de la rue de Babylone.

« M. le président s'introduisait par là, si
« bien que ceux-là même qui l'eussent épié et

« suivi et qui eussent observé que M. le prési-
« dent se rendait tous les jours mystérieuse-
« ment quelque part, n'eussent pu se douter
« qu'aller rue de Babylone, c'était aller rue
« Blomet. Grâce à d'habiles achats de terrains,
« l'ingénieux magistrat avait pu faire faire ce
« travail de voirie secrète chez lui, sur sa pro-
« pre terre, et par conséquent sans contrôle.
« Plus tard il avait revendu par petites par-
« celles pour jardins et cultures les lots de terre
« riverains du corridor, et les propriétaires
« de ces lots de terre croyaient des deux côtés
« avoir devant les yeux un mur mitoyen, et ne
« soupçonnaient pas même l'existence de ce
« long ruban de pavé serpentant entre deux
« murailles parmi leurs plates-bandes et leurs
« vergers. Les oiseaux seuls voyaient cette cu-
« riosité. Il est probable que les fauvettes et
« les mésanges du siècle dernier avaient fort
« jasé sur le compte de M. le président.

« Le pavillon, bâti en pierre dans le goût
« Mansard, lambrissé et meublé dans le goût
« Watteau, rocaille au dedans, perruque au
« dehors, muré d'une triple haie de fleurs,
« avait quelque chose de discret, de coquet et

« de solennel comme il sied à un caprice de
« l'amour et de la magistrature.

« Cette maison et ce couloir, qui ont disparu
« aujourd'hui, existaient encore il y a une quin-
« zaine d'années. En 93, un chaudronnier avait
« acheté la maison pour la démolir; mais n'ayant
« pu en payer le prix, la nation le mit en fail-
« lite. De sorte que ce fut la maison qui dé-
« molit le chaudronnier. Depuis, la maison
« resta inhabitée, et tomba lentement en ruine,
« comme toute demeure à laquelle la présence
« de l'homme ne communique plus la vie.
« Elle était restée meublée de ses vieux meu-
« bles et toujours à vendre ou à louer, et les
« dix ou douze personnes qui passent par an
« rue Plumet en étaient averties par un écri-
« teau jaune et illisible accroché à la grille du
« jardin depuis 1810.

« Vers la fin de la restauration, ces mêmes
« passants purent remarquer que l'écriteau
« avait disparu, et que, même, les volets du
« premier étage étaient ouverts. La maison en
« effet était occupée. Les fenêtres avaient de
« petits rideaux, signe qu'il y avait une
« femme.

« Au mois d'octobre 1829, un homme d'un « certain âge s'était présenté et avait loué la « maison telle qu'elle était, y compris, bien en- « tendu, l'arrière-corps de logis et le couloir « qui allait aboutir à la rue de Babylone. Il « avait fait rétablir les ouvertures à secret « des deux portes de ce passage. La maison, « nous venons de le dire, était encore à peu « près meublée des vieux ameublements du « président; le nouveau locataire avait ordonné « quelques réparations, ajouté çà et là ce qui « manquait, remis des pavés à la cour, des « briques aux carrelages, des marches à l'es- « calier, des feuilles aux parquets et des vitres « aux croisées, et enfin était venu s'installer « avec une jeune fille et une servante âgée, sans « bruit, plutôt comme quelqu'un qui se glisse « que comme quelqu'un qui entre chez soi. Les « voisins n'en jasèrent point, par la raison qu'il « n'y avait pas de voisins.

« Ce locataire peu à effet était Jean Valjean, « la jeune fille était Cosette. La servante était « une fille appelée Toussaint que Jean Valjean « avait sauvée de l'hôpital et de la misère et qui « était vieille, provinciale et bègue, trois qua-

« lités qui avaient déterminé Jean Valjean à la
« prendre avec lui. Il avait loué la maison sous
« le nom de M. Fauchelevent, rentier. Dans
« tout ce qui a été raconté plus haut, le lec-
« teur a sans doute moins tardé encore que
« Thénardier à reconnaître Jean Valjean.

« Pourquoi Jean Valjean avait-il quitté le
« couvent du Petit-Picpus? Que s'était-il passé?

« Il ne s'était rien passé. »

. . . .

« Il découvrit la maison de la rue Plumet et
« s'y blottit. Il était désormais en possession
« du nom d'Ultime Fauchelevent. . . . .

. . . .

XII.

. . . .

« Du reste, à proprement parler, il vivait
« rue Plumet et il y avait arrangé son existence
« de la façon que voici :

« Cosette avec la servante occupait le pavil-
« lon ; elle avait la grande chambre à coucher

« aux trumeaux peints, le boudoir aux ba-
« guettes dorées, le salon du président meublé
« de tapisseries et de vastes fauteuils ; elle avait
« le jardin. Jean Valjean avait fait mettre dans la
« chambre de Cosette un lit à baldaquin d'an-
« cien damas à trois couleurs, et un vieux et
« beau tapis de Perse acheté rue du Figuier-
« Saint-Paul chez la mère Gaucher, et, pour
« corriger la sévérité de ces vieilleries magni-
« fiques, il avait amalgamé à ce bric-à-brac
« tous les petits meubles gais et gracieux des
« jeunes filles , l'étagère, la bibliothèque et les
« livres dorés, la papeterie, le buvard, la table
« à ouvrage incrustée de nacre, le nécessaire
« de vermeil, la toilette en porcelaine du Ja-
« pon. De longs rideaux de damas fond rouge
« à trois couleurs, pareils au lit, pendaient aux
« fenêtres du premier étage. Au rez-de-chaus-
« sée, des rideaux de tapisserie. Tout l'hiver
« la petite maison de Cosette était chauffée du
« haut en bas. Lui, il habitait l'espèce de loge
« de portier qui était dans la cour du fond,
« avec un matelas sur un lit de sangle, une
« table de bois blanc, deux chaises de paille,
« un pot à l'eau de faïence, quelques bouquins

« sur une planche, sa chère valise dans un
« coin, jamais de feu. Il dînait avec Cosette, et
« il y avait un pain bis pour lui sur la table.
« Il avait dit à Toussaint lorsqu'elle était en-
« trée : — C'est mademoiselle qui est la maî-
« tresse de la maison. — Et vous, mo-onsieur?
« avait répliqué Toussaint stupéfaite. — Moi,
« je suis bien mieux que le maître, je suis le
« père.

« Cosette au couvent avait été dressée au mé-
« nage et réglait la dépense, qui était fort mo-
« deste. Tous les jours Jean Valjean prenait le
« bras de Cosette et la menait promener. Il la
« conduisait au Luxembourg, dans l'allée la
« moins fréquentée, et tous les dimanches à la
« messe, toujours à Saint-Jacques-du-Haut-
« Pas, parce que c'était fort loin. Comme c'est
« un quartier très-pauvre, il y faisait beau-
« coup l'aumône, et les malheureux l'entou-
« raient dans l'église, ce qui lui avait valu l'é-
« pître des Thénardier : *Au monsieur bienfai-*
« *sant de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas*.
« Il menait volontiers Cosette visiter les indi-
« gents et les malades. Aucun étranger n'en-
« trait dans la maison de la rue Plumet. Tous-

« saint apportait les provisions, et Jean Val-
« jean allait lui-même chercher l'eau à une
« prise d'eau qui était tout proche sur le bou-
« levard. On mettait le bois et le vin dans une
« espèce de renfoncement demi-souterrain ta-
« pissé de rocailles qui avoisinait la porte de
« la rue de Babylone et qui autrefois avait
« servi de grotte à M. le président ; car, au
« temps des Folies et des Petites-Maisons, il n'y
« avait pas d'amour sans grotte. . . . . .
. . . .
. . . .

« Ni Jean Valjean, ni Cosette, ni Toussaint,
« n'entraient et ne sortaient jamais que par
« la porte de la rue de Babylone. A moins
« de les apercevoir par la grille du jardin, il
« était difficile de deviner qu'ils demeuraient
« rue Plumet. Cette grille restait toujours
« fermée.

« Jean Valjean avait laissé le jardin in-
« culte, afin qu'il n'attirât pas l'attention.

« En cela il se trompait peut-être.

XIII.

« Ce jardin ainsi livré à lui-même depuis
« plus d'un demi-siècle était devenu extraor-
« dinaire et charmant. Les passants d'il y a
« quarante ans s'arrêtaient dans cette rue pour
« le contempler, sans se douter des secrets
« qu'il dérobait derrière ses épaisseurs fraî-
« ches et vertes. Plus d'un songeur à cette
« époque a laissé bien des fois ses yeux et sa
« pensée pénétrer indiscrètement à travers les
« barreaux de l'antique grille cadenassée, tor-
« due, branlante, scellée à deux piliers verdis
« et moussus, bizarrement couronnée d'un
« fronton d'arabesques indéchiffrables.

« Il y avait un banc de pierre dans un coin,
« une ou deux statues moisies, quelques treil-
« lages décloués par le temps pourrissant
« sur le mur ; du reste plus d'allées ni de ga-
« zon ; du chiendent partout. Le jardinage
« était parti, et la nature était revenue. Les
« mauvaises herbes abondaient, aventure ad-

« mirable pour un pauvre coin de terre. La
« fête des giroflées y était splendide.

XIV.

« Rien dans ce jardin ne contrariait l'effort
« sacré des choses vers la vie ; la croissance
« vénérable était là chez elle. Les arbres s'é-
« taient baissés vers les ronces, les ronces
« étaient montées vers les arbres, la plante
« avait grimpé, la branche avait fléchi, ce qui
« rampe sur la terre avait été trouver ce qui
« s'épanouit dans l'air, ce qui flotte au vent
« s'était penché vers ce qui traîne dans la
« mousse ; troncs, rameaux, feuilles, fibres,
« touffes, vrilles, sarments, épines, s'étaient
« mêlés, traversés, mariés, confondus ; la vé-
« gétation, dans un embrassement étroit et
« profond, avait célébré et accompli là, sous
« l'œil satisfait du Créateur, en cet enclos de
« trois cents pieds carrés, le saint mystère de la
« fraternité humaine.

« Ce jardin n'était plus un jardin, c'était « une broussaille colossale ; c'est-à-dire quel- « que chose qui est impénétrable comme une « forêt, peuplé comme une ville, frissonnant « comme un nid, sombre comme une cathé- « drale, odorant comme un bouquet, soli- « taire comme une tombe, vivant comme une « foule.

XV.

« En floréal, cet énorme buisson, libre der- « rière sa grille et dans ses quatre murs, entrait « en rut dans le sourd travail de la germination « universelle, tressaillait au soleil levant pres- « que comme une bête qui aspire les effluves « de l'amour cosmique et qui sent la séve d'a- « vril monter et bouillir dans ses veines, et, « secouant au vent sa prodigieuse chevelure « verte, semait sur la terre humide, sur les sta- « tues frustes, sur le perron croulant du pa- « villon et jusque sur le pavé de la rue dé-

« serte, les fleurs en étoiles, la rosée en perles,
« la fécondité, la beauté, la vie, la joie, les
« parfums.

« A midi mille papillons blancs s'y ré-
« fugiaient, et c'était un spectacle divin
« de voir là tourbillonner en flocons dans
« l'ombre cette neige vivante de l'été. Là,
« dans ces gaies ténèbres de la verdure, une
« foule de voix innocentes parlaient douce-
« ment à l'âme, et ce que les gazouillements
« avaient oublié de dire, les bourdonnements
« le complétaient. Le soir une vapeur de rê-
« verie se dégageait du jardin et l'envelop-
« pait; un linceul de brume, une tristesse cé-
« leste et calme, le couvraient; l'odeur si eni-
« vrante des chèvrefeuilles et des liserons en
« sortait de toute part comme un poison
« exquis et subtil; on entendait les derniers
« appels des grimpereaux et des bergeronnettes
« s'assoupissant sous les branchages; on y sen-
« tait cette intimité sacrée de l'oiseau et de
« l'arbre. Le jour, les ailes réjouissent les
« feuilles; la nuit, les feuilles protégent les
« ailes.

XVI.

« L'hiver, la broussaille était noire, mouil-
« lée, hérissée, grelottante, et laissait un peu
« voir la maison.

« On apercevait, au lieu de fleurs dans les
« rameaux et de rosée dans les fleurs, les longs
« rubans d'argent des limaces sur le froid et
« épais tapis des feuilles jaunes ; mais de toute
« façon, sous tout aspect, en toute saison, prin-
« temps, hiver, été, automme, ce petit enclos
« respirait la mélancolie, la contemplation, la
« solitude, la liberté, l'absence de l'homme,
« la présence de Dieu ; et la vieille grille rouil-
« lée avait l'air de dire : — Ce jardin est à moi !

« Le pavé de Paris avait beau être là tout
« autour, les hôtels classiques et splendides
« de la rue de Varenne à deux pas, le dôme
« des Invalides tout près, la Chambre des dé-
« putés pas loin ; les carrosses de la rue de
« Bourgogne et de la rue Saint-Dominique

« avaient beau rouler fastueusement dans le
« voisinage; les omnibus jaunes, bruns, blancs,
« rouges, avaient beau se croiser dans le car-
« refour prochain : le désert était rue Plumet ;
« et la mort des anciens propriétaires, une ré-
« volution qui avait passé, l'écroulement des
« antiques fortunes, l'absence, l'oubli, qua-
« rante ans d'abandon et de viduité, avaient
« suffi pour ramener dans ce lieu privilégié les
« fougères, les bouillons-blancs, les ciguës,
« les achillées, les hautes herbes, les grandes
« plantes gaufrées aux larges feuilles de drap
« vert pâle, les lézards, les scarabées, les in-
« sectes inquiets et rapides; pour faire sortir
« des profondeurs de la terre et reparaître
« entre ces quatre murs je ne sais quelle gran-
« deur sauvage et farouche; et pour que la
« nature, qui déconcerte les arrangements mes-
« quins de l'homme et qui se répand toujours
« tout entière là où elle se répand, aussi bien
« dans la fourmi que dans l'aigle, en vînt à
« s'épanouir dans un méchant petit jardin pa-
« risien avec autant de rudesse et de majesté
« que dans une forêt vierge du nouveau
« monde.

XVII.

« Rien n'est petit en effet; quiconque est
« sujet aux pénétrations profondes de la na-
« ture le sait. Bien qu'aucune satisfaction ab-
« solue ne soit donnée à la philosophie, pas
« plus de circonscrire la cause que de limiter
« l'effet, le contemplateur tombe dans des ex-
« tases sans fond à cause de toutes ces décom-
« positions de forces aboutissant à l'unité.
« Tout travaille à tout.

« L'algèbre s'applique aux nuages; l'irradia-
« tion de l'astre profite à la rose; aucun pen-
« seur n'oserait dire que le parfum de l'aubé-
« pine est inutile aux constellations. Qui donc
« peut calculer le trajet d'une molécule? que
« savons-nous si des créations de mondes ne
« sont point déterminées par des chutes de
« grains de sable? qui donc connaît les flux et
« les reflux de l'infiniment grand et de l'infini-
« ment petit, le retentissement des causes dans

« les précipices de l'être, et les avalanches de
« la création?

« Un ciron importe; le petit est grand, le
« grand est petit; tout est en équilibre dans la
« nécessité; effrayante vision pour l'esprit. Il
« y a entre les êtres et les choses des relations
« de prodige; dans cet inépuisable ensemble,
« de soleil à puceron, on ne se méprise pas;
« on a besoin les uns des autres. La lumière
« n'emporte pas dans l'azur les parfums ter-
« restres sans savoir ce qu'elle en fait; la nuit
« fait des distributions d'essence stellaire aux
« fleurs endormies. Tous les oiseaux qui volent
« ont à la patte le fil de l'infini. La germina-
« tion se complique de l'éclosion d'un météore,
« du coup de bec de l'hirondelle brisant l'œuf,
« et elle mène de front la naissance d'un ver de
« terre et l'avénement de Socrate. Où finit le
« télescope, le microscope commence. Lequel
« des deux a la vue plus grande? Choisissez.

« Une moisissure est une pléiade de fleurs;
« une nébuleuse est une fourmilière d'étoiles.
« Même promiscuité, et plus inouïe encore,
« des choses de l'intelligence et des faits de la
« substance. Les éléments et les principes se

« mêlent, se combinent, s'épousent, se multi-
« plient les uns par les autres, au point de
« faire aboutir le monde matériel et le monde
« moral à la même clarté. Le phénomène est
« en perpétuel repli sur lui-même. Dans les
« vastes échanges cosmiques, la vie universelle
« va et vient en quantités inconnues, roulant
« tout dans l'invisible mystère des effluves,
« employant tout, ne perdant pas un rêve de
« pas un sommeil, semant un animalcule ici,
« émiettant un astre là, oscillant et serpentant,
« faisant de la lumière une force et de la pen-
« sée un élément, disséminée et indivisible,
« dissolvant tout, excepté ce point géomé-
« trique, le moi ; ramenant tout à l'âme-atome;
« épanouissant tout en Dieu ; enchevêtrant,
« depuis la plus haute jusqu'à la plus basse,
« toutes les activités dans l'obscurité d'un mé-
« canisme vertigineux, rattachant le vol d'un
« insecte au mouvement de la terre, subordon-
« nant, qui sait? ne fût-ce que par l'identité de
« la loi, l'évolution de la comète dans le firma-
« ment au tournoiement de l'infusoire dans la
« goutte d'eau. Machine faite d'esprit. Engre-
« nage énorme dont le premier moteur est le

« moucheron et dont la dernière roue est le
« zodiaque. »

XVIII.

Marius passe et repasse devant le grillage de la maisonnette indiquée par Éponine : Cosette le regarde.

. . . .

. . . .

« On a tant abusé du regard dans les ro-
« mans d'amour qu'on a fini par le déconsi-
« dérer. C'est à peine si l'on ose dire mainte-
« nant que deux êtres se sont aimés parce
« qu'ils se sont regardés. C'est pourtant comme
« cela qu'on s'aime et uniquement comme cela.
« Le reste n'est que le reste, et vient après.
« Rien n'est plus réel que ces grandes se-
« cousses que deux âmes se donnent en échan-
« geant cette étincelle.

« A cette certaine heure où Cosette eut sans
« le savoir ce regard qui troubla Marius, Ma-

« rius ne se douta pas que lui aussi eut un re-
« gard qui troubla Cosette !

« Il lui fit le même mal ou le même bien.

« Depuis longtemps déjà elle le voyait et elle
« l'examinait comme les filles examinent et
« voient, en regardant ailleurs. Marius trou-
« vait encore Cosette laide que déjà Cosette
« trouvait Marius beau. Mais, comme il ne pre-
« nait point garde à elle, ce jeune homme lui
« était bien égal.

« Cependant elle ne pouvait s'empêcher de
« se dire qu'il avait de beaux cheveux, de
« beaux yeux, de belles dents, un charmant
« son de voix, quand elle l'entendait causer
« avec ses camarades, qu'il marchait en se te-
« nant mal, si l'on veut, mais avec une grâce à
« lui, qui ne paraissait pas bête du tout, que
« toute sa personne était noble, douce, simple
« et fière, et qu'enfin il avait l'air pauvre, mais
« qu'il avait bon air.

« Le jour où leurs yeux se rencontrèrent et
« se dirent enfin brusquement ces premières
« choses obscures et ineffables que le regard
« balbutie, Cosette ne comprit pas d'abord.
« Elle rentra pensive à la maison de la rue de

« l'Ouest où Jean Valjean, selon son habitude,
« était venu passer six semaines. Le lendemain,
« en s'éveillant, elle songea à ce jeune homme
« inconnu, si longtemps indifférent et glacé,
« qui semblait maintenant faire attention à elle,
« et il ne lui sembla pas le moins du monde
« que cette attention lui fût agréable. Elle
« avait plutôt un peu de colère contre ce beau
« dédaigneux. Un fond de guerre remua en
« elle. Il lui sembla, et elle en éprouvait une
« joie encore tout enfantine, qu'elle allait enfin
« se venger.

XIX.

« Se sachant belle, elle sentait bien, quoique
« d'une façon indistincte, qu'elle avait une
« arme. Les femmes jouent avec leur beauté
« comme les enfants avec leur couteau. Elles
« s'y blessent.

« On se rappelle les hésitations de Marius,
« ses palpitations, ses terreurs. Il restait sur

« son banc et n'approchait pas. Ce qui dé-
« pitait Cosette. Un jour elle dit à Jean Val-
« jean :

« — Père, promenons-nous donc un peu
« de ce côté-là. »

« Voyant que Marius ne venait point à
« elle, elle alla à lui. En pareil cas, toute
« femme ressemble à Mahomet. Et puis,
« chose bizarre, le premier symptôme de l'a-
« mour vrai chez un jeune homme, c'est la
« timidité : chez une jeune fille, c'est la har-
« diesse.

« Ceci étonne, et rien n'est plus simple
« pourtant. Ce sont les deux sexes qui tendent
« à se rapprocher et qui prennent les qualités
« l'un de l'autre.

« Ce jour-là, le regard de Cosette rendit
« Marius fou, le regard de Marius rendit Co-
« sette tremblante. Marius s'en alla confiant, et
« Cosette inquiète. A partir de ce jour, ils s'a-
« dorèrent.

XX.

« La première chose que Cosette éprouva, « ce fut une tristesse confuse et profonde. Il « lui sembla que, du jour au lendemain, son « âme était devenue noire. Elle ne la reconnais- « sait plus. La blancheur de l'âme des jeunes « filles, qui se compose de froideur et de gaieté, « ressemble à la neige. Elle fond à l'amour, qui « est son soleil.

« Cosette ne savait pas ce que c'était que l'a- « mour. Elle n'avait jamais entendu pronon- « cer ce mot dans le sens terrestre. . . . .

. . . .

. . . .

« Elle aimait avec d'autant plus de passion « qu'elle aimait avec ignorance. Elle ne savait « pas si cela est bon ou mauvais, utile ou dan- « gereux, nécessaire ou mortel, éternel ou pas- « sager, permis ou prohibé ; elle aimait. On « l'eût bien étonnée si on lui eût dit : Vous ne

« dormez pas? mais c'est défendu! Vous ne
« mangez pas? mais c'est fort mal! Vous avez
« des oppressions et des battements de cœur?
« mais cela ne se fait pas! Vous rougissez et
« vous pâlissez quand un certain être vêtu de
« noir paraît au bout d'une certaine allée verte?
« mais c'est abominable! Elle n'eût pas compris,
« et eût répondu : Comment peut-il y avoir de
« ma faute dans une chose où je ne puis rien et
« où je ne sais rien?

XXI.

« Il se trouva que l'amour qui se présenta
« était précisément celui qui convenait le
« mieux à l'état de son âme. C'était une sorte
« d'adoration à distance, une contemplation
« muette, la déification d'un inconnu. C'était
« l'apparition de l'adolescence à l'adolescence,
« le rêve devenu roman et resté rêve, le fan-
« tôme souhaité enfin réalisé et fait chair,
« mais n'ayant pas encore de nom, ni de tort,

« ni de tache, ni d'exigence, ni de défaut;
« en un mot, l'amant lointain et demeuré dans
« l'idéal, une chimère ayant une forme. Toute
« rencontre plus palpable et plus proche eût
« à cette première époque effarouché Cosette,
« encore à demi plongée dans la brume gros-
« sissante du cloître. Elle avait toutes les peurs
« des enfants et toutes les peurs des religieu-
« ses mêlées. L'esprit du couvent, dont elle
« s'était pénétrée pendant cinq ans, s'évaporait
« encore lentement de toute sa personne et
« faisait tout trembler autour d'elle. Dans
« cette situation, ce n'était pas un amant qu'il
« lui fallait, ce n'était pas même un amoureux,
« c'était une vision. Elle se mit à adorer Ma-
« rius comme quelque chose de charmant, de
« lumineux et d'impossible.

« Comme l'extrême naïveté touche à l'ex-
« trême coquetterie, elle lui souriait, tout
« franchement.

« Elle attendait tous les jours l'heure de la
« promenade avec impatience, elle y trouvait
« Marius, se sentait indiciblement heureuse,
« et croyait sincèrement exprimer toute sa
« pensée en disant à Jean Valjean :

« — Quel délicieux jardin que le Luxem-
« bourg ! »

« Marius et Cosette étaient dans la nuit l'un
« pour l'autre. Ils ne se parlaient pas, ils ne se
« saluaient pas, ils ne se connaissaient pas ; ils
« se voyaient ; et, comme les astres dans le ciel
« que des millions de lieues séparent, ils vi-
« vaient de se regarder.

« C'est ainsi que Cosette devenait peu à peu
« une femme et se développait, belle et amou-
« reuse, avec la conscience de sa beauté et l'i-
« gnorance de son amour. . . . .

. . . . »

XXII.

Ce bonheur sans conscience de lui-même est interrompu par la jalousie paternelle de Jean Valjean, qui craint une embûche de libertinage pour sa fille ; il change de domicile et de promenade.

Une horrible apparition de la chaîne des galériens, sur la route des Gobelins, le ramène au souvenir de sa condition et épouvante Cosette.

Cette apparition, très-habile comme comparaison, est très-mélodramatique et très-exagérée comme tableau. La société y joue un rôle gratuitement odieux. On dirait une horde de sauvages vainqueurs, menant une autre horde au bûcher. On détruit l'effet de ce qu'on exagère : c'est le fleuve qui rejette son écume sur ses bords, pour que l'eau ne soit pas troublée ; qui peut accuser le fleuve de purifier l'écume ?

Nous surtout, qui voulons supprimer la peine irréparable de mort en matière civile, et qui avons eu l'audace de la supprimer même en politique, nous n'aimons pas la peine corruptrice des bagnes, et nous avons, dans nos nombreux discours sur ce sujet, réclamé un pénitentiaire colonial avec une législation spéciale, et des prisons lointaines et graduées, pour donner la sécurité à la société innocente, contre les bêtes féroces de la ménagerie humaine ; mais, la prison pénitentiaire coloniale n'exis-

tant pas encore, il faut bien reconnaître à la société le droit sacré de se défendre en attendant et de se séparer de ce qui la menace en la souillant.

XXIII.

Interruption encore de plusieurs épisodes qui doivent converger plus tard dans le dénoûment. Il y en a un véritablement touchant, comme une légende de Juif-Errant de la science, c'est celui du vieil homme de lettres, amant passionné des livres, et dévoré par eux, qui mange sou à sou son mince patrimoine pour s'en procurer, qui finit par les vendre un à un pour vivre, et qui, lorsqu'il a vendu le dernier, meurt lui-même désespéré de sa passion du livre, d'abord résignée, puis changée en fureur !

C'est là en effet une de ces *misères* innomées dont la société n'est nullement coupable. Peut-elle extirper les manies individuelles, elle qui ne peut extirper les passions ?

XXIV.

Cosette revient à la maison de la rue Plumet.

Cosette découvre dans un pavillon abandonné du jardin, sous une pierre apportée par l'inconnu, un cahier de pensées écrites par une main anonyme, dont quelques-unes sont divines. C'est l'alphabet de l'amour, qu'on lui fait épeler pour la première fois.

« Dieu, c'est la plénitude du ciel ; l'amour,
« c'est la plénitude de l'homme !

« Vous regardez une étoile pour deux mo-
« tifs : parce qu'elle est lumineuse et parce
« qu'elle est impénétrable. Vous avez auprès de
« vous un plus doux rayonnement et un plus
« grand mystère : la femme !

« Ce que l'amour commence ici-bas ne peut
« être achevé que par Dieu !

« Si l'amour s'éteignait, le soleil s'éteindrait !

« Oh ! aimer ! avoir perdu la trace de ce

« qu'on aime! Ne pas savoir l'adresse de son
« âme! etc. »

XXV.

Ce livret de sainte Thérèse de l'amour profane respire le feu et le communique à l'âme de Cosette. Elle vient au jardin le lendemain à l'heure ténébreuse, à pas muets, sans savoir qu'elle y vient; elle caresse de la main la grosse pierre, comme pour la remercier. Une ombre apparaît derrière elle, ombre à l'astre amoureux des amoureux, la lune. Elle tressaille : c'est lui ! c'est Marius !

XXVI.

. . . .

« Cosette, en reculant, rencontra un arbre et
« s'y adossa. Sans cet arbre, elle fût tombée.

« Alors elle entendit sa voix, cette voix
« qu'elle n'avait vraiment jamais entendue, qui
« s'élevait à peine au-dessus du frémissement
« des feuilles et qui murmurait :

« — Pardonnez-moi, je suis là. J'ai le cœur
« gonflé, je ne pouvais pas vivre comme j'étais,
« je suis venu. Avez-vous lu ce que j'avais mis
« là, sur ce banc? me reconnaissez-vous un
« peu? n'ayez pas peur de moi. Voilà du temps
« déjà, vous rappelez-vous le jour où vous m'a-
« vez regardé? c'était dans le Luxembourg,
« près du Gladiateur. Et le jour où vous avez
« passé devant moi? c'était le 16 juin et le
« 2 juillet. Il va y avoir un an. Depuis bien
« longtemps je ne vous ai plus vue. J'ai de-
« mandé à la loueuse de chaises, elle m'a dit
« qu'elle ne vous voyait plus. Vous demeuriez
« rue de l'Ouest, au troisième sur le devant,
« dans une maison neuve; vous voyez que je
« sais! Je vous suivais, moi. Qu'est-ce que j'a-
« vais à faire? Et puis vous avez disparu. J'ai
« cru vous voir passer une fois que je lisais les
« journaux sous les arcades de l'Odéon. J'ai
« couru. Mais non. C'était une personne qui
« avait un chapeau comme vous La nuit, je

« viens ici. Ne craignez pas, personne ne me « voit. Je viens regarder vos fenêtres de près. « Je marche bien doucement pour que vous « n'entendiez pas, car vous auriez peut-être « peur. L'autre soir j'étais derrière vous, vous « vous êtes retournée, je me suis enfui. Une « fois je vous ai entendue chanter. J'étais heu-« reux. Est-ce que cela vous fait quelque « chose que je vous entende chanter à travers « le volet? cela ne peut rien vous faire. Non, « n'est-ce pas? Voyez-vous, vous êtes mon « ange, laissez-moi venir un peu; je crois « que je vais mourir. Si vous saviez! je vous « adore, moi! Pardonnez-moi, je vous parle, « je ne sais pas ce que je vous dis, je « vous fâche peut-être, est-ce que je vous « fâche?

« — O ma mère! dit-elle.

« Et elle s'affaissa sur elle-même comme si « elle se mourait.

« Il la prit, elle tombait, il la prit dans ses « bras, il la serra étroitement sans avoir cons-« cience de ce qu'il faisait. Il la soutenait tout « chancelant. Il était comme s'il avait la tête « pleine de fumée; des éclairs lui passaient

« entre les cils ; ses idées s'évanouissaient ; il
« lui semblait qu'il accomplissait un acte re-
« ligieux et qu'il commettait une profanation.
« Du reste, il n'avait pas le moindre désir de
« cette femme ravissante dont il sentait la
« forme contre sa poitrine. Il était éperdu
« d'amour.

« Elle lui prit la main et la posa sur son
« cœur.

« Il sentit le papier qui y était, il bal-
« butia :

« — Vous m'aimez donc ?

« Elle répondit d'une voix si basse que ce
« n'était plus qu'un souffle qu'on entendait à
« peine :

« — Tais-toi ! tu le sais !

« Et elle cacha sa tête rouge dans le sein du
« jeune homme superbe et enivré.

« Il tomba sur le banc, elle près de lui. Ils
« n'avaient plus de paroles. Les étoiles com-
« mençaient à rayonner. Comment se fit-il
« que leurs lèvres se rencontrèrent ? Comment
« se fait-il que l'oiseau chante, que la neige
« fonde, que la rose s'ouvre, que mai s'épa-
« nouisse, que l'aube blanchisse derrière les

« arbres noirs au sommet frissonnant des col-
« lines?

« Un baiser, et ce fut tout.

« Tous deux tressaillirent, et ils se regar-
« dèrent dans l'ombre avec des yeux éclatants.

« Ils ne sentaient ni la nuit fraîche, ni la
« pierre froide, ni la terre humide, ni l'herbe
« mouillée ; ils se regardaient et ils avaient le
« cœur plein de pensées. Ils s'étaient pris les
« mains sans savoir.

« Elle ne lui demandait pas, elle n'y son-
« geait pas même, par où il était entré et com-
« ment il avait pénétré dans le jardin. Cela lui
« paraissait si simple qu'il fût là!

XXVII.

. . . .

. . . .

« Par intervalles, Cosette bégayait une pa-
« role. Son âme tremblait à ses lèvres comme
« une goutte de rosée à une fleur.

« Peu à peu ils se parlèrent. L'épanchement
« succéda au silence, qui est la plénitude. La
« nuit était sereine et splendide au-dessus de
« leur tête. Ces deux êtres, purs comme des
« esprits, se dirent tout, leurs songes, leurs
« ivresses, leurs extases, leurs chimères, leurs
« défaillances, comme ils s'étaient adorés de
« loin, comme ils s'étaient souhaités, leur dé-
« sespoir quand ils avaient cessé de s'aperce-
« voir. Ils se confièrent dans une intimité
« idéale, que rien déjà ne pouvait plus ac-
« croître, ce qu'ils avaient de plus caché et de
« plus mystérieux. Ils se racontèrent, avec une
« foi candide dans leurs illusions, tout ce que
« l'amour, la jeunesse et ce reste d'enfance
« qu'ils avaient, leur mettaient dans la pensée.
« Ces deux cœurs se versèrent l'un dans l'au-
« tre, de sorte qu'au bout d'une heure c'é-
« tait le jeune homme qui avait l'âme de la
« jeune fille et la jeune fille qui avait l'âme du
« jeune homme. Ils se pénétrèrent, ils s'en-
« chantèrent, ils s'éblouirent.

XXVIII.

« Quand ils eurent fini, quand ils se furent
« tout dit, elle posa sa tête sur son épaule et
« lui demanda :

« — Comment vous appelez-vous?

« — Je m'appelle Marius, dit-il. Et vous?

« — Je m'appelle Cosette. »

XXIX.

Autre interruption qui nous ramène aux Thénardier, maintenant établis à Paris sous le aux nom de Jondrette, et dont les nombreux enfants, échangés, prêtés, rendus, ne savent plus guère à qui ils appartiennent.

La mère a quelques scrupules. — « Mais c'est mal, dit-elle à son mari, de vendre ainsi ses enfants.

— Jean-Jacques Rousseau a fait mieux, » répond Thénardier.

Épigramme amère du philosophe père de l'île de Guernesey, contre la philosophie sans âme de Jean-Jacques Rousseau. Le premier quelquefois est un sophiste d'esprit; mais le second est un sophiste de cœur !

On arrête dans son repaire la femme qui a acheté les deux derniers petits enfants de la Thénardier. Un petit vagabond, nommé Gavroche, les recueille, les couche dans le ventre de terre cuite de l'éléphant de la Bastille ; c'est une larme dans la boue, mais la larme est chaude.

XXX.

L'histoire des enfants perdus, soit dans la forêt, mangeant des mûres, soit dans les rues d'une grande capitale, et recueillis par la pitié d'un vagabond dans son nid d'un soir, dans un monument en charpente d'Égypte ou de

Paris, est toujours une des misères les plus apitoyantes de l'humanité.

Ce petit protecteur indifférent et gai des pauvres enfants est le type de la légèreté stoïque de l'enfant de Paris, dont M. Hugo fait un *idéal*, idéal féroce, ou compatissant par insouciance, qui caresse ou qui mord sans réflexion, écume légère flottant sur la mer agitée des capitales, qui n'a ni famille, ni écoles, ni profession, ni respect, et dont toute la moralité consiste dans quelques chansons obscènes ou avinées. C'est un pauvre *idéal* de peuple à présenter à l'admiration de nos artisans, la moelle peut-être de la population française.

XXXI.

Le gamin de Paris n'eut qu'un beau jour : celui où, du balcon de l'Hôtel-de-Ville, au milieu de la tempête qui tourbillonnait à mes pieds, menaçant de tout engloutir, je l'évoquai du fond du désordre et j'en fis la *garde*

mobile de 1848, une armée de héros, les *Marseillais* de l'ordre! Héros qui sauvèrent Paris et l'Europe gratuitement, par l'instinct de la bravoure et de la société, et que la société sauvée a récompensés par un indigne oubli de leurs services!

Voilà l'enfant de Paris, quand on sait faire appel à son feu caché dans la fange.

Quant à celui que nous peint le roman des *Misérables,* ce n'est que le lazzarone spirituel d'une populace hébétée, riant de tout et de lui-même; c'est le petit Gavroche, cachant les petits Thénardier dans le ventre de l'éléphant, sa demeure.

Mais, malgré l'étrangeté de cette invention du poëte, cela touche, parce que cela est bon : ces pauvres enfants de la Thénardier, sans feu, sans pain et sans asile, rappellent ces couvées de petits chiens qu'on voit dans la cage des lions, réchauffés par la gueule du monstre.

XXXII.

Un dixième tiroir contient une dissertation sur l'argot et presque un éloge de cette langue infâme. Passons, c'est un étrange caprice.

Que peut-il y avoir à louer dans ce patois du crime, qui n'a été inventé que comme un masque pour cacher le visage des scélérats, de même que le masque des assassins cache leurs visages, et qu'on ne peut apprendre que pour parler bas, devant l'honnête homme, des forfaits à commettre ou à cacher ? Débauche de science qu'il faut pardonner à l'érudition capricieuse de Balzac, d'Eugène Sue, de Victor Hugo.

Seulement un bel hymne à l'avenir termine ce chapitre. On y reconnaît le génie du bien idéalisant son type. Il n'a d'autre défaut que d'être indéfini, et par conséquent vague et enivrant.

XXXIII.

En matière de législation, on ne chante pas le progrès, on le calcule. C'est la *mécanique céleste* de Laplace, mais la mécanique appliquée. Une aspiration suffit au cœur ; mais à l'économie politique, cette astronomie des forces humaines, il faut le chiffre. Les aspirations de mille passagers sur le vaisseau social ne conduiront pas le navire au port ; il faut qu'un seul monte sur le pont et presse l'auteur pour donner la route. Victor Hugo ne la donne pas !

LAMARTINE.

(*La suite au mois prochain.*)

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, imprimeurs de l'Institut et de la Marine, 56, rue Jacob.



COURS FAMILIER

DE

LITTÉRATURE.

LXXXVIIe ENTRETIEN.

CONSIDÉRATIONS SUR UN CHEF-D'ŒUVRE,

OU

LE DANGER DU GÉNIE.

Les Misérables, par Victor Hugo.

CINQUIÈME PARTIE.

I.

Le onzième tiroir, plein à la fois de choses précieuses et de rebuts, nous ramène à l'idylle de la *rue Plumet,* ce chef-d'œuvre que désormais les yeux ne quittent plus qu'avec regret.

« Aimer remplace presque penser. L'amour « est un ardent oubli de tout le reste ; ils vi- « vaient dans une minute d'or. C'est à peine « si Marius songeait que Cosette avait un « père. Il y avait dans sa tête l'effacement et « l'éblouissement. De quoi donc parlaient-ils, « ces amants ? On l'a vu : des fleurs, des hi- « rondelles, du soleil couchant, du lever de la « lune, de toutes les choses importantes. Ils « s'étaient dit tout, excepté tout. Le tout des « amoureux, c'est le rien. Mais le père, les « réalités, ce bouge, ces bandits, cette aven- « ture, à quoi bon ? et était-il bien sûr que ce « cauchemar eût existé ? On était deux, on « s'adorait, il n'y avait que cela. Toute autre « chose n'était pas. Il est probable que cet éva- « nouissement de l'enfer derrière nous est « inhérent à l'arrivée au paradis. Est-ce qu'on « a vu des démons ? est-ce qu'il y en a ? est-ce « qu'on a tremblé ? est-ce qu'on a souffert ? « On n'en sait plus rien. Une nuée rose est là- « dessus.

« Donc ces deux êtres vivaient ainsi, très- « haut, avec toute l'invraisemblance qui est « dans la nature ; ni au nadir, ni au zénith,

« entre l'homme et le séraphin, au-dessus de
« la fange, au-dessous de l'éther, dans le
« nuage ; à peine os et chair, âme et extase de
« la tête aux pieds ; déjà trop sublimés pour
« marcher à terre, encore trop chargés d'hu-
« manité pour disparaître dans le bleu, en sus-
« pension comme des atomes qui attendent le
« précipité ; en apparence hors du destin ;
« ignorant cette ornière, hier, aujourd'hui,
« demain ; émerveillés, pâmés, flottants ; par
« moments, assez allégés pour la fuite dans
« l'infini ; presque prêts à l'envolement éter-
« nel.

« Ils dormaient éveillés dans ce bercement.
« O léthargie splendide du réel accablé d'i-
« déal !

« Quelquefois, si belle que fût Cosette, Ma-
« rius fermait les yeux devant elle. Les yeux
« fermés, c'est la meilleure manière de regarder
« l'âme.

« Marius et Cosette ne se demandaient pas
« où cela les conduirait. Ils se regardaient
« comme arrivés. C'est une étrange prétention
« des hommes de vouloir que l'amour con-
« duise quelque part. » . . . .

II.

Une autre digression, mais qui tient au sujet, nous entraîne chez le grand-père de Marius, ancien émigré de quatre-vingts ans, dont l'intérieur est bien peint, mais un peu trop en caricature.

C'est le défaut de l'écrivain, de trop rire du passé et de se moquer des aïeux. Cela fait peine. Hélas ! chaque siècle vit de ses idées : ils avaient les leurs, nous avons les nôtres ; dans cinquante ans ne serons-nous pas des aïeux ?

Celui-là avait répudié et chassé impitoyablement, en apparence, Marius, son petit-fils, de chez lui, parce que Marius était de son âge et farci du libéralisme bonapartiste du *Constitutionnel* de 1815.

Un beau jour Marius, sans préparation, vaincu par l'amour, vient brusquement demander au vieillard de permettre son mariage

avec Cosette. Le vieillard croit que son petit-fils rêve, et le renvoie avec sa malédiction et son rêve.

Le désespoir le précipite dans les barricades de je ne sais plus quelle année du règne de 1830. Il se souvient qu'il a là une douzaine d'étudiants, ses amis, qui ont fantaisie de se battre pour quoi que ce soit, qui n'est ni la monarchie légitime, ni la royauté d'occasion de 1830, ni la république proprement dite, forme définie de gouvernement, mais un je ne sais quoi, qui s'appelle tantôt la démocratie, tantôt l'idéal, en réalité le drapeau rouge.

Une voix l'appelle dans la nuit, c'est celle d'Éponine; elle lui dit que ses amis l'attendent à la barricade. Il y va mourir : puisqu'il ne peut vivre avec Cosette, autant mourir pour le drapeau rouge!

Cet épisode est intitulé l'Épopée de la rue Saint-Denis. Épopée tragi-burlesque où il se dépense autant d'héroïsme qu'au siége de Troie, et où l'auteur ramène à la porte d'un cabaret douze ou quinze personnages tombés des nues dans ce trou de six pieds, parmi lesquels Valjean, qui ne sait non plus que

faire et qui tire quelques coups de fusil, s'amusant à tuer des hommes; douze ou quinze gamins de Paris et autant d'étudiants buvant dans une salle basse, pérorant et se battant tour à tour, Marius en tête, pour l'honneur du drapeau rouge.

III.

Cette longue pièce à tiroir est trop minutieusement étudiée pour le roman et même pour l'histoire. Gavroche assaisonne de calembours les coups de feu. Il y a beaucoup de Don Quichote dans ces héros, quelques bacheliers de Salamanque, et pas mal de Gil Blas.

Marius, devenu tout à coup philosophe radical, joue d'inspiration un hymne à la guerre civile. On ne peut pas discuter avec Marius : il a un tourbillon dans la tête, une amante perdue dans le cœur, un baril de poudre sous la main dans la barricade, la mèche au poing

pour faire sauter vainqueurs et vaincus si la victoire hésite.

Éponine reçoit un coup de feu qui était destiné à Marius. Elle meurt en lui avouant son amour. Gavroche, le gamin de Paris, meurt en brave et en chantant un refrain contre les gendarmes. Un billet de Cosette, retrouvé sur la poitrine d'Éponine, apprend à Marius qu'elle loge avec son père à deux pas de là, rue de l'Homme-Armé, n° 7.

Tout ce pêle-mêle de grisettes, de filles perdues, de vieillards désespérés, d'étudiants goguenards, de philosophes radicaux, de braves rêveurs, de héros sans cause, est d'un mouvement désordonné qui peint bien l'imagination populaire un jour de révolution.

Marius succombe à la fin, le dernier, dans son fossé de feu ; on l'emporte au cabaret. Valjean le reconnaît et le fait disparaître, par un trou dans le pavé, sous les solitudes des égouts de Paris. En même temps il sauve la vie à Javert, son persécuteur et son prisonnier.

IV.

Ici un tiroir, bien plus vaste et bien plus étranger au roman ou à l'épopée que les autres, forme sous les pas du lecteur comme une trappe et le conduit, pendant je ne sais combien de pages, jusqu'à la Seine.

L'architecte des égouts de Paris n'en ferait pas un plan plus détaillé, et on peut dire plus hors d'œuvre. C'est un voyage à travers la boue, où le lecteur s'embourbe avec l'architecte. Cela dure, pendant des pages et des pages, à la manière de Mercier, dans son *Tableau de Paris.*

Valjean trouve à l'embouchure tous les personnages dont le roman a besoin pour se dénouer : Javert, qui l'a suivi, invisible, et qui croit tenir en lui un assassin emportant un cadavre accusateur à la rivière ; Thénardier, qui erre aussi dans ces parages et qui lui en

donne la clef ; Marius, évanoui sur ses épaules, qu'il couche sur la plage et qu'il rapporte ensuite à son grand-père, sans se faire connaître. L'honnête agent de police Javert, combattu entre sa reconnaissance pour Valjean, par qui il a été sauvé, et le remords de son métier qui crie en lui, se débarrasse de lui-même en se jetant dans la Seine et en se noyant pour se tirer d'embarras.

Cet égout, ces rencontres, ces complications, ces dénoûments, ressemblent infiniment trop au boulevard du Crime. Le roman finit en mélodrame souterrain. C'est du Pixerécourt, mais toujours écrit par le génie du grand écrivain qui, comme sa lanterne sourde, le suit partout.

Enfin le grand-père pardonne à Marius expirant, le fait soigner, le marie inopinément à ce qu'il aime, débite l'épithalame à table avec Valjean, étonné de ce jargon démocratique dans une bouche de bonne compagnie.

On s'épouse, on reçoit les 730,000 francs de Valjean pour dot, on est heureux ; mais

Valjean, honnête homme un peu tard, finit par confesser tout bas à son gendre Marius qu'il n'est qu'un forçat et qu'il lui a fait épouser une aventurière. Il meurt ensuite dans son bouge de solitaire, et l'on est parfaitement heureux chez Marius.

V.

Voilà toute l'histoire, mais ce n'est pas tout le livre.

Si c'était vous ou moi qui eussions écrit cette histoire, on n'en dirait rien, ou bien on en dirait peu de chose.

Pourquoi?

Parce que cette histoire, avec ses situations bizarres et ses tiroirs plus longs que le bras, ne serait pas relevée par ce qui relève tout : la magie unique du style, la verve adolescente de l'écrivain, l'incroyable souplesse de ce génie infatigable qui va, de trapèze en trapèze, tantôt à cent pieds au-dessus de notre tête,

tantôt à cent pieds au-dessous du pavé, sans donner un moment signe de lassitude, et nous entraînant toujours où il veut, même dans l'incroyable.

Mais c'est Hugo qui écrit : il y a plus, c'est Hugo qui pense ; il y a plus encore, c'est Hugo qui songe.

Chez lui, le cauchemar même a du génie ! Et de temps en temps, comme dans l'Idylle de la rue Plumet, c'est Hugo qui pense et qui aime ; la rue Plumet est un Éden aussi délicieux que celui de Milton.

VI.

AURORE.

« En ce moment-là, Cosette se réveillait.

« Sa chambre était étroite, propre, discrète, « avec une longue croisée au levant sur l'ar- « rière-cour de la maison.

« Cosette ne savait rien de ce qui se passait

« dans Paris. Elle n'était point là la veille et
« elle était déjà rentrée dans sa chambre quand
« Toussaint avait dit : — Il paraît qu'il y a du
« train.

« Cosette avait dormi peu d'heures, mais bien.
« Elle avait eu de doux rêves, ce qui tenait peut-
« être un peu à ce que son petit lit était très-
« blanc. Quelqu'un qui était Marius lui était ap-
« paru dans de la lumière. Elle se réveilla avec
« du soleil dans les yeux, ce qui d'abord lui fit
« l'effet de la continuation du songe.

« Sa première pensée sortant de ce rêve fut
« riante. Cosette se sentit toute rassurée. Elle
« traversait, comme Jean Valjean quelques
« heures auparavant, cette réaction de l'âme
« qui ne veut absolument pas du malheur.
« Elle se mit à espérer de toutes ses forces
« sans savoir pourquoi. Puis un serrement de
« cœur lui vint : — Voilà trois jours qu'elle
« n'avait vu Marius. Mais elle se dit qu'il de-
« vait avoir reçu sa lettre, qu'il savait où
« elle était, et qu'il avait tant d'esprit, qu'il
« trouverait moyen d'arriver jusqu'à elle. —
« Et cela certainement aujourd'hui, et peut-
« être ce matin même. — Il faisait grand jour,

« mais le rayon de lumière était très-horizon-
« tal; elle pensa qu'il était de très-bonne heure,
« qu'il fallait se lever pourtant pour recevoir
« Marius.

« Elle sentait qu'elle ne pouvait vivre sans
« Marius, et que par conséquent cela suffisait,
« et que Marius viendrait. Aucune objection
« n'était recevable. Tout cela était certain.
« C'était déjà assez monstrueux d'avoir souf-
« fert trois jours. Marius absent trois jours,
« c'était horrible au bon Dieu. Maintenant
« cette cruelle taquinerie d'en haut était une
« épreuve traversée : Marius allait arriver, et
« apporterait une bonne nouvelle. Ainsi est
« faite la jeunesse ; elle essuie vite ses yeux ;
« elle trouve la douleur inutile et ne l'accepte
« pas. La jeunesse est le sourire de l'avenir
« devant un inconnu qui est lui-même. Il lui
« est naturel d'être heureuse. Il semble que
« sa respiration soit faite d'espérance.

« Du reste, Cosette ne pouvait parvenir à se
« rappeler ce que Marius lui avait dit au su-
« jet de cette absence qui ne devait durer
« qu'un jour, et quelle explication il lui en
« avait donnée. Tout le monde a remarqué

« avec quelle adresse une monnaie qu'on laisse
« tomber à terre court se cacher, et quel art
« elle a de se rendre introuvable. Il y a des
« pensées qui nous jouent le même tour ; elles
« se blottissent dans un coin de notre cerveau ;
« c'est fini ; elles sont perdues ; impossible de
« remettre la mémoire dessus. Cosette se dé-
« pitait quelque peu du petit effort inutile que
« faisait son souvenir. Elle se disait que c'é-
« tait bien mal à elle et bien coupable d'avoir
« oublié des paroles prononcées par Marius.

« Elle sortit du lit et fit les deux ablutions
« de l'âme et du corps, sa prière et sa toilette.

« On peut à la rigueur introduire le lecteur
« dans une chambre nuptiale, non dans une
« chambre virginale. Le vers l'oserait à peine,
« la prose ne le doit pas.

VII.

« C'est l'intérieur d'une fleur encore close,
« c'est une blancheur dans l'ombre, c'est la

« cellule intime d'un lis fermé qui ne doit pas
« être regardé par l'homme tant qu'il n'a pas
« été regardé par le soleil. La femme en bou-
« ton est sacrée. Ce lit innocent qui se dé-
« couvre, cette adorable demi-nudité qui a
« peur d'elle-même, ce pied blanc qui se ré-
« fugie dans une pantoufle, cette gorge qui se
« voile devant un miroir comme si ce miroir
« était une prunelle, cette chemise qui se hâte
« de remonter et de cacher l'épaule pour un
« meuble qui craque ou pour une voiture qui
« passe, ces cordons noués, ces agrafes accro-
« chées, ces lacets tirés, ces tressaillements, ces
« frissons de froid et de pudeur, cet effarou-
« chement exquis de tous les mouvements,
« cette inquiétude presque ailée là où rien n'est
« à craindre, les phases successives du vê-
« tement aussi charmantes que les nuages
« de l'aurore, il ne sied pas que tout cela
« soit raconté, et c'est déjà trop de l'in-
« diquer.

« L'œil de l'homme doit être plus religieux
« encore devant le lever d'une jeune fille que
« devant le lever d'une étoile. La possibilité
« d'atteindre doit tourner en augmentation de

« respect. Le duvet de la pêche, la cendre de « la prune, le cristal radié de la neige, l'aile « du papillon poudrée de plumes, sont des « choses grossières auprès de cette chasteté qui « ne sait pas même qu'elle est chaste. La jeune « fille n'est qu'une lueur de rêve et n'est pas « encore une statue. Son alcôve est cachée « dans la partie sombre de l'idéal; l'indiscret « toucher du regard brutalise cette vague pé- « nombre.

« Ici, contempler, c'est profaner.

« Nous ne montrerons donc rien de tout ce « suave petit remue-ménage du réveil de Co- « sette.

« Un conte d'Orient dit que la rose avait « été faite par Dieu blanche, mais qu'Adam « l'ayant regardée au moment où elle s'entr'- « ouvrait, elle eut honte et devint rose. Nous « sommes de ceux qui se sentent interdits de- « vant les jeunes filles et les fleurs, les trouvant « vénérables.

VIII.

« Cosette s'habilla bien vite, se peigna, se
« coiffa, ce qui était fort simple en ce temps-
« là, où les femmes n'enflaient pas leurs boucles
« et leurs bandeaux avec des coussinets et des
« tonnelets, et ne mettaient point de crinolines
« dans leurs cheveux. Puis elle ouvrit la fe-
« nêtre et promena ses yeux partout autour
« d'elle, espérant découvrir quelque peu de la
« rue, un angle de maison, un coin de pavé,
« et pouvoir guetter là Marius. Mais on ne
« voyait rien du dehors. L'arrière-cour était
« enveloppée de murs assez hauts, et n'avait
« pour échappée que quelques jardins. Co-
« sette déclara ces jardins hideux ; pour la pre-
« mière fois de sa vie elle trouva des fleurs
« laides. Le moindre bout de ruisseau du car-
« refour eût été bien mieux son affaire. Elle
« prit le parti de regarder le ciel, comme si
« elle pensait que Marius pouvait aussi venir
« de là.

« Subitement, elle fondit en larmes. Non « que ce fût mobilité d'âme ; mais des espé- « rances coupées d'accablement, c'était sa si- « tuation. Elle sentit confusément on ne sait « quoi d'horrible. Les choses passent dans l'air « en effet. Elle se dit qu'elle n'était sûre de « rien, que se perdre de vue, c'était se perdre; « et l'idée que Marius pourrait bien lui revenir « du ciel, lui apparut, non plus charmante, « mais lugubre.

« Puis, tels sont ces nuages : le calme lui re- « vint, et l'espoir, et une sorte de sourire in- « conscient, mais confiant en Dieu.

« Tout le monde était encore couché dans « la maison. Un silence provincial régnait. Au- « cun volet n'était poussé. La loge du portier « était fermée. Toussaint n'était pas levée, et « Cosette pensa tout naturellement que son « père dormait. Il fallait qu'elle eût bien souf- « fert, et qu'elle souffrît bien encore, car elle « se disait que son père avait été méchant ; « mais elle comptait sur Marius. L'éclipse « d'une telle lumière était décidément impos- « sible. Par instants elle entendait à une cer- « taine distance des espèces de secousses sour-

« des, et elle disait : — C'est singulier qu'on
« ouvre et qu'on ferme les portes cochères de si
« bonne heure! — C'étaient les coups de canon
« qui battaient la barricade.

IX.

« Il y avait, à quelques pieds au-dessous de
« la croisée de Cosette, dans la vieille corniche
« toute noire du mur, un nid de martinets;
« l'encorbellement de ce nid faisait un peu
« saillie au-delà de la corniche, si bien que
« d'en haut on pouvait voir le dedans de ce
« petit paradis. La mère y était, ouvrant ses
« ailes en éventail sur sa couvée ; le père vole-
« tait, s'en allait, puis revenait, rapportant
« dans son bec de la nourriture et des baisers.
« Le jour levant dorait cette chose heureuse,
« la grande loi *Multipliez* était là souriante et
« auguste, et ce doux mystère s'épanouissait
« dans la gloire du matin. Cosette, les cheveux
« dans le soleil, l'âme dans les chimères, éclai-

« rée par l'amour au dedans et par l'aurore au
« dehors, se pencha comme machinalement,
« et, sans presque oser s'avouer qu'elle pen-
« sait en même temps à Marius, se mit à re-
« garder ces oiseaux, cette famille, ce mâle et
« cette femelle, cette mère et ces petits, avec
« le profond trouble qu'un nid donne à une
« vierge. »

X.

Mais ce qui fait de ce livre un livre souvent dangereux pour le peuple, dont il aspire évidemment à être le code, c'est la partie dogmatique, c'est l'erreur de l'économiste à côté de la charité du philosophe; en un mot, c'est l'excès d'*idéal*, ou soi-disant tel, versé partout à plein bord, et versé à qui? à la misère imméritée et quelquefois très-méritée des classes inférieures, négligées, oubliées, suspectes, souvent coupables, à la misère de la partie souffrante de la société; idéal faux, qui, en se

présentant à ces misères déplorables, imméritées ou méritées, de l'humanité *manuellement* laborieuse, présente à ses yeux la société comme une marâtre sans entrailles, qu'il faut haïr et logiquement détruire de fond en comble pour faire place à la société de Dieu. Voilà le monstre (nous disons ce mot *monstre* dans son sens antique, c'est-à-dire prodige), voilà le livre que nous avons essayé d'analyser ici, en le condamnant quelquefois et en l'admirant presque toujours. C'est le romantisme introduit dans la politique.

Pour un écrivain réaliste par excellence, le réel y manque souvent. Or, bien que l'idéal doive planer toujours un peu plus haut que la ligne de l'horizon au-dessus du réel, dans les œuvres des esprits supérieurs qui veulent faire avancer le monde social, afin qu'il y ait toujours un mieux moral posé devant les hommes pour les faire marcher à Dieu ; cet idéal ne doit jamais être tellement séparé du réel, c'est-à-dire des conditions bornées de la nature dans l'imparfaite humanité, qu'il sorte entièrement de l'ordre réel et qu'il devienne rêve au lieu de rester pensée.

XI.

Lisez le charmant récit des deux enfants délivrés du ventre de l'éléphant, et, après la mort de leur protecteur, le petit Gavroche, retrouvant la Providence au bord d'un bassin du Luxembourg. L'auteur n'oublie personne.

. . . .

. . . .

« Il y avait en ce moment-là même dans le « jardin du Luxembourg, — car le regard du « drame doit être présent partout, — deux en- « fants qui se tenaient par la main. L'un pou- « vait avoir sept ans, l'autre cinq. La pluie les « ayant mouillés, ils marchaient dans les al- « lées du côté du soleil ; l'aîné conduisait le « petit ; ils étaient en haillons et pâles ; ils « avaient un air d'oiseaux fauves. Le plus petit « disait : — J'ai bien faim !

« L'aîné, déjà un peu protecteur, conduisait « son frère de la main gauche et avait une ba- « guette dans sa main droite.

« Ils étaient seuls dans le jardin ; le jardin
« était désert, les grilles étant fermées par me-
« sure de police à cause de l'insurrection. Les
« troupes qui y avaient bivouaqué en étaient
« sorties pour le besoin du combat.

« Comment ces enfants étaient-ils là ? Peut-
« être s'étaient-ils évadés de quelque corps de
« garde entre-bâillé ; peut-être aux environs,
« à la barrière d'Enfer, ou sur l'esplanade de
« l'Observatoire, ou dans le carrefour voisin
« dominé par le fronton où on lit : *Invenerunt*
« *parvulum pannis involutum*, y avait-il
« quelque baraque de saltimbanques dont ils
« s'étaient enfuis ; peut-être avaient-ils, la
« veille au soir, trompé l'œil des inspecteurs
« du jardin à l'heure de la clôture, et avaient-
« ils passé la nuit dans quelqu'une de ces gué-
« rites où on lit les journaux. Le fait est qu'ils
« étaient errants et qu'ils semblaient libres.
« Être errant et sembler libre, c'est être perdu.
« Ces pauvres petits étaient perdus en effet.

« Ces deux enfants étaient ceux-là même
« dont Gavroche avait été en peine, et que le
« lecteur se rappelle. Enfants des Thénardier,
« en location chez la Magnon, attribués à

« M. Gillenormand, et maintenant feuilles tom-
« bées de toutes ces branches sans racines, et
« roulées sur la terre par le vent.

« Leurs vêtements, propres du temps de la
« Magnon et qui lui servaient de prospectus
« vis-à-vis de M. Gillenormand, étaient de-
« venus guenilles.

« Ces êtres appartenaient désormais à la
« statistique des « enfants abandonnés » que
« la police constate, ramasse, égare et retrouve
« sur le pavé de Paris.

« Il fallait le trouble d'un tel jour pour que
« ces petits misérables fussent dans ce jardin.
« Si les surveillants les eussent aperçus, ils
« eussent chassé ces haillons. Les petits pauvres
« n'entrent pas dans les jardins publics ; pour-
« tant on devrait songer que, comme enfants,
« ils ont droit aux fleurs.

« Ceux-ci étaient là, grâce aux grilles fer-
« mées. Ils étaient en contravention. Ils s'é-
« taient glissés dans le jardin, et ils y étaient
« restés. Les grilles fermées ne donnent pas
« congé aux inspecteurs, la surveillance est
« censée continuer, mais elle s'amollit et se re-
« pose ; et les inspecteurs, émus, eux aussi, par

« l'anxiété publique, et plus occupés du dehors
« que du dedans, ne regardaient plus le jar-
« din, et n'avaient pas vu les deux délin-
« quants.

XII.

« Il avait plu la veille, et même un peu le
« matin. Mais en juin les ondées ne comptent
« pas. C'est à peine si l'on s'aperçoit, une
« heure après un orage, que cette belle jour-
« née blonde a pleuré. La terre en été est aussi
« vite sèche que la joue d'un enfant.

« A cet instant du solstice, la lumière du
« plein midi est, pour ainsi dire, poignante.
« Elle prend tout. Elle s'applique et se super-
« pose à la terre avec une sorte de succion. On
« dirait que le soleil a soif. Une averse est un
« verre d'eau; une pluie est tout de suite bue.
« Le matin tout ruisselait, l'après-midi tout
« poudroie.

« Rien n'est admirable comme une verdure
« débarbouillée par la pluie et essuyée par le

« rayon; c'est de la fraîcheur chaude. Les jar-
« dins et les prairies, ayant de l'eau dans leurs
« racines et du soleil dans leurs fleurs, de-
« viennent des cassolettes d'encens et fument de
« tous leurs parfums à la fois. Tout rit, chante
« et s'offre. On se sent doucement ivre. Le
« printemps est un paradis provisoire; le soleil
« aide à faire patienter l'homme.

XIII.

« Il y a des êtres qui n'en demandent pas
« davantage; vivants qui, ayant l'azur du ciel,
« disent : C'est assez! songeurs absorbés dans
« le prodige, puisant dans l'idolâtrie de la na-
« ture l'indifférence du bien et du mal, con-
« templateurs du cosmos radieusement distraits
« de l'homme, qui ne comprennent pas qu'on
« s'occupe de la faim de ceux-ci, de la soif de
« ceux-là, de la nudité du pauvre en hiver, de
« la courbure lymphatique d'une petite épine
« dorsale, du grabat, du grenier, du cachot,

« et des haillons des jeunes filles grelottantes,
« quand on peut rêver sous les arbres ; esprits
« paisibles et terribles, impitoyablement satis-
« faits.

« Chose étrange, l'infini leur suffit. Ce grand
« besoin de l'homme, le fini, qui admet l'em-
« brassement, ils l'ignorent. Le fini, qui ad-
« met le progrès, le travail sublime, ils n'y son-
« gent pas. L'indéfini, qui naît de la combi-
« naison humaine et divine de l'infini et du
« fini, leur échappe. Pourvu qu'ils soient face
« à face avec l'immensité, ils sourient. Jamais
« la joie, toujours l'extase. S'abîmer, voilà leur
« vie. L'histoire de l'humanité pour eux n'est
« qu'un plan parcellaire ; Tout n'y est pas ; le
« vrai Tout reste en dehors ; à quoi bon s'oc-
« cuper de ce détail, l'homme? L'homme souf-
« fre, c'est possible ; mais regardez donc Aldé-
« baran qui se lève ! La mère n'a plus de lait,
« le nouveau-né se meurt, je n'en sais rien,
« mais considérez donc cette rosace merveil-
« leuse que fait une rondelle de l'aubier du sa-
« pin examinée au microscope ! comparez-moi
« la plus belle malines à cela ! Ces penseurs ou-
« blient d'aimer. Le zodiaque réussit sur eux

« au point de les empêcher de voir l'enfant qui
« pleure. Dieu leur éclipse l'âme. C'est là une
« famille d'esprits, à la fois petits et grands.
« Horace en était, Goethe en était, la Fon-
« taine peut-être; magnifiques égoïstes de l'in-
« fini, spectateurs tranquilles de la douleur, qui
« ne voient pas Néron s'il fait beau, auxquels
« le soleil cache le bûcher, qui regarderaient
« guillotiner en y cherchant un effet de lu-
« mière, qui n'entendent ni le cri, ni le sanglot,
« ni le râle, ni le tocsin, pour qui tout est
« bien, puisqu'il y a le mois de mai; qui, tant
« qu'il y aura des nuages de pourpre et d'or
« au-dessus de leur tête, se déclarent contents,
« et qui sont déterminés à être heureux jusqu'à
« épuisement du rayonnement des astres et du
« chant des oiseaux.

« Ce sont de radieux ténébreux. Ils ne se
« doutent pas qu'ils sont à plaindre. Certes ils
« le sont. Qui ne pleure pas ne voit pas. Il faut
« les admirer et les plaindre, comme on plain-
« drait et comme on admirerait un être à la
« fois nuit et jour qui n'aurait pas d'yeux sous
« les sourcils et qui aurait un astre au milieu
« du front.

XIV.

« L'indifférence de ces penseurs, c'est là, selon
« quelques-uns, une philosophie supérieure.
« Soit ; mais dans cette supériorité il y a de
« l'infirmité. On peut être immortel et boi-
« teux ; témoin Vulcain. On peut être plus
« qu'homme et moins qu'homme. L'incomplet
« immense est dans la nature. Qui sait si le
« soleil n'est pas un aveugle ?

« Mais alors, quoi ! à qui se fier ? *Solem quis*
« *dicere falsum audeat ?* Ainsi de certains gé-
« nies eux-mêmes, de certains Très-Hauts hu-
« mains, des hommes-astres, pourraient se
« tromper ? Ce qui est là-haut, au faîte, au
« sommet, au zénith, ce qui envoie sur la terre
« tant de clarté, verrait peu, verrait mal, ne
« verrait pas ? Cela n'est-il pas désespérant ?
« Mais qu'y a-t-il donc au-dessus du soleil ?
« Le dieu.

XV.

« Le 6 juin 1832, vers onze heures du matin,
« le Luxembourg, solitaire et dépeuplé, était
« charmant. Les quinconces et les parterres
« s'envoyaient dans la lumière des baumes et
« des éblouissements. Les branches, folles à la
« clarté de midi, semblaient chercher à s'em-
« brasser. Il y avait dans les sycomores un tin-
« tamarre de fauvettes, les passereaux triom-
« phaient, les pique-bois grimpaient le long
« des marronniers en donnant de petits coups
« de bec dans les trous de l'écorce.

« Les plates-bandes acceptaient la royauté
« légitime des lis ; le plus auguste des parfums,
« c'est celui qui sort de la blancheur. On res-
« pirait l'odeur poivrée des œillets. Les vieilles
« corneilles de Marie de Médicis étaient amou-
« reuses dans les grands arbres. Le soleil do-
« rait, empourprait et allumait les tulipes, qui
« ne sont autre chose que toutes les variétés de

« la flamme, faites fleurs. Tout autour des
« bancs de tulipes tourbillonnaient les abeilles,
« étincelles de ces fleurs-flammes. Tout était
« grâce et gaieté , même la pluie prochaine ;
« cette récidive, dont les muguets et les chè-
« vrefeuilles devaient profiter, n'avait rien
« d'inquiétant ; les hirondelles faisaient la
« charmante menace de voler bas. Qui était là
« aspirait bonheur; la vie sentait bon ; toute
« cette nature exhalait la candeur, le secours,
« l'assistance, la paternité, la caresse, l'aurore.
« Les pensées qui tombaient du ciel étaient
« douces comme une petite main d'enfant
« qu'on baise.

« Les statues sous les arbres, nues et blan-
« ches, avaient des robes d'ombre trouées de
« lumière ; ces déesses étaient toutes dégue-
« nillées de soleil, il leur pendait des rayons
« de tous les côtés. Autour du grand bassin, la
« terre était déjà séchée au point d'être brûlée.
« Il faisait assez de vent pour soulever çà et
« là de petites émeutes de poussière. Quelques
« feuilles jaunes, restées du dernier automne,
« se poursuivaient joyeusement, et semblaient
« gaminer.

« L'abondance de la clarté avait on ne sait
« quoi de rassurant. Vie, séve, chaleur, ef-
« fluves, débordaient; on sentait sous la créa-
« tion l'énormité de la source; dans tous ces
« souffles pénétrés d'amour, dans ce va-et-
« vient de réverbérations et de reflets, dans
« cette prodigieuse dépense de rayons, dans
« ce versement indéfini d'or fluide, on sentait
« la prodigalité de l'inépuisable; et derrière
« cette splendeur comme derrière un rideau
« de flamme, on entrevoyait Dieu, ce million-
« naire d'étoiles.

« Grâce au sable, il n'y avait pas une tache
« de boue; grâce à la pluie, il n'y avait pas un
« grain de cendre. Les bouquets venaient de
« se laver; tous les velours, tous les satins,
« tous les vernis, tous les ors, qui sortent de
« la terre sous forme de fleurs, étaient irré-
« prochables. Cette magnificence était propre.
« Le grand silence de la nature heureuse em-
« plissait le jardin. Silence céleste compatible
« avec mille musiques, roucoulements de nids,
« bourdonnements d'essaims, palpitations du
« vent. Toute l'harmonie de la saison s'accom-
« plissait dans un gracieux ensemble; les en-

« trées et les sorties du printemps avaient lieu
« dans l'ordre voulu; les lilas finissaient,
« les jasmins commençaient; quelques fleurs
« étaient attardées, quelques insectes en avan-
« ce; l'avant-garde des papillons rouges de
« juin fraternisait avec l'arrière-garde des pa-
« pillons blancs de mai. Les platanes faisaient
« peau neuve. La brise creusait des ondula-
« tions dans l'énormité magnifique des mar-
« ronniers. C'était splendide. Un vétéran de la
« caserne voisine qui regardait à travers la
« grille disait : — Voilà le printemps au port
« d'armes et en grande tenue.

« Toute la nature déjeunait; la création était
« à table; c'était l'heure; la grande nappe
« bleue était mise au ciel et la grande nappe
« verte sur la terre; le soleil éclairait *à giorno*.
« Dieu servait le repas universel. Chaque être
« avait sa pâture ou sa pâtée. Le ramier trou-
« vait du chènevis, le pinson trouvait du mil-
« let, le chardonneret trouvait du mouron, le
« rouge-gorge trouvait des vers, l'abeille trou-
« vait des fleurs, la mouche trouvait des infu-
« soires, les verdiers trouvaient des mouches.
« On se mangeait bien un peu les uns les autres,

« ce qui est le mystère du mal mêlé au bien;
« mais pas une bête n'avait l'estomac vide.

XVI.

« Les deux petits abandonnés étaient par-
« venus près du grand bassin, et, un peu trou-
« blés par cette grande lumière, ils tâchaient
« de se cacher, instinct du pauvre et du faible
« devant la magnificence, même impersonnelle;
« et ils se tenaient derrière la baraque des
« cygnes.

« Çà et là, par intervalles, quand le vent
« donnait, on entendait confusément des cris,
« une rumeur, des espèces de râles tumul-
« tueux, qui étaient des fusillades, et des
« frappements sourds, qui étaient des coups
« de canon. Il y avait de la fumée au-dessus
« des toits du côté des halles. Une cloche, qui
« avait l'air d'appeler, sonnait au loin.

« Ces enfants ne semblaient pas percevoir
« ces bruits. Le petit répétait de temps en
« temps à demi-voix : — J'ai faim.

XVII.

« Presque au même instant que les deux en-
« fants, un autre couple s'approchait du grand
« bassin. C'était un bonhomme de cinquante
« ans qui menait par la main un bonhomme
« de six ans. Sans doute le père avec son fils.
« Le bonhomme de six ans tenait une grosse
« brioche.

« A cette époque, de certaines maisons ri-
« veraines, rue Madame et rue d'Enfer, avaient
« une clef du Luxembourg dont jouissaient les
« locataires quand les grilles étaient fermées,
« tolérance supprimée depuis. Ce père et ce fils
« sortaient sans doute d'une de ces maisons-là.

« Les deux petits pauvres regardèrent ve-
« nir « ce monsieur, » et se cachèrent un peu
« plus.

« Celui-ci était un bourgeois ; le même peut-
« être qu'un jour Marius, à travers sa fièvre
« d'amour, avait entendu, près de ce même

« grand bassin, conseillant à son fils « d'éviter
« les excès. » Il avait l'air affable et altier, et
« une bouche qui, ne se fermant pas, souriait
« toujours. Ce sourire mécanique, produit par
« trop de mâchoire et trop peu de peau,
« montre les dents plutôt que l'âme. L'enfant,
« avec sa brioche mordue qu'il n'achevait pas,
« semblait gravé. L'enfant était vêtu en garde
« national à cause de l'émeute, et le père était
« resté habillé en bourgeois à cause de la pru-
« dence.

XVIII.

« Le père et le fils s'étaient arrêtés près du
« bassin où s'ébattaient les deux cygnes. Ce
« bourgeois paraissait avoir pour les cygnes
« une admiration spéciale. Il leur ressemblait
« en ce sens qu'il marchait comme eux.

« Pour l'instant les cygnes nageai nt, ce qui
« est leur talent principal, et ils étaient su-
« perbes.

« Si les deux petits pauvres eussent écouté,
« et eussent été d'âge à comprendre, ils eus-
« sent pu recueillir les paroles d'un homme
« grave. Le père disait au fils :

« — Le sage vit content de peu. Regarde-
« moi, mon fils. Je n'aime pas le faste. Jamais
« on ne me voit avec des habits chamarrés
« d'or et de pierreries ; je laisse ce faux éclat
« aux âmes mal organisées.

« Ici les cris profonds qui venaient du côté
« des halles éclatèrent avec un redoublement
« de cloche et de rumeurs.

« — Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda
« l'enfant.

« Le père répondit :

« — Ce sont des saturnales.

« Tout à coup, il aperçut les deux petits dé-
« guenillés, immobiles derrière la maisonnette
« verte des cygnes.

« — Voilà le commencement, dit-il.

« Et après un silence il ajouta :

« — L'anarchie entre dans ce jardin.

« Cependant le fils mordit la brioche, la re-
« cracha, et brusquement se mit à pleurer.

« — Pourquoi pleures-tu ? demanda le père.

« — Je n'ai plus faim, dit l'enfant.

« Le sourire du père s'accentua.

« — On n'a pas besoin de faim pour manger
« un gâteau.

« — Mon gâteau m'ennuie. Il est rassis.

« — Tu n'en veux plus ?

« — Non.

« Le père lui montra les cygnes.

« — Jette-le à ces palmipèdes.

« L'enfant hésita. On ne veut plus de son
« gâteau ; ce n'est pas une raison pour le
« donner.

« Le père poursuivit :

« — Sois humain. Il faut avoir pitié des ani-
« maux.

« Et, prenant à son fils le gâteau, il le jeta
« dans le bassin.

« Le gâteau tomba assez près du bord.

« Les cygnes étaient loin, au centre du bas-
« sin, et occupés à quelque proie. Ils n'avaient
« vu ni le bourgeois ni la brioche.

« Le bourgeois, sentant que le gâteau ris-
« quait de se perdre, et ému de ce naufrage
« inutile, se livra à une agitation télégraphique
« qui finit par attirer l'attention des cygnes.

« Ils aperçurent quelque chose qui surna-
« geait, virèrent de bord comme des navires
« qu'ils sont, et se dirigèrent vers la brioche
« lentement, avec la majesté béate qui convient
« à des bêtes blanches.

« — Les cygnes comprennent les signes, dit
« le bourgeois, heureux d'avoir de l'esprit.

XIX.

« En ce moment le tumulte lointain de la
« ville eut encore un grossissement subit. Cette
« fois ce fut sinistre. Il y a des bouffées de vent
« qui parlent plus distinctement que d'autres.
« Celle qui soufflait en cet instant-là apporta
« nettement des roulements de tambour, des
« clameurs, des feux de peloton, et les ré-
« pliques lugubres du tocsin et du canon. Ceci
« coïncida avec un nuage noir qui cacha brus-
« quement le soleil.

« Les cygnes n'étaient pas encore arrivés à la
« brioche.

« — Rentrons, dit le père, on attaque les « Tuileries.

« Il ressaisit la main de son fils. Puis il con- « tinua :

« — Des Tuileries au Luxembourg, il n'y a « que la distance qui sépare la royauté de la « pairie ; ce n'est pas loin. Les coups de fusil « vont pleuvoir.

« Il regarda le nuage.

« — Et peut-être aussi la pluie elle- « même va pleuvoir ; le ciel s'en mêle ; la « branche cadette est condamnée. Rentrons « vite !

« — Je voudrais voir les cygnes manger la « brioche, dit l'enfant.

« Le père répondit :

« — Ce serait une imprudence.

« Et il emmena son petit bourgeois.

« Le fils, regrettant les cygnes, tourna la tête « vers le bassin jusqu'à ce qu'un coude des « quinconces le lui eût caché.

XX.

« Cependant, en même temps que les cy-
« gnes, les deux petits errants s'étaient ap-
« prochés de la brioche. Elle flottait sur l'eau.
« Le plus petit regardait le gâteau, le plus
« grand regardait le bourgeois qui s'en allait.

« Le père et le fils entrèrent dans le laby-
« rinthe d'allées qui mène au grand escalier du
« massif d'arbres du côté de la rue Madame.

« Dès qu'ils ne furent plus en vue, l'aîné
« se coucha vivement à plat ventre sur le re-
« bord arrondi du bassin, et, s'y cramponnant
« de la main gauche, penché sur l'eau, pres-
« que prêt à y tomber, étendit avec sa main
« droite sa baguette vers le gâteau. Les cygnes,
« voyant l'ennemi, se hâtèrent et en se hâtant
« firent un effet de poitrail utile au petit pê-
« cheur; l'eau devant les cygnes reflua, et l'une
« de ces molles ondulations concentriques
« poussa doucement la brioche vers la baguette

« de l'enfant. Comme les cygnes arrivaient, la « baguette toucha le gâteau. L'enfant donna « un coup vif, ramena la brioche, effraya les « cygnes, saisit le gâteau, et se redressa. Le gâ- « teau était mouillé ; mais ils avaient faim et « soif. L'aîné fit deux parts de la brioche, une « grosse et une petite, prit la petite pour lui, « donna la grosse à son petit frère, et lui dit :

« — *Colle-toi ça dans le fusil.* »

Nous négligeons ici quelques défauts de conception et de goût dans l'œuvre d'art de Victor Hugo, et nous disons en nous résumant :

Le livre est dangereux, parce que le danger suprême en fait de sociabilité, l'excès séduisant l'idéal, le pervertit. Il passionne l'homme peu intelligent pour l'impossible : la plus terrible et la plus meurtrière des passions à donner aux masses, c'est la passion de l'impossible ! Presque tout est impossible dans les aspirations des *Misérables*, et la première de ces impossibilités, c'est l'extinction de toutes nos misères.

Ne trompez pas l'homme, vous le rendriez fou ; et quand, de la folie sacrée de votre idéal,

vous le laisseriez retomber sur l'aridité et la nudité de ses misères, vous le rendriez fou furieux.

Vous l'avez senti vous-même en excusant et en exaltant d'avance, dans l'éloge de la Terreur, la frénésie de ses mécomptes en 1793. Votre conventionnel, Marat, Danton, Robespierre, les hommes du Comité de salut public, ne sont plus à vos yeux que des apôtres à tout prix de l'idéal !

Vous êtes dans l'erreur : ils ont été des révoltés contre la nature. Furieux de trouver la nature en opposition avec leur système platonique de société, ils ont perdu la tête et ils ont fait le coup d'État contre la nature. Pour avoir voulu être des dieux ils sont devenus des radicaux, et pour avoir voulu être des radicaux ils sont devenus des exterminateurs. Enfants des exterminés, brûlez donc votre encens à l'ange exterminateur ! Le faux idéal devient facilement féroce. C'est la pente de cette critique radicale contre la société.

Qui est-ce qui cause les plus terribles tempêtes sur l'Océan ? ce sont ses limites ; il veut les franchir, son poids s'y oppose, et il se fond

en écume en tentant follement de déraciner l'écueil.

XXI.

Il y a une puissance divine contre laquelle l'humanité, dans la personne de ses plus grands hommes, s'est insurgée dans tous les siècles, pour franchir aussi les limites prescrites à sa destinée mortelle par son Créateur, et qui, comme l'Océan, l'a toujours fait retomber en poussières et en écumes retentissantes dans son lit. Niez cette puissance, c'est la folie ; reconnaissez-la en l'adorant, c'est la sagesse.

Cette puissance mystérieuse, invincible, souveraine, que les hommes refusent orgueilleusement d'avouer, voulez-vous que je la révèle à mon tour? Elle n'a qu'un nom, mystérieux et sans réplique comme elle :

C'EST LA FORCE DES CHOSES.

XXII.

Qu'est-ce que la force des choses?

C'est l'ensemble, c'est le composé de toutes les lois absolues dont le Créateur de ce pauvre *embryon de Dieu*, nommé l'homme, a formé sa courte et imparfaite créature, en le jetant, on ne sait pour quelle fin (châtiment, expiation, germination, mais, en tout cas, misère), sur ce petit globe misérable lui-même, composé d'un éclair de temps, d'un atome d'espace, d'un nombre infinitésimal de jours, d'un éclair de vie et d'une nuit de mort!

Trouvez-moi donc la place, la durée, les éléments d'une humanité parfaite dans cet abrégé de brièveté, d'imperfections et de souffrances inhérentes à notre condition *fatale!* Rêvez donc l'Éden de vos songes avec ce chaos d'infirmités organiques! Faites donc des dieux avec cette parcelle d'intelligence emprisonnée dans cette pincée de boue, comme l'étincelle de

la lampe du mineur dans son cachot qu'il n'agrandit que pour voir plus de nuit autour de son être !

Voilà la FORCE DES CHOSES de notre organisation. Humanité, ton vrai nom est Misère !

N'est-ce pas misère que de naître à l'heure et dans les conditions qu'on n'a ni délibérées, ni choisies, pour subir tous les maux inhérents à l'organisation imparfaite et périssable de cette créature appelée l'homme ? sans que toutes les utopies, révolutions, progrès, puissent retrancher un nerf ou ajouter un cheveu à ce mécanisme de notre corps ?

N'est-ce pas misère que d'y naître et d'y végéter forcément, dépendant de tous par l'enfance et par la vieillesse, ces deux maladies organiques de l'homme, qui lui prennent les deux tiers de sa vie ?

N'est-ce pas misère que vouloir et ne pas pouvoir ?

N'est-ce pas misère que de naître forcément dans telle patrie ou dans telle autre, soumis à des lois qu'on n'a pas faites et contre lesquelles on ne peut que protester ?

N'est-ce pas misère que d'être classé d'a-

vance dans telle ou telle catégorie supérieure, moyenne ou subalterne, parmi cette horde humaine jetée dans un monde tout fait, où les uns s'appellent grands, les autres petits, sans qu'aucune égalité y soit possible, si ce n'est l'égalité du cercueil qui n'a que six pieds pour les uns comme pour les autres?

N'est-ce pas misère que d'aspirer follement à une égalité impossible des conditions, égalité tellement impraticable que, si l'utopiste la créait un instant, tout mouvement, et par conséquent tout ce que l'auteur appelle le progrès, s'arrêterait à l'instant, car le grand ressort de l'horloge humaine, le DÉSIR, serait à l'instant brisé?

N'est-ce pas misère que la brièveté où mène la longue durée de l'existence (car tout ce qui finit par la mort est court, la mort n'a point d'âge; à la pensée de celui qui meurt, c'est un songe)?

N'est-ce pas misère que ces infirmités, ces maladies inévitables qui nous privent, nous vivants, d'un de ces sens si bornés dont la nature nous a si parcimonieusement doués en naissant, comme conditions nécessaires à notre

existence? Demandez aux grabats de nos hôpitaux le secret de la panacée universelle! Demandez à l'impotent de marcher, à l'aveugle de voir, au muet de parler, au vieillard de rajeunir!

Et les misères morales, demandez-en le terme à ces myriades de douleurs qui poignent l'homme depuis qu'il a la puissance de sentir, c'est-à-dire de souffrir!

Misère de l'être aimant qui s'attache et se déchire en emportant un morceau de son cœur à chaque déchirement d'un autre cœur! Misère de la femme qui adhère à l'homme comme la chair aux os! Misère de l'époux qui voit sécher sur son sein la compagne dans laquelle il mis a toutes ses complaisances! Misère de la mère qui voit son fruit d'amour se flétrir sous sa mamelle pleine de lait qu'elle répand à terre parce que la bouche mourante se détourne de la coupe d'amour! Misère des fils qui se voient enlever, comme la racine nourricière de l'arbre, le père fort, la mère jeune, qui les ont engendrés!

Misères du corps qui ont plus de noms que l'année n'a de jours! Misères de la condition sociale, qui n'ont de remèdes pour l'un qu'en

les déplaçant pour l'autre! Misères d'un métier horrible, et cependant nécessaire, pour ces milliers d'hommes mourant de faim, de froid, de nudité, de défaillance, si le mineur, pour gagner sa vie et celle de ses petits, ne s'enfermait pas, son pic à la main, dans ces labyrinthes souterrains de la mine pour en rapporter le soir le morceau de pain pour sa famille, le calorique pétrifié pour les autres!

Misères du laboureur qui amollit le sol de ses sueurs, qui le sème par la pluie, qui le moissonne sous les feux de la canicule! Misères du pasteur qui engraisse l'agneau et qui le dépouille de sa laine, qui y attache son cœur et qui vend au boucher la génisse qui a donné son lait à sa famille! Misères du boucher qui l'assomme sans haine et qui en dépèce les chairs palpitantes pour en vendre le cœur à ce carnivore universel qui ne peut vivre sans dévorer, et que la nature condamne par talion à être dévoré à son tour par le plus vil des reptiles!

Misères de l'esprit condamné au doute et qui ne peut vivre que de foi! Misères du crime qui se frappe lui-même, dont le re-

mords est le bourreau, et qui peut tuer des milliers de victimes, mais qui ne peut tuer son propre supplice, le remords! Misère du vice qui se punit lui-même en se satisfaisant! Misère de la vertu qui se sent honnie, persécutée sur la terre, et qui n'a pour récompense que la calomnie, et pour consolation que la voix faible et lointaine de la conscience, qui lui parle bas, comme une voix qu'on discerne à peine, et qui lui dit les secrets de Dieu!

Misère de l'âme, qui vit d'espérances et qui est obligée de passer par les ténèbres de l'existence et par l'ombre du tombeau, entre l'incertitude et le désespoir! Misère de l'espérance elle-même, qui se bâtit, comme Victor Hugo, des palais de délices et de justice pour l'humanité, et qui, en avançant dans la vie, voit s'écrouler, comme la pierre du cercueil, ses propres rêves!

Enfin, tant et tant de misères, que la seule et la plus définitive vertu que l'homme ait pu inventer pour l'homme ici-bas, c'est la compassion réciproque, l'assistance mutuelle, la pitié active, la charité de main et de cœur, et que, sans cette vertu, personnifiée dans une femme d'abnéga-

tion, appelée *sœur* de ceux qui n'ont pas de frères, ce monde infernal serait inhabitable pour tant de misères!

XXIII.

On a relégué un enfer ailleurs : c'est une des plus inutiles superfluités; n'y en avait-il pas assez autour de nous et en nous?

Disons la vérité crûment à ceux qui, avec un pareil monde et pour un pareil monde, ont créé une poétique fantasmagorie d'un progrès indéfini où ils font marcher l'homme, comme dans une aube éternelle, de perfection en perfection, jusqu'à des félicités et des immortalités terrestres évidemment incompatibles avec sa nature. Perfection est le mot d'un autre monde; vicissitude est le nom de celui-ci.

Ils ne le savent pas, mais ils l'attestent par la frénésie même de ces illusions qu'ils donnent aux masses en les éprouvant d'abord. Le matérialisme, cette maladie du dernier

siècle, est, à leur insu, au fond de toutes ces illusions de la chair, excepté chez Victor Hugo, trop divin pour se matérialiser.

Lisez ses doctrines lyriques sur le *progrès*.

XXIV.

. . . .

. . . .

« Le progrès est le mode de l'homme. La « vie générale du genre humain s'appelle le « Progrès ; le pas collectif du genre humain « s'appelle le Progrès. Le Progrès marche ; il fait « le grand voyage humain et terrestre vers le « céleste et le divin ; il a ses haltes où il rallie « le troupeau attardé ; il a ses stations où il « médite, en présence de quelque Chanaan « splendide dévoilant tout à coup son horizon ; « il a ses nuits où il dort, et c'est une des « poignantes anxiétés du penseur de voir l'om- « bre sur l'âme humaine, et de tâter dans les « ténèbres, sans pouvoir le réveiller, le Progrès « endormi.

« — *Dieu est peut-être mort,* disait un jour
« à celui qui écrit ces lignes Gérard de Nerval,
« confondant le Progrès avec Dieu, et prenant
« l'interruption du mouvement pour la mort
« de l'Être.

« Qui désespère a tort. Le Progrès se ré-
« veille infailliblement, et, en somme, on
« pourrait dire qu'il marche, même endormi,
« car il a grandi. Quand on le revoit de-
« bout, on le retrouve plus haut. Être tou-
« jours paisible, cela ne dépend pas plus du
« Progrès que du fleuve; n'y élevez point de
« barrage, n'y jetez point de rocher; l'obs-
« tacle fait écumer l'eau et bouillonner l'hu-
« manité. De là des troubles; mais, après ces
« troubles, on reconnaît qu'il y a du chemin
« de fait. Jusqu'à ce que l'ordre, qui n'est
« autre chose que la paix universelle, soit
« établi, jusqu'à ce que l'harmonie et l'unité
« règnent, le Progrès aura pour étapes les ré-
« volutions.

« Qu'est-ce donc que le Progrès? Nous ve-
« nons de le dire. La vie permanente des
« peuples.

« Or il arrive quelquefois que la vie mo-

« mentanée des individus fait résistance à la
« vie éternelle du genre humain.

« Avouons-le sans amertume, l'individu a
« son intérêt distinct, et peut sans forfaiture
« stipuler pour cet intérêt et le défendre ; le
« présent a sa quantité excusable d'égoïsme ; la
« vie momentanée a son droit, et n'est pas te-
« nue de se sacrifier sans cesse à l'avenir. La
« génération qui a actuellement son tour de
« passage sur la terre n'est pas forcée de
« l'abréger pour les générations, ses égales
« après tout, qui auront leur tour plus tard.
« — J'existe, murmure ce quelqu'un qui
« se nomme Tous. Je suis jeune et je suis
« amoureux, je suis vieux et je veux me re-
« poser, je suis père de famille, je travaille, je
« prospère, je fais de bonnes affaires, j'ai des
« maisons à louer, j'ai de l'argent sur l'État, je
« suis heureux, j'ai femme et enfants, j'aime
« tout cela, je désire vivre, laissez-moi tran-
« quille. — De là, à de certaines heures, un
« froid profond sur les magnanimes avant-
« gardes du genre humain.

« L'utopie d'ailleurs, convenons-en, sort
« de sa sphère radieuse en faisant la guerre.

« Elle, la vérité de demain, elle emprunte son
« procédé, la bataille, au mensonge d'hier.
« Elle, l'avenir, elle agit comme le passé.
« Elle, l'idée pure, elle devient voie de fait.
« Elle complique son héroïsme d'une violence
« dont il est juste qu'elle réponde, violence
« d'occasion et d'expédient, contraire aux prin-
« cipes, et dont elle est fatalement punie. L'u-
« topie insurrection combat, le vieux code
« militaire au poing; elle fusille les espions;
« elle exécute les traîtres, elle supprime des
« êtres vivants et les jette dans les ténèbres in-
« connues. Elle se sert de la mort, chose grave.
« Il semble que l'utopie n'ait plus de foi dans
« le rayonnement, sa force irrésistible et incor-
« ruptible. Elle frappe avec le glaive. Or aucun
« glaive n'est simple. Toute épée a deux tran-
« chants; qui blesse avec l'un se blesse à l'autre.

XXV.

« Cette réserve faite, et faite en toute sévé-
« rité, il nous est impossible de ne pas admi-

« rer, qu'ils réussissent ou non, les glorieux
« combattants de l'avenir, les confesseurs de
« l'utopie. Même quand ils avortent, ils sont
« vénérables, et c'est peut-être dans l'insuccès
« qu'ils ont le plus de majesté. La victoire,
« quand elle est selon le progrès, mérite l'ap-
« plaudissement des peuples ; mais une défaite
« héroïque mérite leur attendrissement. L'une
« est magnifique, l'autre est sublime. Pour
« nous, qui préférons le martyre au succès,
« John Brown est plus grand que Washing-
« ton, et Piascane est plus grand que Garibaldi.

« Il faut bien que quelqu'un soit pour les
« vaincus.

« On est injuste pour ces grands essayeurs de
« l'avenir quand ils avortent.

« On accuse les révolutionnaires de semer
« l'effroi. Toute barricade semble attentat. On
« incrimine leurs théories, on suspecte leur
« but, on redoute leur arrière-pensée, on dé-
« nonce leur conscience. On leur reproche
« d'élever, d'échafauder et d'entasser contre
« le fait social régnant un monceau de misè-
« res, de douleurs, d'iniquités, de griefs, de
« désespoirs, et d'arracher des bas-fonds des

« blocs de ténèbres pour s'y créneler et y com-
« battre. On leur crie : Vous dépavez l'enfer !
« Ils pourraient répondre : C'est pour cela que
« notre barricade est faite de bonnes inten-
« tions.

« Le mieux, certes, c'est la solution pacifique.
« En somme, convenons-en, lorsqu'on voit le
« pavé, on songe à l'ours, et c'est une bonne
« volonté dont la société s'inquiète. Mais il
« dépend de la société de se sauver elle-même ;
« c'est à sa propre bonne volonté que nous
« faisons appel. Aucun remède violent n'est
« nécessaire. Étudier le mal à l'amiable, le
« constater, puis le guérir : c'est à cela que
« nous la convions.

« Quoi qu'il en soit, même tombés, surtout
« tombés, ils sont augustes, ces hommes qui,
« sur tous les points de l'univers, l'œil fixé sur
« la France, luttent pour la grande œuvre avec
« la logique inflexible de l'idéal ; ils donnent
« leur vie en pur don pour le Progrès ; ils ac-
« complissent la volonté de la Providence ; ils
« font un acte religieux. A l'heure dite, avec
« autant de désintéressement qu'un acteur qui
« arrive à sa réplique, obéissant au scenario

« divin, ils entrent dans le tombeau. Et ce
« combat sans espérance, et cette disparition
« stoïque, ils l'acceptent pour amener à ses
« splendides et suprêmes conséquences univer-
« selles le magnifique mouvement humain irré-
« sistiblement commencé le 14 juillet 1789;
« ces soldats sont des prêtres. La révolution
« française est un geste de Dieu.

XXVI.

« Du reste, il y a, et il convient d'ajouter
« cette distinction aux distinctions déjà indi-
« quées dans un autre chapitre, il y a les insur-
« rections acceptées qui s'appellent révolutions;
« il y a les révolutions refusées qui s'appellent
« émeutes. Une insurrection qui éclate, c'est
« une idée qui passe son examen devant le
« peuple. Si le peuple laisse tomber sa boule
« noire, l'idée est fruit sec ; l'insurrection est
« échauffourée.

« L'entrée en guerre à toute sommation et
« chaque fois que l'utopie le désire n'est pas

« le fait des peuples. Les nations n'ont pas
« toujours et à toute heure le tempérament des
« héros et des martyrs.

« Elles sont positives. *A priori,* l'insurrec-
« tion leur répugne : premièrement, parce
« qu'elle a souvent pour résultat une catastro-
« phe ; deuxièmement, parce qu'elle a toujours
« pour point de départ une abstraction.

« Car, et ceci est beau, c'est toujours pour
« l'idéal, et pour l'idéal seul, que se dévouent
« ceux qui se dévouent. Une insurrection est
« un enthousiasme. L'enthousiasme peut se
« mettre en colère ; de là les prises d'armes.
« Mais toute insurrection qui couche en joue
« un gouvernement ou un régime vise plus
« haut. Ainsi, par exemple, insistons-y, ce que
« combattaient les chefs de l'insurrection de
« 1832, et en particulier les jeunes enthousiastes
« de la rue de la Chanvrerie, ce n'était pas préci-
« sément Louis-Philippe. La plupart, causant à
« cœur ouvert, rendaient justice aux qualités de
« ce roi mitoyen à la monarchie et à la révolu-
« tion; aucun ne le haïssait. Mais ils attaquaient
« la branche cadette du droit divin dans Louis-
« Philippe comme ils en avaient attaqué la

« branche aînée dans Charles X ; et ce qu'ils « voulaient renverser en renversant la royauté « en France, nous l'avons expliqué, c'était l'u- « surpation de l'homme sur l'homme et du « privilége sur le droit dans l'univers entier. « Paris sans roi a pour contre-coup le monde « sans despotes. Ils raisonnaient de la sorte. « Leur but était lointain sans doute, vague « peut-être et reculant devant l'effort ; mais « grand.

XXVII.

« Cela est ainsi. Et l'on se sacrifie pour ces « visions, qui, pour les sacrifiés, sont des illu- « sions presque toujours, mais des illusions « auxquelles, en somme, toute la certitude hu- « maine est mêlée. L'insurgé poétise et dore « l'insurrection. On se jette dans ces choses « tragiques en se grisant de ce que l'on va faire. « Qui sait ? on réussira peut-être. On est le petit « nombre, on a contre soi toute une armée; « mais on défend le droit, la loi naturelle, la

« souveraineté de chacun sur soi-même qui n'a
« pas d'abdication possible, la justice, la vé-
« rité, et au besoin on meurt comme les trois
« cents Spartiates. On ne songe pas à Don Qui-
« chote, mais à Léonidas. Et l'on va devant
« soi, et, une fois engagé, on ne recule plus, et
« l'on se précipite tête baissée, ayant pour es-
« pérance une victoire inouïe, la révolution
« complétée, le progrès remis en liberté, l'a-
« grandissement du genre humain, la délivrance
« universelle, et pour pis aller les Thermo-
« pyles.

« Ces passes d'armes pour le progrès échouent
« souvent, et nous venons de dire pourquoi. La
« foule est rétive à l'entraînement des paladins.
« Les lourdes masses, les multitudes, fragiles à
« cause de leur pesanteur même, craignent les
« aventures ; et il y a de l'aventure dans l'idéal.

« D'ailleurs, qu'on ne l'oublie pas, les intérêts
« sont là, peu amis de l'idéal et du sentimental.
« Quelquefois l'estomac paralyse le cœur.

« La grandeur et la beauté de la France, c'est
« qu'elle prend moins de ventre que les autres
« peuples ; elle se noue plus aisément la corde
« aux reins. Elle est la première éveillée, la

« dernière endormie. Elle va en avant. Elle
« est chercheuse.

« Cela tient à ce qu'elle est artiste.

« L'idéal n'est autre chose que le point cul-
« minant de la logique, de même que le beau
« n'est autre chose que la cime du vrai. Les
« peuples artistes sont aussi les peuples consé-
« quents. Aimer la beauté, c'est voir la lumière.
« C'est ce qui fait que le flambeau de l'Europe,
« c'est-à-dire de la civilisation, a été porté d'a-
« bord par la Grèce, qui l'a passé à l'Italie, qui
« l'a passé à la France. Divins peuples éclai-
« reurs! *Vitaï lampada tradunt.*

« Chose admirable, la poésie d'un peuple est
« l'élément de son progrès. La quantité de ci-
« vilisation se mesure à la quantité d'imagina-
« tion. Seulement un peuple civilisateur doit
« rester un peuple mâle. Corinthe, oui ; Syba-
« ris, non. Qui s'efféminе s'abâtardit. Il ne faut
« être ni dilettante ni virtuose, mais il faut
« être artiste. En matière de civilisation, il ne
« faut pas raffiner, mais il faut sublimer. A cette
« condition, on donne au genre humain le pa-
« tron de l'idéal.

« L'idéal moderne a son type dans l'art, et

« son moyen dans la science. C'est par la science
« qu'on réalisera cette vision auguste des poë-
« tes : le beau social. On refera l'Éden par A+B.
« Au point où la civilisation est parvenue,
« l'exact est un élément nécessaire du splen-
« dide, et le sentiment artiste est non-seule-
« ment servi, mais complété par l'organe scien-
« tifique ; le rêve doit calculer. L'art, qui est
« le conquérant, doit avoir pour point d'appui
« la science, qui est le marcheur. La solidité
« de la monture importe. L'esprit moderne,
« c'est le génie de la Grèce ayant pour véhicule
« le génie de l'Inde : Alexandre sur l'éléphant.

« Les races pétrifiées dans le dogme ou dé-
« moralisées par le lucre sont impropres à la
« conduite de la civilisation. La génuflexion
« devant l'idole ou devant l'écu atrophie le
« muscle qui marche et la volonté qui va. L'ab-
« sorption hiératique ou marchande amoindrit
« le rayonnement d'un peuple, abaisse son
« horizon en abaissant son niveau, et lui re-
« tire cette intelligence à la fois humaine et
« divine du but universel, qui fait les nations
« missionnaires. Babylone n'a pas d'idéal ; Car-
« thage n'a pas d'idéal. Athènes et Rome ont

« et gardent, même à travers toute l'épaisseur
« nocturne des siècles, des auréoles de civilisa-
« tion.

XXVIII.

« La France est de la même qualité de peuple
« que la Grèce et l'Italie. Elle est athénienne
« par le beau et romaine par le grand. En
« outre elle est bonne. Elle se donne. Elle est
« plus souvent que les autres peuples en hu-
« meur de dévouement et de sacrifice. Seu-
« lement cette humeur la prend et la quitte. Et
« c'est là le grand péril pour ceux qui courent
« quand elle ne veut que marcher, ou qui
« marchent quand elle veut s'arrêter. La France
« a ses rechutes de matérialisme, et, à de cer-
« tains instants, les idées qui obstruent ce cer-
« veau sublime n'ont plus rien qui rappelle la
« grandeur française et sont de la dimension
« d'un Missouri ou d'une Caroline du Sud.
« Qu'y faire? La géante joue la naine ; l'im-
« mense France a ses fantaisies de petitesse.
« Voilà tout.

« A cela rien à dire. Les peuples comme les
« astres ont le droit d'éclipse. Et tout est bien,
« pourvu que la lumière revienne et que l'é-
« clipse ne dégénère pas en nuit. Aube et résur-
« rection sont synonymes. La réapparition de
« la lumière est identique à la persistance du
« moi.

« Constatons ces faits avec calme. La mort
« sur la barricade, ou la tombe dans l'exil,
« c'est pour le dévouement un en-cas accepta-
« ble. Le vrai nom de dévouement, c'est désin-
« téressement. Que les abandonnés se laissent
« abandonner, que les exilés se laissent exiler,
« et bornons-nous à supplier les grands peuples
« de ne pas reculer trop loin, quand ils recu-
« lent. Il ne faut pas, sous prétexte de retour
« à la raison, aller trop avant dans la des-
« cente.

« La matière existe, la minute existe, les
« intérêts existent, le ventre existe ; mais il ne
« faut pas que le ventre soit la seule sagesse.
« La vie momentanée a son droit, nous l'ad-
« mettons, mais la vie permanente a le sien.
« Hélas ! être monté, cela n'empêche pas de
« tomber. On voit ceci dans l'histoire plus

« souvent qu'on ne voudrait : une nation est
« illustre ; elle goûte à l'idéal, puis elle mord
« dans la fange, et elle trouve cela bon ; et si
« on lui demande d'où vient qu'elle abandonne
« Socrate pour Falstaff, elle répond : C'est que
« j'aime les hommes d'État.

« Un mot encore avant de rentrer dans la
« mêlée.

XXIX.

« Une bataille comme celle que nous racon-
« tons en ce moment n'est autre chose qu'une
« convulsion vers l'idéal. Le progrès entravé
« est maladif, et il a de ces tragiques épilepsies.
« Cette maladie du progrès, la guerre civile,
« nous avons dû la rencontrer sur notre pas-
« sage. C'est là une des phases fatales, à la fois
« acte et entr'acte, de ce drame dont le pivot est
« un damné social, et dont le titre véritable
« est : *le Progrès*.

« Le Progrès!

« Ce cri que nous jetons souvent est toute

« notre pensée ; et, au point de ce drame où
« nous sommes, l'idée qu'il contient ayant en-
« core plus d'une épreuve à subir, il nous est
« permis peut-être, sinon d'en soulever le voile,
« du moins d'en laisser transparaître nettement
« la lueur.

« Le livre que le lecteur a sous les yeux en
« ce moment, c'est d'un bout à l'autre, dans
« son ensemble et dans ses détails, quelles que
« soient les intermittences, les exceptions ou
« les défaillances, la marche du mal au bien,
« de l'injuste au juste, du faux au vrai, de la
« nuit au jour, de l'appétit à la conscience, de
« la pourriture à la vie, de la bestialité au de-
« voir, de l'enfer au ciel, du néant à Dieu. Point
« de départ : la matière ; point d'arrivée : l'âme.
« L'hydre au commencement, l'ange à la fin. »

XXX.

Ces pages sont très-belles, mais, de quelque
mot qu'on se serve, de quelques phrases
qu'on les pare, il n'y a, il n'y a jamais eu

et il n'y aura jamais que deux philosophies sociales ici-bas :

La philosophie sociale des jouissances matérielles à multiplier et à faire convoiter de bonne foi à tous les hommes ;

La philosophie sociale du spiritualisme et de la résignation pieuse à l'ordre douloureux de la nature, ce décret absolu du Créateur, ce fait accompli, et tristement accompli, du destin ; l'imperfection, la douleur, le travail et la mort, pour mériter un autre sort dans le monde ascendant et invisible dont la terre est la ténébreuse avenue. L'épreuve ici, la récompense ailleurs.

Entre ces deux philosophies sociales, il n'y a pas de milieu : ou il faut rêver avec les utopistes actuels, ces Titans de l'absurde, des rêves tels que j'aimerais mieux croire à la quadrature du cercle et aux hallucinations apocalyptiques de Patmos qu'à la réhabilitation de la chair par Saint-Simon, ou à la mer de lait sucré, ou à l'accroissement physique de l'homme par l'allongement de la colonne vertébrale, c'est-à-dire par l'ignoble partie innomable du buste humain ; ou bien, faut-il le

dire, à l'immense et universelle félicité de l'être à deux pieds sans plumes, de mon sublime ami Victor Hugo, qui, lui du moins, est hardiment spiritualiste et philosophiquement chrétien.

Non, quel est le but de tout cela ? La jouissance : un peu plus de chair, un peu plus d'appétits, un peu plus de moyens d'y satisfaire ; un peu plus de vie, on ne sait pas comment : car, si nous vivions indéfiniment sans maladie et sans mort, que deviendraient les innombrables générations qui demandent à Dieu de naître à leur tour, et qui, trouvant la place prise, rentreraient dans le néant avant d'être nées ? Et où serait la justice, pour ceux qui, étant nés et étant morts avant l'ère de nos utopistes immortels, n'auraient pas bénéficié de notre perfectibilité indéfinie ? victimes innombrables aussi du fait accompli ! arrivés trop tard ! irrémédiables *Tant pis* du banquet éternel !

Quelle justice du Créateur ou de la nature pour les générations, plus nombreuses que le sable de la mer, qui sont nées, qui ont brouté, qui sont mortes entre soixante-dix et quatre-vingts ans, temps légal accordé aux hommes

favorisés du temps, comme dit Job, qui s'y connaissait déjà :

« L'homme vit peu, et sa vie est remplie de « beaucoup de misères ! »

Et quelle éternité que ce nombre indéfini d'années ajouté à nos courtes années par ces philosophes de la chair et de la vie, occupés à se partager équitablement et à dévorer en commun cette ration exactement égale de nectar inépuisable ou d'ambroisie nourrissante !

Jouissance purement matérielle, et par conséquent bientôt savourée, fond de cette philosophie *à la Condorcet*, qui m'ennuie seulement d'y penser, et qui ennuierait de sa fastidieuse monotonie ses propres inventeurs.

Car la jouissance matérielle est bornée comme la matière. Ils n'y ont pas pensé ; les morceaux ont le même goût à leur banquet de Platon, de J.-J. Rousseau, de Condorcet, de Valjean, etc.

Rêve pour rêve, j'aime mieux rêver l'inconnu que de goûter la soupe de ces bienheureux du monde perfectible jusqu'à satiété du repas de l'avenir !

XXXI.

L'autre philosophie sociale est celle qui, reconnaissant aussi dans la création énigmatique telle quelle, un *mystérieux fait accompli,* s'y résigne comme à une justice inexpliquée, puisqu'elle est fatale, ce qui veut dire divine : semblable, j'en conviens, au prisonnier des ténèbres, qui, après avoir fait le tour de son étroit cachot, et convaincu qu'il n'y a aucune issue que par le suicide, évasion de la destinée humaine, s'y assoit à la place assignée par la Providence, y livre son corps à sa condition de souffrance et de corruption, sans murmure et sans regret, et y cherche la nourriture de son âme, qu'il *sent* immortelle, dans la conformité du dessein de Dieu son maître, dans le sacrifice de son bonheur à celui de ses semblables, dans la vertu, ce supplément de bonheur qui vaut mieux que lui, et dans la sainte certitude d'un destin supérieur quand cette

voûte de son cachot s'écroulera sur son corps mortel pour lui laisser voir du fond du cercueil le vrai jour de Dieu!

XXXII.

Entre ces deux philosophies, qui peut hésiter? Ce n'est ni vous, ni moi, ni Victor Hugo lui-même; car, il faut être juste, il est presque partout, dans ce livre, spiritualiste comme le génie, cette transcendance de l'esprit. Entre ces deux philosophies qui jurent et se font antithèse comme l'onde opaque et l'aube éternelle, il y a un conciliateur cependant: c'est le bon sens!

C'est le bon sens qui dit:

Si la nature ou si la FORCE DES CHOSES, ce qui est le même mot, condamne tout le genre humain, riches et pauvres, puissants ou impuissants, exploitateurs ou exploités, travailleurs de la main ou travailleurs de l'esprit (car tout le monde travaille ou souffre selon ses

facultés), si la force des choses, ce FAIT ACCOMPLI, les condamne tous par leur nature bornée, par l'imperfection de leurs organes, par leurs conditions nécessairement diverses, par leurs misères à peu près égales, les condamne, dis-je, à un tâtonnement éternel, à des souffrances modérées chez les heureux, intolérables chez les mal partagés du sort, à vivre en commun sur le même globe, aspirant à une meilleure répartition de ce qu'on appelle mal et de ce qu'on appelle bien; il faut, de toute nécessité, ou qu'ils s'entretuent ou qu'ils s'entr'aident.

S'ils s'entretuent, la même dose de mal, multipliée au centuple pour les survivants par le mal de la haine et par l'impossibilité de la répartition, se retrouvera entre eux le lendemain du cataclysme.

S'ils s'entr'aident, ils seront toujours misérables par la force des choses naturelles, mais ils apporteront à leurs misères tous les adoucissements que leur triste organisation comporte, et que l'assistance mutuelle nous commande au nom de la conscience et de Dieu.

XXXIII.

La société, tout imparfaite qu'elle est, parce qu'elle est l'expression d'un être imparfait, est le grand fait accompli des siècles. Il faut le reconnaître ou s'appeler Titan ; tout remettre en question, comme les utopistes ; se constituer en état de révolte radicale contre la forme de l'humanité tout entière, c'est-à-dire en état de démence et de frénésie contre la FORCE DES CHOSES, cette souveraineté absolue de Dieu.

Que la société, sans cesse pénétrée de l'esprit divin, qui est un esprit de paix et non de guerre, s'interroge sans cesse elle-même pour savoir ce qu'elle peut introduire d'améliorations pratiques dans ses formes et dans ses lois sans faire écrouler l'édifice, qu'elle s'appelle tour à tour oligarchie, aristocratie, monarchie, démocratie, république, selon que la force des choses, la

tradition, l'innovation, lui indique dans quelle région de la hiérarchie humaine se trouve le plus de droit, de force conservatrice, d'autorité nécessaire, de lumière législative, de responsabilité et de passion du bien général. C'est l'acte même de la vie sociale ; c'est la pulsation du pouls, c'est le battement du cœur de l'humanité ; ce sont quelquefois les changements d'attitude, debout ou assis, des peuples en révolution ; c'est la FORCE DES CHOSES en législation.

Mais qu'on fasse espérer aux peuples, fanatisés d'espérances, le renversement à leur profit des inégalités organiques créées par la FORCE DES CHOSES, et maintenues par la nature elle-même sous peine de mort ; qu'on leur persuade que les deux bases fondamentales de toute société non barbare, la propriété et la famille, ces deux constitutions de Dieu et non de l'homme, peuvent être déplacées par le radicalisme sans que tout s'écroule à la fois sur la tête des radicaux comme des conservateurs, c'est là le rêve, c'est là la démence, c'est là le sacrilége, c'est le drapeau rouge ou le drapeau noir de la philosophie sociale! Tout

ce qu'il y a de raison, de bon sens, de lumière dans l'intelligence humaine, doit se rallier et protester contre ces doctrines qui seraient le suicide de l'humanité.

On peut y pousser son siècle de deux manières : soit par la violence et par le levier de la loi agraire, comme Catilina à Rome et Babeuf à Paris; soit par l'excès des tendances égalitaires et par la magie séductrice d'un idéal plus beau que nature, comme Victor Hugo et les utopistes.

Malgré ses protestations sincères et courageuses contre toute coercition violente à ses fins, la seule magie de son éloquence, les seuls mirages de ses promesses, la seule séduction de ses songes dorés, font de son livre un livre malsain de fait. Il est trop beau pour être innocent. Il ne sait pas dire à la société humaine d'assez rudes vérités; il lui masque la face impassible de la FORCE DES CHOSES; il la soulève contre le fait accompli; il la flatte plus qu'il ne l'éclaire; il donne tort partout à la société contre la misère, contre la nécessité, contre le crime; il lui reproche ses impuissances.

Les utopistes sont souvent plus à craindre que les scélérats eux-mêmes, parce qu'on ne s'en défie pas et qu'on aime ses flatteurs. Platon, Fénelon, Morus, ont peut-être fait verser autant de sang que Catilina. Que Victor Hugo prenne garde à ce côté de son génie! et qu'avant d'énoncer sa théorie du progrès sans limites, il étudie profondément la FORCE DES CHOSES, la loi de la nature, incommutable comme la nature elle-même.

Nous sommes tous des *misérables*, et nous ne serons jamais des dieux!

Mais, pour tempérer nos misères et pour désarmer l'utopie, le ciel nous a laissé un divin intermédiaire, l'assistance mutuelle, cette charité de tous pour tous.

Que la société l'introduise en plus forte dose dans ses lois, à chaque misère sociale qui se révèle.

La charité légale est le traité de paix entre nous.

XXXIV.

On me demandait un jour, en 1848, au moment où les théories de partage égalitaire jetaient le plus de trouble dans les imaginations :

— Comment cela finira-t-il ?

— Cela finira, répondis-je à mes interlocuteurs alarmés, par quatre lois que le temps comporte et que la raison publique avoue :

Une loi qui donne son droit politique à chacune des classes sociales par une part proportionnelle au suffrage ;

Une loi qui assure, non le droit au travail, mais le *droit de vivre* à tout homme que le ciel envoie sur la terre pour y vivre. Le dernier mot d'une société bien faite ne peut pas être la mort !

Une loi qui supprime la *peine de mort*, quand la société aura rendu cette suppression sans danger pour elle, par un système organisé de colonisation pénale qui sépare l'écume de l'eau sur un écueil de l'Océan lointain, qui

sépare le criminel de la société autant que le tranchant de la hache sépare la tête du tronc sur l'échafaud ;

Enfin une loi qui constitue sérieusement la liberté d'adorer Dieu selon sa raison ou sa tradition, c'est-à-dire la liberté du ciel.

Ces quatre lois accomplies, tout rentrera de soi-même dans l'ordre, jusqu'à ce que de nouveaux besoins physiques, intellectuels ou moraux, constatés, demandent à la société de nouvelles satisfactions légitimes.

Chaque révolution est un pas vers le vrai ; si elle veut en faire dix, elle tombe dans la fausse utopie et dans l'impossible.

Il lui faut attendre une autre occasion pendant des années ou des siècles ; c'est à recommencer !

Mais on ne trouve pas toujours des occasions aussi innocentes et des populations aussi raisonnables qu'en 1848.

La révolution de 1848 fut en majorité la révolution des hommes d'État, et la réalité acceptée, servie et défendue par l'Assemblée constituante, la raison et le courage de la France.

L'autre révolution, celle de 1849, fut la ré-

volution des utopistes, menaçant la propriété de subversion et la France de la terreur.

Prenez garde aux colères de la propriété et à l'effroi légitime de la terreur. Votre conventionnel est une mauvaise enseigne sur vos bonnes pensées. Effacez l'enseigne du sang, et chantez *Cosette*, cette idylle, la plus accomplie de la langue, qui fait oublier la tragédie!

En résumé, les *Misérables* sont un sublime talent, une honnête intention, et un livre très-dangereux de deux manières :

Non-seulement parce qu'il fait trop craindre aux heureux, mais parce qu'il fait trop espérer aux malheureux.

LAMARTINE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, imprimeurs de l'Institut et de la Marine, 56, rue Jacob.

COURS FAMILIER

DE

LITTÉRATURE.

LXXXVIIIe ENTRETIEN.

DE LA LITTÉRATURE DE L'AME.

JOURNAL INTIME D'UNE JEUNE PERSONNE.

Mlle de Guérin.

I.

Toute âme est une scène, sur laquelle la vie, obscure ou publique, joue des drames qui arrachent le sourire ou les larmes aux spectateurs ou aux acteurs des événements dont se compose notre existence.

L'événement n'est rien : l'impression est tout. Que l'événement soit une chute d'un trône dans le cachot, ou qu'il soit une pensée de jeune fille, éclose sur son oreiller à l'heure de son réveil, dans la solitude d'une chambre haute à la campagne, et se résumant en un soupir ou en une prière ruisselante de pleurs au pied de son lit, peu importe : l'émotion est la même dans le cœur qui l'éprouve et dans le cœur de celui qui s'associe par la lecture à la force de ce sentiment.

II.

Interrogez-vous bien. De tous les livres que vous avez lus dans votre vie : *Imitation de Jésus-Christ*, *Confessions de saint Augustin*, *Confessions de J.-J. Rousseau*, correspondances des âmes effeuillées page à page et recomposées à la fin de la vie, confidences par confidences, sans songer que la main du public les décachètera un jour ; *Lettres de Cicéron*, *Lettres de Pline le Jeune*, *Lettres de Sé-*

vigné, ce grand siècle écrit jour à jour par ses reflets intimes sur l'esprit d'une femme; *Lettres de Voltaire* lui-même, ces lambeaux d'une passion acharnée à la destruction d'une idée; *Lettres de Mirabeau,* ces flammes échappées du volcan d'un cœur pour en incendier un autre, etc., etc.; demandez-vous sincèrement lequel de tous ces livres a pénétré le plus profondément dans votre cœur, lequel cohabite le plus habituellement avec vous dans la solitude de vos jours avancés, lequel est devenu votre ami le plus quotidien dans vos angoisses, avec lequel vous aimez le mieux vivre, avec lequel vous aimez le mieux mourir.

Les plus touchantes catastrophes de l'histoire : le meurtre de César, le supplice de Charles I[er], le cachot du Temple, la mort si calme de Louis XVI, priant pour son peuple égaré; aucune de ces scènes a-t-elle jamais retenti plus profondément dans votre cœur que la chute d'une larme secrète d'une pauvre âme inconnue qui dit à Dieu ses douleurs intimes, sans dire au monde son nom?

La confidence est le sceau de la vérité : ce que l'on confie à Dieu, à soi-même, à quelque

amitié obscure, sans penser qu'aucun regard, aucune oreille interposée n'en dérobera rien pour le redire au monde, a un caractère d'intimité et de sincérité qui en centuple le prix. On n'a pas même besoin de connaître le nom de ce mystérieux confident.

Voyez le plus beau des livres chrétiens, l'*Imitation :* on n'a pas su encore le nom de l'écrivain, on ne le saura jamais; c'est l'homme sans nom causant avec lui-même et avec ce personnage divin qu'il appelle la *Grâce*. L'anonyme, ici, est la contre-épreuve de la sincérité : s'il croyait moins à Dieu, il songerait aux hommes, et il aurait laissé lire son nom, comme le peintre, sous quelque pierre ou sur quelque feuille du premier plan.

Le lecteur, indépendamment de ce qu'on lui dit, aime à être pris pour confident par l'ami qui chante ou qui parle : avoir un secret en commun avec cette âme, c'est vivre à deux, c'est une espèce d'amour qui s'enivre de ce qu'on lui dit à l'oreille et de ce qu'il répond confidentiellement lui-même à la confidence connue ou inconnue.

Un livre qui est en même temps un secret,

une intimité de l'âme, a donc deux mérites qui le rendent doublement cher à ceux qui le lisent : premièrement, il est un beau livre; secondement, il est un secret.

Le livre admirable dont nous allons vous parler est du nombre infiniment petit de ces secrets de la littérature qui ont été chuchotés bien bas entre le berceau, le lit et l'autel ; il est plein de mystère et de larmes, il en fait couler. C'est la littérature de l'âme, écoutez-la soupirer.

III.

Mais, d'abord, étudions la scène où cette âme d'élite fut jetée en naissant, et le site obscur qui servit de cadre à sa courte vie.

Dans cette région de la vieille France située entre le midi et l'ouest, derrière le Périgord, près de la Charente, non loin de l'Océan, s'étend un pays d'habitudes, de traditions, de pauvres cultures, de familles incrustées comme le grès dans la terre, nobles par consentement

commun, parce que le château n'est que la première masure du village, et que tout le monde y vient, comme chez soi, chercher ce qui lui manque : bonne amitié, vieilles idées, semailles, aliments, soins, outils, conseils, médicaments. Là s'élève le château du Cayla, capitale d'un domaine de deux ou trois mille livres de rente.

C'est l'opulence de la contrée; cela suffit pour vivre dans l'aisance relative, en y surajoutant le produit en nature du petit jardin, du champ réservé, de la vigne, du moulin, du verger en pente, qui donnent le blé de l'année, les pommes de terre, le maïs, les châtaignes conservées, les noix cassées par les maîtres et les serviteurs pendant les veillées d'hiver, sur la table solide de la cuisine ; le vin, les légumes, les fruits, cueillis par la servante et les enfants, et soigneusement encaissés et visités dans le fruitier; tout ce qui est strictement nécessaire, en un mot, pour vivre largement et pour donner libéralement aux malades, aux infirmes, aux pauvres du village, aux mendiants errants et réguliers des villages voisins.

IV.

Le château du Cayla était de père en fils possédé et habité par la famille de M. de Guérin, dont la jeune femme était née dans le bourg de Cahuzac. Mademoiselle de Cahuzac, d'une maison assez riche pour le pays, avait apporté en dot à M. de Guérin quelques petites terres, et, après la mort de ses grands parents, une assez grande maison meublée dans la petite ville de Cahuzac. Cette alliance donnait aux Guérin une aisance et une parenté plus larges dans le rayon du Cayla.

Le château du Cayla se composait d'une cour, autrefois pavée, et dont les eaux des écuries avaient défoncé les larges dalles. Les fumiers des chevaux, des vaches et des moutons, entassés immémorialement aux portes, tapissaient les murailles de ces bâtiments, et servaient partout de clôture.

Les cuisines ouvraient, par un perron élevé de quelques marches, sur ce vaste cloaque; quelques sureaux et quelques houx, dont la forte racine ne craint pas le sol des bergeries, croissaient dans les angles des murs.

Les portes, ou les barrières à claire-voie, étaient sans cesse ouvertes, et permettaient nuit et jour aux passants de monter les degrés de pierre pour venir demander le morceau de pain, le coup d'eau à puiser au seau suspendu derrière la porte, et aux paysans du hameau d'Andillac de vivre pour ainsi dire en commun avec les habitants de la maison.

V.

Une cheminée à cintre très-élevé, à large tuyau, au sommet duquel on voyait le jour, à chaînes noircies par la fumée et la suie, à chenet unique, qui portait jour et nuit un arbre tout entier, brûlant par un bout, formait à son sommet une couronne ou plu-

tôt une corbeille d'acier, poli par les mains des bergers.

Deux bancs en pierre, incrustés à demi dans la muraille, servaient de siéges aux domestiques et aux hôtes. Quelques grosses chaises et fauteuils de noyer, entre la table de cuisine et la cheminée, se prêtaient aux maîtres de la maison, quand ils venaient s'asseoir en commun avec les gens, soit pour prendre le repas banal dans l'écuelle de lourde faïence, soit pour leur faire la prière, soit pour causer des travaux du jour ou du lendemain.

Une batterie de cuisine, composée de bassins de cuivre luisant comme l'or, de vastes soupières grossièrement peintes, et de grands plateaux à mettre le poisson quand on pêchait tous les trois ans l'étang du moulin, complétaient cet ameublement, objet d'admiration et d'envie pour toutes les ménagères du village.

VI.

On sortait de la cuisine par un long corridor enfumé qui conduisait à la salle à manger, où la nappe n'était guère mise que les jours de cérémonie et quand on avait des hôtes à la maison ; les autres jours, on prenait les repas avec les domestiques, qui dînaient debout ou à l'extrémité de la nappe écrue.

Au-delà de la salle à manger, on montait par un escalier tournant de quelques marches dans la chambre qui servait de salon à la famille, et dont une grande fenêtre cintrée ouvrait sur les jardins, en plein midi, un peu plus élevée que le côté des cuisines. Du salon on passait dans la chambre conjugale, où couchait M. de Guérin le père, ouvrant aussi sur le jardin.

On reconnaissait à un papier encore propre sur les murs, à quelques meubles élégants et aux rideaux du vaste lit à colonnes, les réparations que le maître de la maison avait fait

faire à l'époque de son mariage pour y recevoir sa charmante femme ; hélas ! elle y était morte jeune encore, à son quatrième enfant, et entre le lit et la cheminée un portrait d'un peintre ambulant y avait laissé sa douce et mélancolique image. Le père et les enfants, à chaque anniversaire du mariage ou de la mort, ornaient ce cadre unique, et pour ainsi dire vivant, de branches de myrte, d'immortelles, et de quelques grappes de houx tressées en couronnes.

M. de Guérin habitait seul cette chambre sanctifiée par son souvenir ; un prie-Dieu en noyer, recouvert de tapisserie sous les genoux et sous les coudes par madame de Guérin, gisait devant son portrait et servait maintenant à M. de Guérin et aux enfants pour prier en se remémorant leur épouse et leur mère.

Une table couverte de poussière, et des fauteuils surchargés de livres et de papiers, entouraient la chambre. On voyait que le père de famille ne s'établissait pas d'une manière permanente dans le domicile où la mort était venue lui ravir la meilleure moitié de lui-même, mais qu'il se tenait prêt à partir aus-

sitôt qu'il plairait à Dieu, et que ses enfants, dont il était tout à la fois le père et la mère, pourraient se passer de lui ; son vrai séjour était au cimetière d'Andillac, où il allait entendre la messe tous les matins, les genoux sur la pierre de sa femme.

VII.

Le salon dans lequel il passait la soirée avec ses enfants, et quelquefois avec ses hôtes, ses parents, ou ceux de sa femme, et le vieux curé d'Andillac, conservait aussi quelques traces d'élégance de l'ancienne cour : une cheminée antique, une glace, une pendule, un canapé, des fauteuils et des chaises de tapisserie. Une large fenêtre, presque toujours ouverte sur les jardins, le soleil qui y entrait par les beaux jours, la vue assez étendue des carrés de légumes encerclés d'arbres à fruits, plus loin les cimes grêles, mais vertes, des vergers, puis les prés en pente, puis le ruisseau, l'écluse, le moulin, puis enfin les collines, qui

fermaient la vallée d'un rideau de cultures, de champs et de châtaigniers, y répandaient plus de jour, de lointain et de gaieté que dans le reste de la demeure; la famille y passait une partie du jour.

Il y avait des livres sur la cheminée et sur la table à jeu du milieu : on n'y jouait jamais, mais on y lisait beaucoup. La nature des ouvrages rappelait les occupations sérieuses du père, du fils, et surtout de la fille aînée, mademoiselle Eugénie de Guérin, qui remplaçait la mère par nécessité, par vertu et par goût, auprès de son frère Maurice et de sa plus jeune sœur. C'étaient presque tous des livres de dévotion ou d'histoire, et çà et là quelques romans choisis de Walter Scott, le barde posthume des Stuarts, auteur justement adoré des légitimistes français.

VIII.

M. de Guérin, émigré dès son enfance et rentré tout jeune de l'émigration, en avait rap-

porté au Cayla cette foi antique et robuste de caste et de famille, qui était plus enfoncée dans son cœur que les fondements de son ancien manoir dans le rocher d'Andillac.

En continuant de monter l'escalier sombre et à spirale du Cayla, on rencontrait çà et là de petits paliers de quelques marches détachées du grand escalier, qui formaient un angle rentrant sous une porte en rosace, donnant entrée à quelques séries de petits appartements, et enfin, très-haut, aux chambres des domestiques.

Le premier de ces repos ouvrait sur trois chambres, au-dessus du salon, qu'habitaient mademoiselle Eugénie de Guérin et sa petite sœur.

La chambre de mademoiselle de Guérin était un peu plus ornée que celle d'une servante; le lit était sans rideaux, cependant une petite table sans tapis était entre les deux fenêtres; des livres pareils à ceux du salon, et quelques feuilles de papier à moitié écrites d'une fine écriture, étaient épars çà et là sur la table et sur les fauteuils. Deux ou trois petits cadres de portraits, cloués contre les murailles,

attestaient ses amitiés ou ses préférences en hommes ou en femmes. Des ouvrages de contemplation et le livre des livres pour les âmes qui aiment à s'entretenir avec Dieu, le livre qui s'appelle d'abord *Consolations*, l'*Imitation*, était en permanence sur la table de nuit, comme une fleur séchée et effeuillée dont on a respiré mille fois tous les parfums, mais qu'on garde pour les respirer encore. Un crucifix en ivoire, héritage de sa mère, reposait sur la cheminée ; un chapelet, rarement oisif, était enroulé autour du cou et pendait jusqu'aux pieds du Christ. On voyait qu'en rentrant de la petite église d'Andillac on l'avait déposé là le matin pour le reprendre le soir, à l'heure où le soleil baissant fait sentir le besoin de prier.

IX.

Voilà le château pour le dedans. Quant à son aspect contemplé du dehors, rien n'annonçait ni prétention ni orgueil dans le style

ou dans la construction du Cayla; il ne se distinguait des grosses fermes du pays que par un porche à moitié démoli avançant sur le perron, par les deux rainures d'un pont-levis sur le milieu desquelles le marteau symbolique de 1793 avait effacé les vieilles armoiries de la famille des Guérin, et par un large pan de toit qui recouvrait le principal corps de bâtiment entre les constructions inégales et successives des derniers siècles.

X.

Tel apparaissait le château du Cayla, vieux nid démantelé, qu'habitaient encore les jeunes rejetons de l'ancienne famille, heureux et riches tant qu'ils ne le quittaient pas, pauvres et réduits aux dernières conditions de la société aussitôt qu'ils en sortaient pour chercher dans le monde leur ancienne place.

Ce monde n'était plus fait à leur mesure. Les filles n'avaient point de dot; le fils, aucun moyen d'éducation ni d'avancement. Il fallait

vivre là, ou s'abaisser aux plus vulgaires occupations de la vie pour végéter ailleurs.

On conçoit quelle mélancolie incurable devait être le fond des pensées de ces quatre ou cinq solitaires, riches de passé, dénués d'avenir; condamnés à languir dans ce petit domaine, ou à être submergés par la loi de la société en en sortant.

Les filles pouvaient attendre un hasard heureux de mariage sans dot, avec quelque gentilhomme veuf ou suranné des environs, ou se vouer généreusement au célibat pour laisser à leur frère leur petite fortune après la mort de leurs parents. C'est le parti que mademoiselle Eugénie de Guérin prit de bonne heure, martyre obscure de deux abnégations volontaires, l'une pour remplacer l'épouse morte dans la maison et dans le cœur de son père, l'autre pour remplacer la mère absente auprès de son frère enfant.

Voilà quelle était la vie habituelle des habitants du Cayla, avec les modifications que l'âge, les circonstances, les petits événements intérieurs apportaient dans ces habitudes.

XI.

Le père de M. de Guérin avait émigré tout jeune, mais son extrême jeunesse même avait empêché que la petite fortune de la famille ne fût confisquée. Il était rentré inaperçu, et non dénoncé par les bons paysans d'Andillac, peu de temps avant son mariage.

Il avait rapporté dans le domaine paternel les sentiments d'affection pour les Bourbons, et surtout les sentiments religieux dont il avait trouvé le germe dans sa famille et les habitudes parmi ses camarades d'émigration.

Chez lui, ces affections et ces habitudes étaient sincères; il en avait conservé l'exercice pratique sous l'influence de sa famille à son retour. Cette religion pratique, son seul refuge après la mort précoce de sa femme, avait redoublé en lui par l'isolement de son cœur. Ses enfants ici-bas, et Dieu au ciel avec l'ombre de sa femme comme rayon-

nement attractif autour de l'Être infini, étaient devenus sa seule pensée. D'un caractère tendre, d'une humeur très-douce, d'une abnégation complète en ce qui ne concernait que lui, il s'était consacré exclusivement, par devoir et par affection, à l'éducation de ses chers enfants.

Sa fille aînée, Eugénie de Guérin, avait été naturellement sa première élève ; il lui avait appris tout ce qu'il savait : l'adoration de sa mère absente, le culte quotidien de sa mémoire à l'église et au cimetière d'Andillac, les soins assidus des pauvres, des vieillards, des enfants orphelins dans les maisons du voisinage. La lecture, l'écriture, un peu de latin pour qu'elle pût suivre plus tard les études domestiques de son jeune frère, l'intelligence et le goût des livres classiques français qui étaient le fond de la bibliothèque de la vieille maison, quelques-uns des modernes, tels que Chateaubriand et Lamennais, qui venaient de revernir le catholicisme, enfin un petit nombre de livres tout à fait nouveaux, venus de Paris par des amis qui les prêtaient au Cayla : voilà l'éducation de mademoiselle de Gué-

rin, éducation toute passée d'abord par l'âme du père, comme l'eau suspecte filtrée par le crible. Quand le père trouvait dans ces volumes certains passages qui pouvaient être dangereux à l'imagination d'une jeune personne, il lui suffisait d'y mettre une marque pour en interdire la lecture; l'épée de l'ange exterminateur n'aurait pas été plus sûre d'être obéie; la jeune fille s'arrêtait et passait aux pages non interdites.

Mais cette éducation, dont le père remettait avec confiance les rênes dans les mains de sa fille, finit par produire dans mademoiselle de Guérin une puissance de réflexion et de pureté qui l'égala à son insu aux plus hautes personnalités littéraires de son siècle. Née d'elle-même, elle grandit à la hauteur d'elle-même et elle devint insensiblement, comme nous allons la voir, une femme phénoménale, qui ne se mesurait plus qu'à sa propre taille, et sous l'œil de son père, et sous la mesure de Dieu.

Et, chose étonnante, son style, abandonné à lui-même, et qui n'avait de juge et de critique que son âme, ne resta comme forme au-

dessous de rien, pendant que, comme fond, ce style était au niveau de tout.

XII.

Laissons-la parler tout haut et toute seule maintenant, dans cette petite chambre d'une campagne obscure où elle avait concentré sa vie ; laissons-la causer avec elle-même, avec son pauvre père, père si digne d'elle, avec son frère devenu son fils, sur qui toutes ses pensées avaient fini par converger comme sur le but unique de sa vie.

Le bonheur a voulu que, par une série de heureux hasards et de fidèle affection (celle de M. d'Aurevilly, un écrivain qui ne peut être caractérisé que par lui-même, parce qu'il ne ressemble à personne), le hasard et le bonheur ont voulu que ce journal et ces lettres n'aient pas péri dans les cendres du Cayla ; mais que des mains pieuses les aient recueillies le lendemain de sa mort pour édifier

tout un siècle, et, après M. de Sainte-Beuve, moi, qui vais essayer d'inspirer à mes lecteurs la passion de les lire comme une *Imitation de Jésus-Christ* en action, le plus beau des livres modernes dans la plus tendre des âmes et dans le plus confidentiel des styles. Style, non, car qui dit style dit travail : ici ce n'est point travail, c'est éclosion naturelle de la pensée.

XIII.

Cela commence le 15 novembre 1815 par une lettre à son frère, que les études classiques ont enlevé enfin au toit du Cayla, et qui achève ses études au séminaire de Caluzac.

« Puisque tu le veux, mon cher Maurice, je
« vais donc continuer ce petit journal que
« tu aimais tant; mais, comme le papier me
« manque, je me sers d'un papier cousu. » . . .
. . . .

Pauvre fille ! qui n'a pas même les feuilles blanches nécessaires à l'expansion de son cœur pour elle et pour un enfant de quatorze ans !

Elle lui annonce la mort d'un bon ami de la famille à Gaillac. « De pauvres femmes disaient, « en allant à son agonie : — Celui-là n'aurait « pas dû mourir. — Et elles priaient en pleu-« rant pour sa bonne mort. Voilà qui donne à « espérer pour son âme : des vertus qui nous « font pleurer des hommes doivent nous faire « aimer de Dieu ! »

XIV.

Le 17 novembre.

« Mimi [1] m'a écrit. Cette chère Mimi me dit « de charmantes et douces choses sur notre « séparation, sur son retour, sur son ennui, « car elle s'ennuie loin de moi comme je

[1] On appelait quelquefois ainsi dans la famille l'autre sœur, *Mimi, Mimin* ou Marie.

« m'ennuie sans elle. A tout moment, je vois,
« je sens qu'elle me manque, surtout la nuit
« où j'ai l'habitude de l'entendre respirer à
« mon oreille. Ce petit bruit me porte som-
« meil. Ne pas l'entendre me fait penser tris-
« tement. Je pense à la mort, qui fait aussi
« tout taire autour de nous, qui sera aussi une
« absence.

« Ces idées de la nuit me viennent un peu de
« celles du jour. On ne parle que de maladies,
« que de morts ; la cloche d'Andillac n'a sonné
« que des glas ces jours-ci. C'est la fièvre ma-
« ligne qui fait ses ravages comme tous les
« ans. Nous pleurons tous une jeune femme
« de mon âge, la plus belle, la plus vertueuse
« de la paroisse, enlevée en quelques jours.
« Elle laisse un tout petit enfant qui tetait.
« Pauvre petit ! C'était Marianne de Gaillard.

« Dimanche dernier j'allai encore serrer la
« main à une agonisante de dix-huit ans. Elle
« me reconnut, la pauvre jeune fille, me dit
« un mot et se remit à prier Dieu. Je voulais
« lui parler, je ne sus que lui dire ; les mou-
« rants parlent mieux que nous. On l'enterrait
« lundi.

« Que de réflexions à faire sur ces tombes
« fraîches! Oh! mon Dieu! que l'on s'en va vite
« de ce monde! Le soir, quand je suis seule,
« toutes ces figures de mort me reviennent. Je
« n'ai pas peur, mais mes pensées prennent
« toutes le deuil, et le monde me paraît aussi
« triste qu'un tombeau. Je t'ai dit cependant
« que tes lettres m'avaient fait plaisir. Oh!
« c'est bien vrai ; mon cœur n'est pas muet au
« milieu de ces agonies, et ne sent que plus vi-
« vement tout ce qui lui porte vie.

« Ta lettre donc m'a donné une lueur de
« joie, je me trompe, un véritable bonheur,
« par les bonnes choses dont elle est remplie.
« Enfin ton avenir commence à poindre ; je te
« vois un état, une position sociale, un point
« d'appui à la vie matérielle. Dieu soit loué!
« c'est ce que je désirais le plus en ce monde
« et pour toi et pour moi, car mon avenir s'at-
« tache au tien, ils sont frères. J'ai fait de
« beaux rêves à ce sujet, je te les dirai peut-
« être. Pour le moment, adieu ; il faut que j'é-
« crive à Mimi. »

XV.

Le 18 novembre.

« Je suis furieuse contre la chatte grise.
« Cette méchante bête vient de m'enlever un
« petit pigeon que je réchauffais au coin du
« feu. Il commençait à revivre, le pauvre ani-
« mal; je voulais le priver, il m'aurait aimée,
« et voilà tout cela croqué par un chat! Que
« de mécomptes dans la vie!

« Cet événement et tous ceux du jour se sont
« passés à la cuisine; c'est là que je fais de-
« meure toute la matinée et une partie du soir
« depuis que je suis sans Mimi. Il faut sur-
« veiller la cuisinière; papa quelquefois des-
« cend, et je lui lis près du fourneau ou au coin
« du feu quelques morceaux des *Antiquités de
« l'Église anglo-saxonne.* Ce gros livre éton-
« nait Pierril. *Qué de mouts aqui dédins*[1]*!*
« Cet enfant est tout à fait drôle. Un soir il me

[1] En patois du pays : Que de mots là-dedans!

« demanda si l'âme était immortelle ; puis
« après, ce que c'était qu'un philosophe.
« Nous étions aux grandes questions, comme
« tu vois. Sur ma réponse que c'était quel-
« qu'un de sage et de savant : « Donc, Made-
« moiselle, vous êtes philosophe. » Ce fut dit
« avec un air de naïveté et de franchise qui
« aurait pu flatter Socrate, mais qui me fit tant
« rire que mon sérieux de catéchiste s'en alla
« pour la soirée.

« Cet enfant nous a quittés un de ces
« jours, à son grand regret ; il était à terme le
« jour de la Saint-Brice. Le voilà avec son
« petit cochon cherchant des truffes. S'il vient
« par ici, j'irai le joindre pour lui demander
« s'il me trouve toujours l'air philosophe.

« Avec qui croirais-tu que j'étais ce matin
« au coin du feu de la cuisine? Avec Platon :
« je n'osais pas le dire, mais il m'est tombé
« sous les yeux, et j'ai voulu faire sa connais-
« sance. Je n'en suis qu'aux premières pages.
« Il me semble admirable, ce Platon : mais je
« lui trouve une singulière idée, c'est de placer
« la santé avant la beauté dans la nomencla-
« ture des biens que Dieu nous fait. S'il eût

« consulté une femme, Platon n'aurait pas
« écrit cela : tu le penses bien? Je le pense
« aussi, et cependant, me souvenant que *je*
« *suis philosophe*, je suis un peu de son avis.
« Quand on est au lit bien malade, on ferait
« volontiers le sacrifice de son teint ou de ses
« beaux yeux pour rattraper la santé et jouir
« du soleil. Il suffit d'ailleurs d'un peu de
« piété dans le cœur, d'un peu d'amour de
« Dieu pour renoncer bien vite à ces idolâ-
« tries, car une jolie femme s'adore. Quand
« j'étais enfant, j'aurais voulu être belle : je ne
« rêvais que beauté, parce que, me disais-je,
« maman m'aurait aimée davantage. Grâce à
« Dieu, cet enfantillage a passé, et je n'envie
« d'autre beauté que celle de l'âme. Peut-être
« même en cela suis-je enfant comme autrefois :
« je voudrais ressembler aux anges. Cela peut
« déplaire à Dieu : c'est aussi pour en être
« aimée davantage.

« Que de choses me viennent, s'il ne fallait
« pas te quitter! Mais mon chapelet, il faut
« que je le dise, la nuit est là : j'aime à finir
« le jour en prières. »

Le 20 novembre.

« J'aime la neige : cette blanche vue a quel-
« que chose de céleste. La boue, la terre nue,
« me déplaisent, m'attristent ; aujourd'hui je
« n'aperçois que la trace des chemins et les
« pieds des petits oiseaux. Tout légèrement
« qu'ils se posent, ils laissent leurs petites tra-
« ces qui font mille figures sur la neige. C'est
« joli à voir, ces petites pattes rouges comme
« des crayons de corail qui les dessinent. L'hi-
« ver a donc aussi ses jolies choses, ses agré-
« ments. On en trouve partout quand on y
« sait voir. *Dieu répandit partout la grâce et*
« *la beauté.*

« Il faut que j'aille voir ce qu'il y a d'ai-
« mable au coin du feu de la cuisine, des
« bluettes si je veux. Ceci n'est qu'un petit
« bonjour que je dis à la neige et à toi, au saut
« du lit. » . . . .

. . . .

XVI.

Elle reprend deux jours après : sa petite sœur Mimi est toujours absente.

« Je n'ai rien mis ici hier ; mieux vaut du « blanc que des nullités.

« J'étais lasse, j'avais sommeil ; aujourd'hui « c'est mieux.

« J'ai vu tomber et disparaître la neige ; du « temps que je faisais moi-même mon dîner, « un beau soleil s'est levé; plus de neige à « présent; le noir, le laid, reparaissent.

« Que verrai-je demain matin? Qui sait?

« La face du monde change si promp- « tement !

« J'ai passé ma soirée à la cuisine... Walter « Scott a été négligé aujourd'hui. Il est dix « heures, je vais dormir. »

XVII.

Le lendemain, le père et la petite sœur toujours absents, elle écrit pour elle seule.

Le 21 novembre.

« La journée a commencé radieuse : un so-
« leil d'été, un air doux qui invitait à la pro-
« menade. Tout me disait d'y aller, mais je
« n'ai fait que deux pas dehors et me suis ar-
« rêtée à l'écurie des moutons pour voir un
« agneau blanc qui venait de naître.

« J'aime à voir ces petites bêtes qui font re-
« mercier Dieu de tant de douces créatures
« dont il nous environne. Puis Pierril est venu;
« je l'ai fait déjeuner et ai causé quelque temps
« avec lui, sans m'ennuyer du tout de cette
« conversation. De combien d'assemblées on
« n'en dit pas autant!

« Le vent souffle, toutes nos portes et fe-

« nêtres gémissent ; c'est quasi triste à l'heure
« qu'il est dans ma solitude : toute la maison
« est endormie; on s'est levé de bonne heure
« pour faire du pain. Aussi ai-je été fort oc-
« cupée toute la matinée aux deux dîners. En-
« suite, du repos ; j'ai écrit à Antoinette.

« C'est bien insignifiant, tout cela : autant
« vaudrait du papier blanc que ce que j'écris ;
« mais, quand ce ne serait qu'une goutte d'en-
« cre d'ici, tu aurais plaisir de la voir; voilà
« pourquoi j'en fais des mots.

« Je ne sais pourquoi, la nuit dernière, je
« n'ai vu en songe défiler que des cercueils.
« Je voudrais cette nuit un sommeil moins
« sombre. Je vais prier Dieu de me le don-
« ner. »

Le 24 novembre, elle reprend son récit. On voit combien la pensée de son frère la possède.

« Trois jours de lacune, mon cher ami.
« C'est bien long pour moi, qui aime si peu le
« vide; mais le temps m'a manqué pour m'as-
« seoir. Je n'ai fait que passer dans ma cham-

« brette depuis samedi ; à présent seulement
« je m'arrête, et c'est pour écrire à Mimi
« bien au long et deux mots ici. Peut-être
« ce soir ajouterai-je quelque chose, s'il en
« survient.

« Pour le moment tout est au calme, le de-
« hors et le dedans, l'âme et la maison : état
« heureux, mais qui laisse peu à dire, comme
« les règnes pacifiques.

« Une lettre de Paul a commencé ma jour-
« née. Il m'invite à aller à Alby, je ne lui pro-
« mets pas ; il faudrait sortir pour cela, et je
« deviens sédentaire. Volontiers, je ferais vœu
« de clôture au Cayla. Nul lieu au monde ne
« me plaît comme le chez moi. Oh ! le déli-
« cieux *chez moi!* Que je te plains, pauvre
« exilé, d'en être si loin, de ne voir les tiens
« qu'en pensée, de ne pouvoir nous dire ni
« bonjour ni bonsoir, de vivre étranger, sans
« demeure à toi dans ce monde, ayant père,
« frère, sœurs, en un endroit ! Tout cela est
« triste, et cependant je ne puis pas désirer
« autre chose pour toi. Nous ne pouvons pas
« t'avoir ; mais j'espère te revoir, et cela me
« console. Mille fois je pense à cette arrivée, et

« je prévois d'avance combien nous serons
« heureux. »

XVIII.

Le 25, la nuit est superbe; c'est un des événements de cette solitude. Voyez comme elle en jouit :

« Je regarde par ma fenêtre avant de me
« coucher, pour voir quel temps il fait et pour
« en jouir un moment, s'il est beau.

« Ce soir, j'ai regardé plus qu'à l'ordinaire,
« tant c'était ravissant, cette belle nuit ! Sans la
« crainte du rhume, j'y serais encore. Je pen-
« sais à Dieu qui a fait notre prison si ra-
« dieuse ; je pensais aux saints qui ont toutes
« ces belles étoiles sous leurs pieds ; je pen-
« sais à toi qui les regardais peut-être comme
« moi. Cela me tiendrait aisément toute la
« nuit ; cependant il faut fermer la fenêtre à
« ce beau dehors et cligner les yeux sous des
« rideaux !

« Éran m'a apporté ce soir deux lettres de « Louise. Elles sont charmantes, ravissantes « d'esprit, d'âme, de cœur, et tout cela pour « moi ! Je ne sais pourquoi je ne suis pas trans- « portée, ivre d'amitié. Dieu sait pourtant si « je l'aime.

« Voilà ma journée jusqu'à la dernière « heure. Il ne me reste que la prière du soir « et le sommeil à attendre. Je ne sais s'il vien- « dra, il est loin.

« Il est possible que Mimi vienne demain. « A pareille heure, je l'aurai ; elle sera là, ou « plutôt nous reposerons sur le même oreiller, « elle me parlant de Gaillac, et moi du « Cayla. »

XIX.

Le 28, sa sœur retrouvée, elle va avec elle à l'église du village faire ses dévotions.

« Avant le jour, écrit-elle, j'avais les doigts « dans les cendres, cherchant du feu pour allu-

« mer la chandelle. Je n'en trouvais pas et
« allais retrouver mon lit, lorsqu'un petit
« charbon que j'ai rencontré du bout du doigt
« m'a fait voir du feu : voilà ma lampe allumée.

« Vite la toilette, la prière, et nous voilà avec
« Mimi dans le chemin de Cahuzac. Ce pauvre
« chemin, je l'ai fait longtemps seule, et que
« j'étais aise de le faire à quatre pieds aujour-
« d'hui ! Le temps n'était pas beau. »

Puis une réflexion naïve et digne de Tibulle ou de Virgile.

Suave mari magno...

« Oh ! qu'il est doux, lorsque la pluie à petit
« bruit tombe des cieux, d'être au coin de son
« feu, à tenir des pincettes, à faire des bluet-
« tes ! C'était mon passe-temps tout à l'heure;
« je l'aime fort : les bluettes sont si jolies ! ce
« sont les fleurs de cheminée.

« Vraiment il se passe de charmantes choses
« sur la cendre, et, quand je ne suis pas oc-
« cupée, je m'amuse à voir la fantasmagorie
« du foyer. Ce sont mille petites figures de
« braise qui vont, qui viennent, grandissent,

« changent, disparaissent, tantôt anges, dé-
« mons cornus, enfants, vieilles, papillons,
« chiens, moineaux : on voit de tout sous les
« tisons.

« Je me souviens d'une figure portant un
« air de souffrance céleste qui me peignait une
« âme en purgatoire. J'en fus frappée, et au-
« rais voulu avoir un peintre auprès de moi.
« Jamais vision plus parfaite.

« Remarque les tisons, et tu conviendras
« qu'il y a de belles choses, et qu'à moins
« d'être aveugle, on ne peut pas s'ennuyer
« auprès du feu. Écoute surtout ce petit sif-
« flement qui sort parfois de dessous la braise
« comme une voix qui chante. Rien n'est plus
« doux et plus pur, on dirait que c'est quel-
« que tout petit esprit de feu qui chante.

« Voilà, mon ami, mes soirées et leurs agré-
« ments ; ajoute le sommeil, qui n'est pas le
« moindre. »

Quelle mélancolie dans ce dernier mot d'ap-
pel au sommeil, qui comble tous les vides et
qui calme toutes les douleurs !

XX.

Le 1er décembre, elle écrit à son frère :

« C'est de la même encre dont je viens de « t'écrire que je t'écris encore ; la même goutte « tombant moitié à Paris, moitié ici, te vient « marquer diverses choses, ici des tendresses, « là-bas des fâcheries; car je t'envoie toujours « tout ce qui me traverse l'âme.

« Quand tu liras tout cela, mon ami, sou-« viens-toi que c'est écrit le 1er décembre, jour « de pluie, d'obscurité, d'ennui, où le soleil « ne s'est pas montré, où je n'ai vu que des « corbeaux. »

Le 3 décembre, un seul mot. . . . « Il est « sept heures, j'entends le ruisseau et j'aperçois « une belle étoile qui se lève sur Mérin : tu « n'as pas oublié ce hameau ? »

Le 5 décembre.

« Papa est parti ce matin pour Gaillac; nous

« voilà seules châtelaines, Mimi et moi, jusqu'à
« demain et maîtresses absolues. Cette régence
« ne me va pas mal et me plaît assez pour un
« jour, mais pas davantage. Les longs règnes
« sont ennuyeux. C'est assez pour moi de com-
« mander à Trilby et d'obtenir qu'elle vienne
« quand je l'appelle ou que je lui demande la
« patte.

« Hier, fâcheux accident pour Trilbette.
« Comme elle dormait tranquille sous la che-
« minée de la cuisine, une courge qui séchait
« lui est tombée dessus. Le coup l'a étourdie,
« la pauvre bête est venue à nous au plus vite
« nous porter ses douleurs. Une caresse l'a
« guérie.

« Il était nuit. Un coup de marteau se fait
« entendre, tout le monde accourt à la porte.
« Qui est là ? C'était Jean de Persac, notre an-
« cien métayer, et que je n'avais pas vu depuis
« longtemps.

« Il a été le bienvenu et a eu en entrant
« place au plat et à la bouteille. Puis nous
« l'avons fait jaser sur son pays d'à présent,
« sur ses enfants et sa femme. J'aime fort
« ces conversations et ces revoirs. Ces figures

« d'autrefois font plaisir, il semble qu'elles ra-
« mènent la jeunesse. »

Le 6 décembre.

« Je fis promettre à Jean de repasser ici ce
« soir ; je le reverrai, et puis je veux lui don-
« ner une lettre pour Gabrielle : c'est un de
« leurs métayers. *Bri* ne sera pas fâchée de ce
« souvenir inattendu ; je lui aurais écrit par la
« poste, et lui épargne ainsi huit sous qu'elle
« donnera de plus aux pauvres. Voilà donc
« une bonne œuvre que je fais faire.

« Au reste, c'est un jour de bonnes actions
« aujourd'hui ; je viens de Cahuzac et, comme
« chaque fois, merveilleusement disposée à
« bien faire ; faire mal ce jour-là me semble
« impossible. Puis, c'est un calme étrange !
« Remarque comme ces jours-là mon âme a l'air
« tranquille. Elle l'est en effet, car je ne dissi-
« mule pas avec toi et laisse tomber sur le pa-
« pier tout ce qui me vient, même des larmes.

« Quand mon bulletin se prolonge, c'est
« marque que je suis au mieux. Grande abon-
« dance alors d'affection et de choses à dire,

« de celles qui se font dans l'âme. Celles du
« dehors, souvent ce n'est pas la peine d'en
« parler, à moins qu'elles n'aillent retentir au
« dedans comme le marteau qui frappe à la
« porte. Alors on en parle, toute petite que
« soit la chose. Une nouvelle, un bruit de
« vent, un oiseau, un rien, me vont au cœur
« par moments et me feraient écrire des pages.

« Si je voulais parler de ce que je dois faire
« demain! Mais il vaut mieux en ceci des
« prières que des paroles. En parlant à Dieu,
« il viendra, et toi, tu es si loin! Tu ne m'en-
« tends pas, d'ailleurs, et le temps que je te
« donne n'ira pas au ciel.

« Presque tout ce qu'on fait pour la créature
« est perdu, à moins que la charité ne s'y
« mêle. C'est comme le sel qui préserve affec-
« tions et actions de la corruption de la vie.

« Voici papa. »

Le 7 décembre.

« La soirée s'est passée hier à causer de
« Gaillac, des uns, des autres, de mille choses
« de la petite ville.

« J'aime peu les nouvelles, mais celles des
« amis font toujours plaisir, et on les écoute
« avec plus d'intérêt que celles du monde et
« de l'ennuyeuse politique. Rien ne me fait
« aussi tôt bâiller qu'un journal. Il n'en était
« pas de même autrefois, mais les goûts chan-
« gent et le cœur se déprend chaque jour de
« quelque chose.

« Le temps, l'expérience aussi, désabusent.
« En avançant dans la vie, on se place enfin
« comme il faut pour juger de ses affections et
« les connaître sous leur véritable point de
« vue. J'ai toutes les miennes sous les yeux.

« Je vois d'abord des poupées, des joujoux,
« des oiseaux, des papillons que j'aimais,
« belles et innocentes affections d'enfance. Puis
« la lecture, les conversations, un peu la pa-
« rure, les rêves, les beaux rêves!... Mais je ne
« veux pas me confesser.

« Il est dimanche, je suis seule de retour
« de la première messe de Lentin, et je jouis
« dans ma chambrette du plus doux calme du
« monde, en union avec Dieu.

« Le bonheur de la matinée me pénètre,
« s'écoule en mon âme et me transforme en

« quelque chose que je ne puis dire. Je te
« laisse, il faut me taire. »

Le 8 décembre.

« Je ne lis jamais aucun livre de piété que je
« n'y trouve des choses admirables et comme
« faites pour moi. En voici : « Ceux qui es-
« pèrent au Seigneur verront leurs forces se
« renouveler de jour en jour. Quand ils croi-
« ront être à bout et n'en pouvoir plus, tout
« d'un coup ils pousseront des ailes semblables
« à celles d'un aigle ; ils courront et ne se las-
« seront point, ils marcheront et ils seront in-
« fatigables.

« Marchez donc, âme pieuse, marchez, et,
« quand vous croirez n'en pouvoir plus, re-
« doublez votre ardeur et votre courage, car le
« Seigneur vous soutiendra. »

« Que de fois on a besoin de ce soutien ! Dis,
« âme faible, chancelante, défaillante, que de-
« viendrions-nous sans le secours divin ? C'est
« de Bossuet, ces paroles. Je n'ai guère ouvert
« d'autre livre aujourd'hui ; le temps s'est passé
« à tout autres choses qu'à la lecture, de ces

« choses qui ne sont rien, qui n'ont pas de
« nom et qui pourtant vous prennent tous les
« moments.

« Bonsoir, mon ami. »

Le 5, elle raconte des visites faites avec sa sœurs aux malades du pays.

XXI.

Le 10 décembre.

« Givre, brouillards, air glacé, c'est tout ce
« que je vois aujourd'hui. Aussi je ne sortirai
« pas et vais me recoquiller au coin du feu
avec mon ouvrage et mon livre. C'est tantôt
« l'un, tantôt l'autre; cette variation me dis-
« trait.

« Cependant j'aimerais à lire toute la jour-
« née; mais il me faut faire autre chose, et le
« devoir passe avant le plaisir. J'appelle plaisir
« la lecture, qui n'est nullement essentielle
« pour moi.

« Voilà une puce, une puce en hiver ! C'est « un cadeau de Trilby.

« C'est aussi de toute saison les insectes « qui nous dévorent morts et vivants. Les « moins nombreux encore sont-ils ceux que « l'on voit ; nos dents, notre peau, tout notre « corps, dit-on, en est plein. Pauvre corps hu- « main, faut-il que notre âme soit là-dedans ! « Aussi ne s'y plaît-elle guère, dès qu'elle « vient à considérer où elle est. Oh ! le beau « moment où elle en sort, où elle jouit de « la vie, du ciel, de Dieu, de l'autre monde ! « Son étonnement, je pense, est semblable à « celui du poussin sortant de sa coquille, s'il « avait une âme.

« Un pauvre aujourd'hui est passé, puis un « tout petit enfant. — Est-ce la peine d'en « parler ? »

XXII.

Le 25 décembre.

« Voilà Noël, belle fête, celle que j'aime le

« plus, qui me porte autant de joie qu'aux ber-
« gers de Bethléhem. Vraiment, toute l'âme
« chante à la belle venue de Dieu, qui s'an-
« nonce de tous côtés par des cantiques et
« par le joli carillon.

« Rien à Paris ne donne l'idée de ce que
« c'est que Noël. Vous n'avez même pas la
« messe de minuit.

« Nous y allâmes tous, papa en tête, par une
« nuit ravissante. Jamais plus beau ciel que
« celui de minuit, si bien que papa sortait de
« temps en temps la tête de dessous son man-
« teau pour regarder en haut. La terre était
« blanche de givre, mais nous n'avions pas
« froid; l'air d'ailleurs était réchauffé de-
« vant nous par des fagots d'allumettes que
« nos domestiques portaient pour nous éclai-
« rer. C'était charmant, je t'assure, et je t'au-
« rais voulu voir là cheminant comme nous
« vers l'église, dans ces chemins bordés de pe-
« tits buissons blancs comme s'ils étaient fleu-
« ris. Le givre fait de belles fleurs. Nous en
« vîmes un brin si joli que nous en voulions
« faire un bouquet au saint Sacrement, mais
« il fondit dans nos mains : toute fleur dure

« peu. Je regrettai fort mon bouquet : c'était
« triste de le voir fondre et diminuer goutte à
« goutte.

« Je couchai au presbytère ; la bonne sœur
« du curé me retint, me prépara un excellent
« réveillon de lait chaud. Papa et Mimi vinrent
« se chauffer ici, au grand feu de la bûche de
« Noël.

« Depuis il est venu du froid, du brouillard,
« toutes choses qui assombrissent le ciel et
« l'âme. Aujourd'hui que voilà le soleil, je re-
« prends vie et m'épanouis comme la pim-
« prenelle, cette jolie petite fleur qui ne s'ou-
« vre qu'au soleil.

« Voilà donc mes dernières pensées, car je
« n'écrirai plus rien de cette année ; dans
« quelques heures c'en sera fait, nous commen-
« cerons l'an prochain. Oh ! que le temps passe
« vite ! Hélas ! hélas ! ne dirait-on pas que je
« le regrette ? Mon Dieu ! non, je ne regrette
« pas le temps, ni rien de ce qu'il nous em-
« porte ; ce n'est pas la peine de jeter ses af-
« fections au torrent. Mais les jours vides,
« inutiles, perdus pour le ciel, voilà ce qui fait
« regretter et retourner l'œil sur la vie.

« Mon cher ami, où serai-je à pareil jour, à
« pareille heure, à pareil instant l'an pro-
« chain? Sera-ce ici, ailleurs, là-bas ou là-
« haut? Dieu le sait, et je suis là à la porte de
« l'avenir, me résignant à tout ce qui peut en
« en sortir.

« Demain je prierai pour que tu sois heu-
« reux, pour papa, pour Mimi, pour Éran,
« pour tous ceux que j'aime. C'est le jour des
« étrennes, je vais prendre les miennes au
« ciel. Je tire tout de là, car vraiment, sur la
« terre, je trouve bien peu de choses à mon
« goût. Plus j'y demeure, moins je m'y plais;
« aussi je vois sans peine venir les ans, qui
« sont autant de pas vers l'autre monde. Ce
« n'est aucune peine ni chagrin qui me fait
« penser de la sorte, ne le crois pas, je te le
« dirais; c'est le mal du pays qui prend toute
« âme qui se met à penser au ciel. L'heure
« sonne, c'est la dernière que j'entendrai en
« t'écrivant; je la voudrais sans fin comme
« tout ce qui fait plaisir.

« Que d'heures sont sorties de cette vieille
« pendule, ce cher meuble qui a vu passer
« tant de nous sans s'en aller jamais, comme

« une sorte d'éternité! Je l'aime, parce qu'elle
« a sonné toutes les heures de ma vie, les plus
« belles quand je ne l'écoutais pas. Je me rap-
« pelle quand j'avais mon berceau à ses pieds, et
« que je m'amusais à voir courir cette aiguille.
« Le temps amuse alors, j'avais quatre ans.

« On lit de jolies choses à la chambre; ma
« lampe s'éteint, je te quitte. Ainsi finit mon
« année auprès d'une lampe mourante. »

Quelle inimitable mélancolie! et combien est pâle la tristesse artificielle des écrivains de profession à côté de ce reflet touchant de l'âme souffrante qui se replie en gémissant sur elle-même, qui se voit vivre inutile, et qui se sent mourir sans avoir aimé!

XXIII.

Mais continuons.

Noël passe, le jour de l'an renouvelle tout, excepté le cœur: le carnaval marche, finit; voilà le mardi gras, avec ses grelots de folie,

qui passe aussi en chantant. Voyez la jeune et sainte solitaire.

Le 2 mars.

« Ce n'est pas la peine de parler d'aujour-
« d'hui : rien n'est venu, rien n'a bougé, rien ne
« s'est fait dans notre solitude. Mon petit oiseau
« seul sautillait dans sa cage en gazouillant au
« soleil ; je l'ai regardé souvent, n'ayant rien de
« plus joli à voir dans ma chambre. Je n'en
« suis pas sortie ; tout mon temps s'est passé
« à coudre un peu, à lire, puis à réfléchir.

« La belle chose que la pensée ! et quels plai-
« sirs elle nous donne quand elle s'élève en
« haut ! C'est sa direction naturelle qu'elle re-
« prend sitôt qu'elle est dégagée des objets
« terrestres. Entre le ciel et nous il y a une
« mystérieuse attraction : Dieu nous veut et
« nous voulons Dieu.

« Je ne sais quel oiseau vole sur ma tête,
« je l'entends sans presque le voir, il est nuit.
« Ce n'est pas le temps des oiseaux nocturnes.
« Voilà qui me détourne et brouille le fil que
« je dévidais. Comme il faut peu ! Cette petite

« apparition me fait quitter ma chambre, non
« pas de peur ; je vais dire à Mimi de venir voir
« cet oiseau.

Le 3 mars.

« Qu'était-ce que cet oiseau d'hier au soir ?
« Il a disparu comme une vision dès que j'ai
« apporté la chandelle. On m'a ri au nez, di-
« sant que je l'avais vu dans ma tête. Cepen-
« dant c'était bien de mes yeux que je l'avais
« vu ; je l'ai regardé plus de cinq minutes. »

Le 5 mars.

« Tout chantait ce matin pendant que je
« faisais la prière, mon pinson, mon pauvre
« linot. C'était comme au printemps, et ce soir
« voilà des nuages, du froid, du sombre, l'hi-
« ver encore, le triste hiver.

« Je ne l'aime guère ; mais toute saison est
« bonne, puisque Dieu les a faites. Que le givre,
« le vent, la neige, le brouillard, le sombre,
« que tout temps soit donc le bienvenu !

« N'y a-t-il pas du mal à se plaindre quand

« on est chaudement près de son feu, tandis
« que tant de pauvres gens sont transis de-
« hors? Un mendiant a trouvé à midi ses dé-
« lices dans une assiette de soupe chaude qu'on
« lui a servie sur la porte, se passant fort bien
« de soleil. Je puis donc bien m'en passer.

« C'est qu'il faut quelque chose d'agréable
« aujourd'hui que partout on s'amuse, et nous
« voulions faire notre mardi gras au soleil en
« plein air, en promenades. Il a fallu se bor-
« ner à celle du hameau, où tout le monde
« voulait nous fêter. Nous avons dit merci sans
« rien prendre. »

XXIV.

Puis voyez ce qu'est pour la vieille maison séculaire la position d'un de ces pauvres ustensiles que nous ne connaissons pas même dans nos villes : une plaque de foyer au fond de la cheminée de cuisine ! Que c'est touchant pour tous ceux qui en vivent et qui s'y ré-

chauffent, et qui espèrent s'y réchauffer jusqu'à leur dernier jour.

Lisez ceci : c'est homérique ou biblique comme le trépied de Nausicaa ou comme le foyer de Jacob !

Le 7 mars.

« Aujourd'hui on a placé un âtre nouveau
« à la cuisine. Je viens d'y poser les pieds, et
« je marque ici cette sorte de consécration du
« foyer dont la pierre ne gardera point de trace.

« C'est un événement ici que ce foyer,
« comme à peu près un nouvel autel dans une
« église. Chacun va le voir et se promet de
« passer de douces heures et une longue vie
« devant ce foyer de la maison (car il est à
« tous, maîtres et valets), mais qui sait?...
« Moi peut-être, je le quitterai la première :
« ma mère s'en alla bientôt! On dit que je lui
« ressemble. »

Le 8 mars.

« J'ai fait cette nuit un grand songe. L'O-
« céan passait sous nos fenêtres. Je le voyais,

« j'entendais ses vagues roulant comme des « tonnerres, car c'était pendant une tem- « pête que j'avais la vue de la mer, et j'avais « peur.

« Un ormeau qui s'est élevé avec un oiseau « chantant dessus m'a détournée de la frayeur. « J'ai écouté l'oiseau : plus d'Océan et plus de « songe. »

XXV.

Le printemps approche, l'âme triste se rassérène; pluie ou vent, chaud ou froid, voilà la température de ces âmes qui n'ont pas d'autre événement que l'influence du ciel sur elles.

Le 9 mars.

« La journée a commencé douce et belle; « point de pluie ni de vent. Mon oiseau chan- « tait toute la matinée, et moi aussi, car j'étais « contente et je pressentais quelque bonheur « pour aujourd'hui. Le voilà, mon ami, c'est

« une de tes lettres. Oh ! s'il m'en venait ainsi
« tous les jours !

« Il faut que j'écrive à Louise.

« Du temps que j'écrivais, les nuages, le
« vent, sont revenus. Rien n'est plus variable
« que le ciel et notre âme.

« Bonsoir. »

Le 10 mars.

« Oh ! le beau rayon de lune qui vient de
« tomber sur l'évangile que je lisais ! »

XXVI.

Le 11 mars.

« Aujourd'hui, à cinq heures du matin, il
« y a eu cinquante-sept ans que notre père vint
« au monde.

« Nous sommes allés, lui, Mimi et moi, à
« l'église en nous levant, célébrer cet anni-
« versaire et entendre la messe.

« Prier Dieu, c'est la seule façon de célébrer
« toute chose en ce monde. Aussi ai-je beau-
« coup prié en ce jour où vint au monde le
« plus tendre, le plus aimant, le meilleur des
« pères. Que Dieu nous le conserve et ajoute
« à ses années tant d'années que je ne les voie
« pas finir!

« Mon Dieu! non, je ne voudrais pas mou-
« rir la dernière; aller au ciel avant tous serait
« mon bonheur.

« Pourquoi parler de mort un jour de
« naissance? c'est que la vie et la mort sont
« sœurs et naissent ensemble comme deux
« jumelles.

« Demain je ne serai pas ici. Je t'aurai quit-
« tée, ma chère chambrette; papa m'emmène
« à Caylus. Ce voyage m'amuse peu; je n'aime
« pas à m'en aller, à changer de lieu, ni
« de ciel, ni de vie, et tout cela change en
« voyage.

« Adieu, mon confident, tu vas m'attendre
« dans mon bureau. Qui sait quand nous
« nous reverrons? je dis dans huit jours, mais
« qui compte au sûr dans ce monde?

« Il y a neuf ans que je demeurai un mois à

« Caylus. Ce n'est pas sans quelque plaisir
« que je reverrai cet endroit, ma cousine, sa
« fille, et le bon chevalier qui m'aimait tant !
« On prétend qu'il m'aime encore. Je vais le
« savoir. C'est possible qu'il soit le même ; lui
« me trouvera bien changée depuis dix ans.
« Dix ans, c'est un siècle pour une femme.
« Alors nous aurons même âge, car le brave
« homme a ses quatre-vingts ans passés. »

XXVII.

Le 12 mars.

« C'était pour moi une véritable peine de
« m'en aller ; papa l'a su et m'a laissée. Il me
« dit hier au soir : « Fais comme tu voudras. »
« Je voulais demeurer et me sentais toute triste
« en pensant que ce soir je serais loin d'ici,
« loin de Mimi, loin de mon feu, loin de ma
« chambrette, loin de mes livres, loin de Tril-
« by, loin de mon oiseau : tout, jusqu'aux

« moindres choses, se présente quand on s'en
« va, et vous entoure si bien qu'on n'en peut
« sortir. Voilà ce qui m'arrive chaque fois
« qu'il est question de voyage : j'appelle voyage
« une sortie de huit jours. Comme la colombe,
« j'aime chaque soir revenir à mon nid. Nul
« endroit ne me fait envie. »

XXVIII.

Le 17, elle entend siffler dans la vallée au milieu du jour.

« J'écoute le berger qui siffle dans le val-
« lon. C'est l'expression la plus gaie qui puisse
« passer sur les lèvres de l'homme. Ce siffle-
« ment marque un sans-souci, un bien-être, un
« *je suis content* qui fait plaisir. Ces pauvres
« gens ! il leur faut bien quelque chose : ils ont
« la gaieté.

« Deux petits enfants font aussi en chantant
« leur fagot de branches parmi les moutons.

« Ils s'interrompent de temps en temps pour
« rire ou pour jouer, car tout cela leur échappe.
« J'aimerais à les voir faire et à écouter le
« merle qui chante dans la haie du ruisseau ;
« mais je veux lire.

« C'est Massillon que je lis depuis que nous
« sommes en carême. J'admire son discours de
« vendredi *sur la Prière,* qui est vraiment un
« cantique. »

Le 18 mars.

« Le berger m'a annoncé ce matin l'arrivée
« des bergeronnettes. Une a suivi le troupeau
« toute la journée : c'est de bon augure, nous
« aurons bientôt des fleurs. On croit aussi
« que ces oiseaux portent bonheur aux trou-
« peaux. Les bergers les vénèrent comme une
« sorte de génie et se gardent d'en tuer aucune.
« Si ce malheur arrivait, le plus beau mouton
« du troupeau périrait.

« Je voudrais que cette naïve crédulité pré-
« servât de même tant d'autres petits oiseaux
« que nos paysans font périr inhumaine-
« ment. »

XXIX.

Le printemps est tout à fait revenu. La pauvre fille s'en réjouit comme le brin d'herbe, sans savoir pourquoi, si ce n'est que la lumière est pure, et le vent tiède.

Lisez :

« J'ai failli avoir un chagrin aujourd'hui.
« Comme j'entrais dans ma chambre, je vis mon
« petit linot sous la griffe de la chatte. Je
« l'ai sauvé en effrayant la chatte qui a lâché
« prise. L'oiseau n'a eu que peur, puis il s'est
« trouvé si content qu'il s'est mis à chanter de
« toutes ses forces, comme pour me remercier
« et m'assurer que la frayeur ne lui avait pas
« ôté la voix.

« Un bouvier qui passe dans le chemin des
« Cordes chante aussi, menant sa charrette,
« mais un air si insouciant, si mou, que j'aime
« mieux le gazouillement du linot.

« Quand je suis seule ici, je me plais à écou-
« ter ce qui remue au dehors, j'ouvre l'oreille
« à tout bruit : un chant de poule, les branches
« tombant, un bourdonnement de mouche,
« quoi que ce soit m'intéresse et me donne à
« penser. Que de fois je me prends à considé-
« rer, à suivre des yeux de tout petits insectes
« que j'aperçois dans les feuillets d'un livre, ou
« sur les briques, ou sur la table! Je ne sais pas
« leur nom, mais nous sommes en connais-
« sance comme des passants qui se considèrent
« le long du chemin. Nous nous perdons de
« vue, puis nous nous rencontrons par hasard,
« et la rencontre me fait plaisir; mais les pe-
« tites bêtes me fuient, car elles ont peur de
« moi, quoique je ne leur aie jamais fait mal.
« C'est qu'apparemment je suis bien effrayante
« pour elles.

« En serait-il de même au paradis? Il n'est
« pas dit qu'Ève y fit jamais peur à rien. Ce
« n'est qu'après le péché que la frayeur s'est
« mise entre les créatures.

« Il faut que j'écrive à Philibert. »

XXX.

Le commencement d'avril recommence les choses, mais la vie morale est si pleine qu'elle n'ennuie jamais. Voyez.

Le 1er avril.

« Voilà donc un mois de passé, moitié triste,
« moitié beau, comme à peu près toute la vie.
« Ce mois de mars a quelques lueurs de prin-
« temps qui sont bien douces, c'est le premier
« qui voit des fleurs, quelques pimprenelles
« qui s'ouvrent un peu au soleil, des violettes
« dans les bois sous les feuilles mortes, qui les
« préservent des gelées blanches. Les petits en-
« fants s'en amusent et les appellent *fleurs de*
« *mars*.

« Ce nom est très-bien donné. On en fait
« sécher pour faire de la tisane. Cette fleur
« est bonne et douce pour les rhumes, et,

« comme la vertu cachée, son parfum la dé-
« cèle.

« On a vu aujourd'hui des hirondelles,
« joyeuse annonce du printemps. »

XXXI.

Le 2 avril.

« Mon âme s'en va tout aujourd'hui du ciel
« sur une tombe, car il y a seize ans que ma
« mère mourut à minuit. Ce triste anniver-
« saire est consacré au deuil et à la prière. Je
« l'ai passé devant Dieu en regrets et en espé-
« rances ; tout en pleurant, je lève les yeux et
« vois le ciel où ma mère est heureuse sans
« doute, car elle a tant souffert !

« Sa maladie fut longue et son âme patiente.
« Je ne me souviens pas qu'il lui soit échappé une
« plainte, qu'elle ait crié tant soit peu sous la
« douleur qui la déchirait : nulle chrétienne n'a
« mieux souffert. On voyait qu'elle l'avait ap-
« pris devant la croix. Il lui serait venu de

« sourire sur son lit de mort comme un mar-
« tyr sur son chevalet. Son visage ne per-
« dit jamais sa sérénité, et jusque dans son
« agonie elle semblait penser à une fête.

« Cela m'étonnait, moi qui la voyais tant
« souffrir, moi qui pleurais au moindre mal, et
« qui ne savais pas ce que c'est que la résigna-
« tion dans les peines. Aussi, quand on me
« disait qu'elle s'en allait mourir, je la regar-
« dais, et son air content me faisait croire
« qu'elle ne mourrait pas. Elle mourut cepen-
« dant le 2 avril à minuit, à l'heure où je m'é-
« tais endormie au pied de son lit. Sa douce
« mort ne m'éveilla pas; jamais âme ne sortit
« plus tranquillement de ce monde.

« Ce fut mon père... Mon Dieu! j'entends le
« prêtre, je vois les cierges allumés, une figure
« pâle, en pleurs; je fus emmenée dans une
« autre chambre. »

Le 3 avril.

« A neuf heures du matin ma mère fut mise
« au tombeau. »

XXXII.

Et plus loin :

. . . .

. . . .

« Je demande à mon âme ce qu'elle a vu aujour-
« d'hui, ce qu'elle a appris, ce qu'elle a aimé,
« car chaque jour elle aime quelque chose.

« Ce matin j'ai vu un beau ciel, le mar-
« ronnier verdoyant, et entendu chanter les
« petits oiseaux. Je les écoutais sous le grand
« chêne, près du Téoulé dont on nettoyait le
« bassin.

« Ces jolis chants et ce lavage de fontaine
« me donnaient à penser diversement : les oi-
« seaux me faisaient plaisir, et, en voyant s'en
« aller toute bourbeuse cette eau si pure aupa-
« ravant, je regrettais qu'on l'eût troublée, et
« me figurais notre âme quand quelque chose
« la remue ; la plus belle même se décharme
« quand on en touche le fond, car au fond de

« toute âme humaine il y a un peu de limon.
« Voilà bien la peine de prendre de l'encre
« pour écrire de ces inutilités ! »

Cette âme aimante épie toute chose pour l'aimer. Le 15, elle entend le premier rossignol.

Le 15 avril.

« A mon réveil, j'ai entendu le rossignol,
« mais rien qu'un soupir, un signe de voix. J'ai
« écouté longtemps sans jamais entendre autre
« chose. Le charmant musicien arrivait à peine
« et n'a fait que s'annoncer. C'était comme le
« premier coup d'archet d'un grand concert.
« Tout chante ou va chanter. »

Et quelques pages plus loin, à propos d'un enfant de deux ans, à qui la mort a enlevé sa mère :

« Le cœur apprend à s'affliger comme il ap-
« prend à aimer, en grandissant. »

XXXIII.

Les plus minutieux détails du ménage lui sont poésie et sentiment. Nous avons dit que le repas au Cayla se prenait souvent à la cuisine.

. . . .

« Il faut que je note en passant un excellent « souper que nous venons de faire, papa, Mimi « et moi, au coin du feu de la cuisine, avec de « la soupe des domestiques, des pommes de « terre bouillies et un gâteau que je fis hier au « four du pain ; nous n'avions pour serviteurs « que nos chiens, *Lion, Wolf* et *Trilby,* qui « léchaient les miettes. Tous nos gens sont à « l'église.

« Ce repas au coin du feu, parmi chiens et « chats, ce couvert mis sur les bûches, est « chose charmante. Il n'y manquait que le « chant du grillon et toi, pour compléter le « charme.

« Est-ce assez bavardé aujourd'hui ? Mainte-
« nant je vais écouter la Vialarette, qui revient
« de Cordes : encore un plaisir. »

Le 25 avril.

« Me voici devant un charmant bouquet de
« lilas que je viens de prendre sur la terrasse.
« Ma chambrette en est embaumée ; j'y suis
« comme dans un bouquetier, tant je respire de
« parfums ! »

Le 26 avril.

« Je ne sais quoi m'ôta de sur les fleurs hier
« matin ; depuis j'en ai vu d'autres dans le che-
« min de Cahuzac, tout bordé d'aubépines.
« C'est plaisir de trotter dans ces parfums, et
« d'entendre les petits oiseaux qui chantent
« par ci par là dans les haies.

« Rien n'est charmant comme ces courses du
« matin au printemps, et je ne regrette pas de
« me lever de bonne heure pour me donner ce
« plaisir.

« Bientôt je me lèverai à cinq heures. Je « me règle sur le soleil, et nous nous levons « ensemble.

« L'hiver, il est paresseux : je le suis et ne « sors du lit qu'à sept heures. Encore par- « fois le jour me semble long. Cela m'arrive « lorsque le ciel est nébuleux, que je suis triste « et que j'attends un peu de soleil ou quelque « chose de rayonnant dans mon âme ; alors le « temps est long.

« Mon Dieu! trouver un jour long, tandis « que la vie tout entière n'est rien!

« C'est que l'ennui s'est posé sur moi, qu'il y « demeure, et que tout ce qui prend de la du- « rée met de l'éternité dans le temps. »

L'ennui du printemps dans une âme de jeune fille éclate aussi dans les lignes suivantes :

Le 28 avril.

« Quand tout le monde est occupé et que « je ne suis pas nécessaire, je fais retraite et « viens ici à toute heure pour écrire, lire ou

« prier. J'y mets aussi ce qui se passe dans « l'âme et dans la maison, et de la sorte « nous retrouverons jour par jour tout le « passé.

« Pour moi ce n'est rien, ce qui passe, et je « ne l'écrirais pas; mais je me dis : — Maurice « sera bien aise de voir ce que nous faisions « pendant qu'il était loin et de rentrer ainsi « dans la vie de famille, — et je le marque pour « toi. »

XXXIV.

Examinons les causes cachées de cet ennui, que la résignation pieuse de la jeune fille empêchait seule de se convertir en désespoir : le malheur a sa paix et sa gaieté dans l'âme qui s'est jetée tout entière au Dieu des peines et des espérances éternelles.

Mademoiselle de Guérin avait vingt-huit ans; elle n'était pas jolie, selon le vulgaire, bien que les yeux, où se reflète le génie, la bouche, où s'épanouit la bonté, le contour har-

monieux et délicat du visage, qui encadre le caractère, les cheveux, grâce de la figure, la taille svelte et souple, qui fait ressortir les formes du corps, la vivacité de la démarche, qui transporte la personne avec la rapidité de la pensée, fissent de cet ensemble un aspect très-agréable, plus que suffisant au bonheur d'un époux.

Mais l'absence complète et volontaire de fortune ne lui laissait pas l'illusion d'être recherchée, et l'espèce de langueur désintéressée d'amour qui suit ces circonstances l'avait détachée de toutes ces espérances, sinon de tous ces désirs.

Elle pouvait aimer; il paraît même que la préférence qui l'entraînait à son insu vers un jeune ami de son frère se serait facilement changée en un sentiment dont cet ami était bien digne.

Ce goût avait ému son cœur, mais le doigt sur la bouche du silence et de la pureté virginale de cette âme n'avait rien laissé éclater, même en elle-même.

L'amour, pensait-elle, n'est pas fait pour moi; je ne dois pas même y songer. Ce songe

ferait le malheur de deux êtres ; jetons tous mes songes à Dieu.

Elle avait pour son père un amour filial plein de confiance, de pitié pour son isolement, de reconnaissance pour tous les sacrifices qu'il s'imposait en faveur de ses enfants ; pour sa sœur Mimi une affection vraiment maternelle qui aimait à se tromper soi-même, en lui persuadant que cette jeune sœur était sa fille.

XXXV.

Mais le plus fort attachement, après son attachement pour son père, était le sentiment passionné qui liait son âme à son frère aîné, Maurice de Guérin.

Elle l'avait élevé, elle avait été témoin de ses progrès dans ses premières études ; elle avait conçu de lui une de ces grandes idées qui montrent un grand homme dans un enfant à des parents trop prévenus en faveur de leur sang. Ces illusions étaient de-

venues des espérances. Elle ne trouvait rien sur la terre de supérieur à ce qu'il méritait. Elle avait transvasé toute son ambition dans la sienne, son génie dans celui qu'elle lui supposait.

XXXVI.

Elle se trompait ; nous avons lu avec attention et intérêt les deux volumes d'essais et de correspondance de ce frère mort jeune, et dont ses amis ont imprimé les œuvres, sans doute par respect pour sa sœur.

Il n'y a, selon nous, rien de supérieur, rien même de digne d'une sérieuse attention dans tout cela.

Quelques lettres où l'on retrouve un peu de l'âme de sa sœur, et un *Essai* intitulé *le Centaure,* déclamation de rhétorique qui ne mérite pas le bruit qu'on en a fait, et qui est tombée vite de ce piédestal de complaisance dans le juste oubli qui lui était dû :

voilà tout, quant au prodigieux talent qu'on attribuait à ce jeune homme.

Nous ne savons pas ce qu'il serait devenu si Dieu l'avait laissé vivre jusqu'à pleine maturité d'esprit. Il a été fauché dans sa verdeur.

Mais sa jeunesse avait été très-intéressante par ce contraste entre sa naissance et sa condition à Paris.

XXXVII.

A peine était-il sorti du séminaire de Cahuzac qu'il fut lancé à Paris, sans fortune, sans protecteur, pour faire ce qu'on appelle son chemin à travers la vie. Ce chemin fut hérissé d'obstacles et de ronces. Il fut obligé, pour vivre, de donner des leçons vulgaires à des enfants plus jeunes que lui; puis, les élèves manquant, il fut contraint de briguer un emploi de répétiteur mal rétribué dans un collége, et il y végéta ainsi quelques années, lui, l'idole de son père, et le favori adoré de sa sœur,

dans un château de gentilhomme, apparenté avec tout ce que sa province comptait de familles nobles ou distinguées !

On conçoit combien d'amertume devait faire bouillonner dans cette âme le souvenir de cette première condition et le contraste avec cet humble métier de répétiteur de collége dont le salaire était à peine une chambre haute dans un quartier de Paris, et un morceau de pain trempé de fiel.

Sa sœur ne le perdait pas de vue ; elle souffrait tout ce qu'il souffrait, elle espérait quand il désespérait, elle rêvait pour lui l'impossible.

Ces espérances le sauvèrent pourtant. Les Guérin avaient à l'Ile de France une parenté coloniale avec laquelle ils entretenaient une correspondance. Cette famille vint en France. Une jeune fille, belle comme une créole et d'une dot suffisante, l'y suivit ; mademoiselle de Guérin rêva la réhabilitation de son frère par un mariage.

Ce mariage fut conclu ; il fit quelque temps le bonheur de son frère. Mais ce temps fut court ; le malheur lui avait abrégé

la vie; la poitrine était atteinte. On le fit venir au Cayla, il y arriva mourant; il s'y éteignit dans les bras de son père, de sa sœur et de sa jeune femme. Dès lors toute la terre s'évanouit, pour mademoiselle de Guérin.

XXXVIII.

C'est là que nous la retrouvons, vieillie seulement de deux années, mais en réalité vieillie de mille espérances ensevelies avant elle.

Il ne lui restait que son père à consoler, un tout jeune frère bon, aimable, un peu étourdi, et sa sœur Mimi à cultiver. Quant à elle, elle était morte à ce bas monde; mais le monde supérieur, le monde céleste, celui où tout est éternel, lui apparaissait plus visible que jamais. Elle vivait davantage d'immortalité!

XXXIX.

Maintenant donc que nous la connaissons à fond et que les murs du vieux donjon de son cher Cayla sont transparents pour nous, relisons ses notes, ses reliques épistolaires, avant et après l'événement qui l'a privée de ce frère, et introduisons-nous le soir, au coin du feu, entre son père et elle. Les confidences de l'espérance et de la jeunesse, pleines d'illusions, sont moins touchantes que celles de la dernière heure. La moitié de ces confidences s'étend sur la terre, l'autre moitié regarde déjà le ciel.

XL.

Sans date.

« M'y revoici à ce cher Cayla!

« Oh! que ce fut un beau moment que le re-

« voir de la famille, de papa, de Mimi, d'Érem-
« bert (Éran), qui m'embrassaient si tendre-
« ment et me faisaient sentir si profond tout
« le bonheur d'être ainsi aimée ! »

Le 17, elle a repris sa vie découragée, mais sensible toujours au bonheur d'autrui.

Le 18 avril.

« Qui aurait deviné ce qui vient de m'ar-
« river aujourd'hui? J'en suis surprise, occu-
« pée, bien aise. Je remercie, et regarde cent
« fois ma belle fortune : les poésies créoles, à
« moi adressées par un poëte de l'Ile de
« France. Demain j'en parlerai. Il est trop
« tard à présent, mais je n'ai pu dormir sans
« marquer ici cet événement de ma journée et
« de ma vie. »

Le 19 avril.

« Me voici à la fenêtre, écoutant un chœur de
« rossignols qui chantent dans la Moulinasse
« d'une façon ravissante.

« Oh ! le beau tableau ! Oh ! le beau concert,
« que je quitte pour aller porter l'aumône à
« Annette la boiteuse ! »

XLI.

Le 22 avril.

« Mimi m'a quittée pour quinze jours ; elle
« est à ***, et je la plains au milieu de cette
« païennerie, elle si sainte et bonne chré-
« tienne ! Comme me disait Louise une fois,
« elle me fait l'effet d'une bonne âme dans
« l'enfer ; mais nous l'en sortirons dès que le
« temps donné aux convenances sera passé.

« De mon côté, il me tarde ; je m'ennuie de
« ma solitude, tant j'ai l'habitude d'être deux.
« Papa est aux champs presque tout le jour,
« Éran à la chasse : pour toute compagnie,
« il me reste Trilby et mes poulets qui font du
« bruit comme des lutins ; ils m'occupent sans
« me désennuyer, parce que l'ennui est le fond
« et le centre de mon âme aujourd'hui. Ce que

« j'aime le plus est peu capable de me dis-
« traire. J'ai voulu lire, écrire, prier, tout cela
« n'a duré qu'un moment; la prière même me
« lasse. C'est triste, mon Dieu ! Par bonheur,
« je me suis souvenue de ce mot de Fénelon :
« Si Dieu vous ennuie, dites-lui qu'il vous
« ennuie. »

Le 23 avril.

« Je viens de passer la nuit à t'écrire. Le
« jour a remplacé la chandelle, ce n'est pas
« la peine d'aller au lit. Oh ! si papa le
« savait ! »

Le 24 avril.

« Comme elle a passé vite, cette nuit passée
« à t'écrire ! l'aurore a paru que je me croyais
« à minuit ; il était trois heures pourtant, et
« j'avais vu passer bien des étoiles, car de ma
« table je vois le ciel, et de temps en temps je
« le regarde et le consulte; et il me semble
« qu'un ange me dicte.

« D'où me peuvent venir, en effet, que d'en

« haut tant de choses tendres, élevées, douces,
« vraies, pures, dont mon cœur s'emplit quand
« je te parle! Oui, Dieu me les donne, et je te
« les envoie.

« Puisse ma lettre te faire du bien! Elle t'ar-
« rivera mardi; je l'ai écrite la nuit pour la faire
« jeter à la poste le matin, et gagner un jour.
« J'étais si pressée de te venir distraire et for-
« tifier dans cet état de faiblesse et d'ennui où
« je te vois!

« Mais je ne le vois pas, je l'augure d'après
« tes lettres, et quelques mots de Félicité. Plût
« à Dieu que je pusse le voir et savoir ce qui
« te tourmente! alors je saurais sur quoi
« mettre le baume, tandis que je le pose au
« hasard. Oh! que je voudrais de tes lettres! .

. . . .

. . . .

« Quelquefois je pense que ce n'est rien
« que ma tristesse, qu'un peu de cette humeur
« noire que nous avons dans la famille, et qui
« rend si triste quand il s'en répand dans le
« cœur!

« Mon âme est naturellement aimante, et la
« prière, qu'est-ce autre chose que l'amour, un

« amour qui se répand de l'âme au dehors
« comme l'eau sort de la fontaine? . . .

. . . .

« Au moment où j'écris, tonnerre, vents,
« éclairs, tremblement du château, torrents de
« pluie comme un déluge. J'écoute tout cela
« de ma fenêtre inondée, et je n'y puis écrire
« comme chaque soir.

« C'est bien dommage, car c'est un char-
« mant pupitre, sur ce tertre du jardin si
« vert, si joli, si frais, tout parfumé d'a-
« cacias. »

XLII.

Le 28 mai.

« Notre ciel d'aujourd'hui est pâle et lan-
« guissant comme un beau visage après la
« fièvre. Cet état de langueur a bien des
« charmes, et ce mélange de verdure et de
« débris, de fleurs qui s'ouvrent sur des

« fleurs tombées, d'oiseaux qui chantent et
« de petits torrents qui coulent, cet air
« d'orage et cet air de mai, font quelque
« chose de chiffonné, de triste, de riant que
« j'aime.

« Mais c'est l'Ascension aujourd'hui; laissons
« la terre et le ciel de la terre, montons plus
« haut que notre demeure, et suivons Jésus-
« Christ où il est entré

« Cette fête est bien belle; c'est la fête des
« âmes détachées, libres, célestes, qui se
« plaisent, au-delà du visible, où Dieu les
« attire. »

Le 29 mai.

« Jamais orage plus long, il dure encore,
« depuis trois jours le tonnerre et la pluie vont
« leur train. Tous les arbres s'inclinent sous
« ce déluge ; c'est pitié de leur voir cet air lan-
« guissant et défait dans le beau triomphe de
« mai.

« Nous disions cela ce soir, à la fenêtre de
« la salle, en voyant les peupliers du Pontet
« penchant leur tête tout tristement, comme

« quelqu'un qui plie sous l'adversité. Je les
« plaignais ou peu s'en faut ; il me sem-
« ble que tout ce qui paraît souffrir a une
« âme. »

Le 30 mai.

« Toujours, toujours la pluie. C'est un
« temps à faire de la musique ou de la poésie.
« Tout le monde bâille en comptant les heures
« qui jamais ne finissent.

« C'est un jour éternel pour papa surtout
« qui aime tant le dehors et ses distractions.
« Le voilà comme en prison, feuilletant de
« temps en temps une vieille histoire de l'A-
« cadémie de Berlin, porte-sommeil, assou-
« pissante lecture !

« Juge ! je suis tombée sur la *théologie de*
« *l'Être !*

« Vite, j'ai fermé le livre, et j'ai cru voir
« un puits sans eau.

« Le vide obscur m'a toujours fait peur. »

XLIII.

Les douleurs, ce chapelet de la vie, continuent à s'égrener sur le Cayla.

Le 12 juin, meurt la bonne grand'mère, venue là pour y mourir.

Jour de deuil, écrit Eugénie.

Le 17 juin.

« Jour de deuil. Nous avons perdu ma grand'-
« mère. Ce matin, papa est venu de bonne
« heure dans ma chambre, s'est approché de
« mon lit et m'a pris la main qu'il a serrée en
« me disant :

« — Lève-toi.

« — Pourquoi ?

« Il m'a serré la main encore.

« — Lève-toi.

« — Il y a quelque chose, dites ?

« — Ma mère...

« J'ai compris ; je l'avais laissée mourante. »

XLIV.

Le 1er août.

« Ce soir ma tourterelle est morte, je ne
« sais de quoi, car elle chantait encore ces
« jours-ci.

« Pauvre petite bête! voilà des regrets
« qu'elle me donne. Je l'aimais, elle était
« blanche, et chaque matin c'était la première
« voix que j'entendais sous ma fenêtre, tant
« l'hiver que l'été. Était-ce plainte ou joie? je
« ne sais, mais ces chants me faisaient plaisir
« à entendre; voilà un plaisir de moins. Ainsi,
« chaque jour, perdons-nous quelque jouis-
« sance.

« Je veux mettre ma colombe sous un rosier
« de la terrasse; il me semble qu'elle sera bien
« là, et que son âme (si âme il y a) reposera
« doucement dans ce nid sous les fleurs.

« Je crois assez à l'âme des bêtes, et je vou-
« drais même qu'il y eût un petit paradis pour

« les bonnes et les douces, comme les tourte-
« relles, les chiens, les agneaux. Mais que faire
« des loups et autres méchantes espèces? Les
« damner? cela m'embarrasse. L'enfer ne punit
« que l'injustice, et quelle injustice commet le
« loup qui mange l'agneau? Il en a besoin; ce
« besoin, qui ne justifie pas l'homme, justifie
« la bête, qui n'a pas reçu de loi supérieure à
« l'instinct. En suivant son instinct, elle est
« bonne ou mauvaise par rapport à nous seu-
« lement; il n'y a pas *vouloir*, c'est-à-dire
« choix, dans les actions animales, et par
« conséquent ni bien ni mal, ni paradis ni en-
« fer. Je regrette cependant le paradis, et qu'il
« n'y ait pas des colombes au ciel.

« Mon Dieu! qu'est-ce que je dis là? aurons-
« nous besoin de rien d'ici-bas, là-haut, pour
« être heureux? »

XLV.

Le temps change, mais pas le cœur; lisez son voyage à Cahuzac.

Le 29 juin.

« Beau ciel, beau soleil, beau jour. C'est de
« quoi se réjouir, car le beau temps est rare
« à présent, et je le sens comme un bienfait.
« C'en est bien un, qu'une belle nature, un
« air pur, un ciel radieux, petites images
« du séjour céleste, et qui font penser à
« Dieu.

« J'irai ce soir à Cahuzac, mon cher pèle-
« rinage. En attendant, je vais m'occuper de
« mon âme et voir où elle en est dans ses rap-
« ports avec Dieu depuis huit jours. Cette re-
« vue éclaire, instruit et avance merveilleuse-
« ment le cœur dans la connaissance de Dieu
« et de soi-même. N'y avait-il pas un philo-
« sophe qui ordonnait cet exercice trois fois
« le jour à ses disciples? Et ses disciples le
« faisaient.

« Je le veux faire aussi, à l'école de Jésus,
« pour apprendre à devenir sage, d'une sagesse
« chrétienne. »

Le 30 juin.

« Je passai la journée d'hier à Cahuzac, et
« quelques heures seule dans la maison de
« notre grand'mère.

« Je me mis d'abord à genoux sur un prie-
« Dieu où elle priait, puis je parcourus sa
« chambre, je regardai ses chaises, son fau-
« teuil, ses meubles dérangés comme quand on
« déloge; je vis son lit *vide;* je passai partout
« où elle avait passé, et je me souvins de ces
« lignes de Bossuet : « Dans un moment on
« passera où j'étais, et l'on ne m'y trouvera
« plus. Voilà sa chambre, voilà son lit, dira-
« t-on, et de tout cela il ne restera plus que mon
« tombeau où l'on dira que je suis, et je *n'y*
« *serai pas.* » Oh! quelle idée de notre néant
« dans cette absence même de la tombe, dans
« la dispersion si prompte de notre poussière
« dans les souterrains de la mort!

« Demain, je change et vais à Cahuzac pour
« des réparations à la maison qui me tiendront
« quelques jours. Ce seront des jours uniques;

« aussi je veux les marquer et prendre mon
« journal.

« Je vais écrire à Antoinette, mon amie
« l'ange. »

XLVI.

Le 1er septembre elle y est, à Cahuzac, pour démeubler la maison vide de sa grand'mère. Écoutons-la respirer toute seule.

Le 1er septembre.

« M'y voici, à Cahuzac, dans une autre cham-
« brette, accoudée sur une petite table où
« j'écris.

« Il me faut partout des tables et du papier,
« parce que partout mes pensées me suivent et
« se veulent répandre en un endroit, pour toi,
« mon ami. J'ai parfois l'idée que tu y trouve-
« ras quelque charme, et cette idée me sourit
« et me fait continuer.

« Papa me viendra voir cette après-midi ;
« cela me réjouit. »

XLVII.

Le 1er décembre.

« Je pense à la tombe qui s'ouvre ce matin
« à Gaillac pour engloutir ces restes humains
« jusqu'à ce que Dieu les ravive. C'est notre
« sort à tous, il faut être jeté en terre et pour-
« rir dans les sillons de la mort avant d'arri-
« ver à la floraison; mais, alors, que nous serons
« heureux de vivre et même d'avoir vécu !
« L'immortalité nous fera sentir le prix de la
« vie et tout ce que nous devons à Dieu pour
« nous avoir tirés du néant.

« C'est un bienfait auquel nous ne pensons
« guère et dont nous jouissons sans presque
« nous en soucier, car la vie souvent ne fait
« aucun plaisir. Mais qu'importe pour le chré-
« tien? A travers larmes ou fêtes, il marche
« toujours vers le ciel ; son but est là, ce qu'il

« rencontre ne peut guère l'en détourner.
« Crois-tu que, si je courais vers toi, une fleur
« sur mon chemin ou une épine au pied m'ar-
« rêtassent ?

« Me voici au soir d'une journée remplie de
« mille pensées et choses diverses dont je me
« rends compte au coin du feu de ma chambre,
« à la clarté d'une petite lampe, ma seule
« compagne de nuit.

« Sans le malheur arrivé à Gaillac, j'aurais
« Mimi à côté de moi, et nous causerions, et
« je lui dirais, à elle, ce que je dis mal ici à ce
« confident muet. »

Le 2 décembre.

« Rien d'intéressant, que la venue d'un petit
« chien qui doit remplacer Lion au troupeau.
« Il est beau et fort caressant, je l'aime ; et je
« lui cherche un nom. Ce serait Polydore, en
« souvenir du chien de La Chênaie ; mais, pour
« un chien de berger, c'est un nom de luxe :
« mieux vaut Bataille, pour le combattant du
« troupeau.

« L'air est doux ce matin, les oiseaux chan-

« tent comme au printemps, et un peu de soleil « visite ma chambrette. Je l'aime ainsi et m'y « plais comme aux plus beaux endroits du « monde, toute solitaire qu'elle est. C'est que « j'en fais ce que je veux, un salon, une « église, une académie. J'y suis quand je veux « avec Lamartine, Chateaubriand, Fénelon : « une foule d'esprits m'entoure ; ensuite ce sont « des saints, sainte Thérèse, saint Louis, pa- « tron de mon amie Louise, et une petite image « de l'Annonciation où je contemple un doux « mystère et les plus pures créatures de Dieu, « l'ange et la Vierge. Voilà de quoi me plaire « ici et murer ma porte à tout ce qui se voit « ailleurs. » . . . .

. . . .

XLVIII.

Arrêtons-nous un moment ici, où ses dernières joies finissent, et demandons à nos lec-

teurs s'ils ont trouvé ailleurs ces ouvertures sur l'âme humaine qui laissent mieux voir au fond d'un cœur. Et quel cœur! et quelle admirable imagination! et quelle beauté dans la simplicité des événements, toujours les mêmes! et quelle variété dans la monotonie !

Mais est-ce que l'événement, quelque semblable qu'il soit à lui-même, est jamais monotone?

Est-ce que l'eau du fleuve pur, qui coule la même en se renouvelant toujours, ennuie jamais l'œil qui la voit couler en reflétant les scènes de son rivage?

La monotonie n'est pas dans la nature, elle est un nom ; l'âme douée d'une vie éternelle donne la vie à tout ce qui l'impressionne; sa candeur n'est pas le néant, sa candeur est sa sincérité ; plus elle s'observe, plus elle se peint elle-même ; plus elle se passionne et plus elle nous intéresse.

Allons encore quelques pas dans cette belle vie, et voyons-la finir comme elle a commencé : dans la douce candeur de la douleur confiante, comme dans la naïve joie de la fleur qui vient d'éclore pour jouir, aimer, souffrir,

et embaumer ce qui la foule aux pieds sans la cueillir et sans la voir.

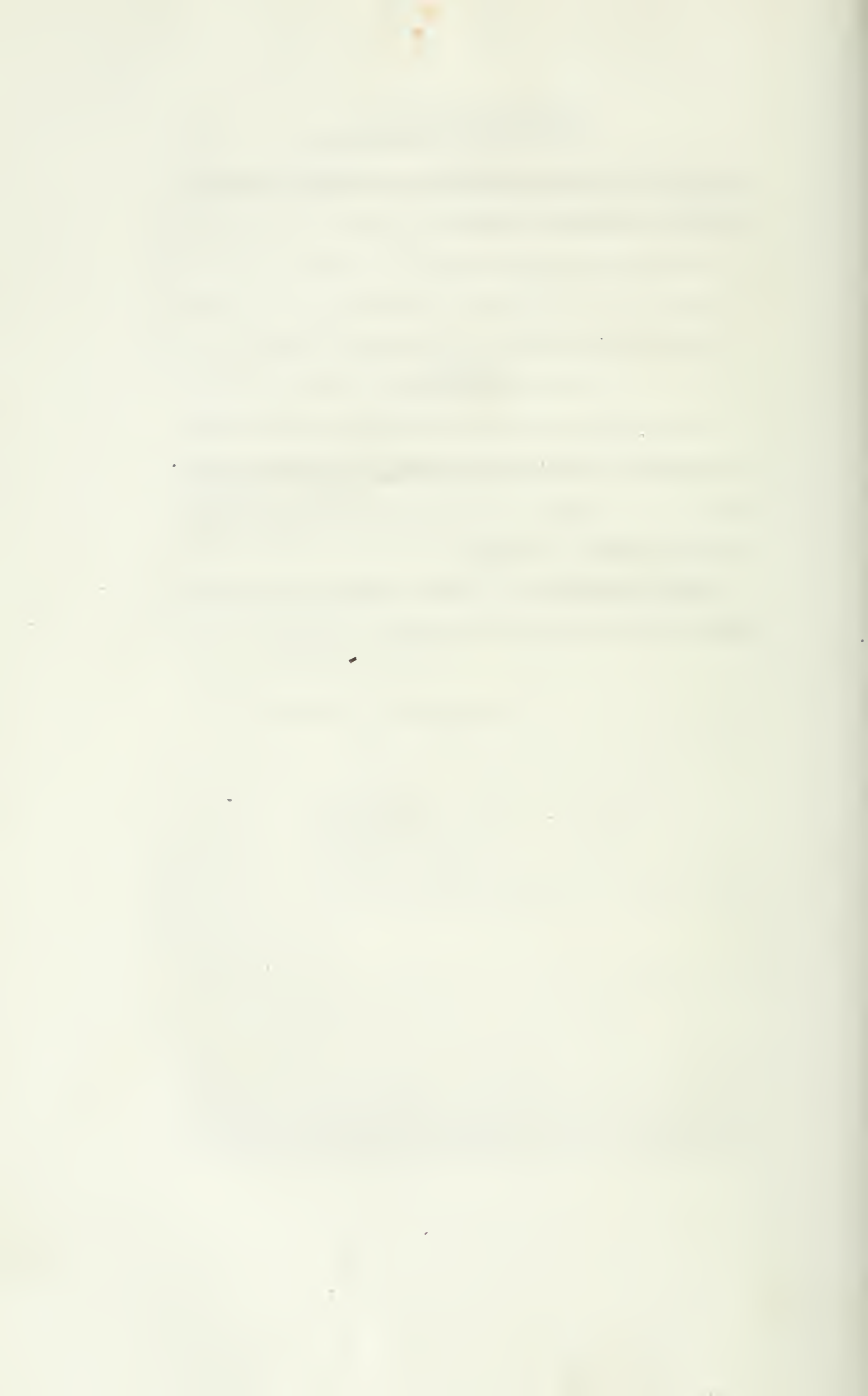
XLIX.

Il nous reste de bien belles pages à feuilleter encore dans cette *Imitation* familière de l'ange solitaire du foyer.

Cette littérature de l'âme a des pages qu'aucune autre littérature n'égalera jamais.

LAMARTINE.

Paris. — Typogr. de Firmin Didot frères, imprimeurs de l'Institut et de la Marine, rue Jacob, 56.



COURS FAMILIER

DE

LITTÉRATURE.

LXXXIXe ENTRETIEN.

DE LA LITTÉRATURE DE L'AME.

JOURNAL INTIME D'UNE JEUNE PERSONNE.

Mlle de Guérin.

(DEUXIÈME PARTIE.)

I.

Il y a une littérature extérieure et publique, il y a une littérature intérieure et privée. Celle-là est aussi supérieure à l'autre que l'âme est au-dessus du corps. C'est d'elle que nous continuons de vous entretenir aujourd'hui en

feuilletant jusqu'à la fin cette correspondance et ce journal intime de cet ange terrestre qu'on appelait Eugénie de Guérin, ce saint Augustin des femmes, seulement un saint Augustin sans péché, dont les larmes ne furent point de l'expiation, mais des effusions du cœur, effusions tantôt d'enthousiasme pour Dieu, tantôt de pitié pour ses créatures, tantôt d'admiration pour la nature, et qui ne vécut comme la fleur de l'herbe des champs que pour verser sa douce odeur sous les pieds de son père, de son frère et de ses amis.

II.

Quand son premier amour de famille ici-bas, son frère Maurice, fut mort entre ses bras au Cayla, et qu'elle-même fut morte après son père, on retrouva dans ses papiers ces dernières notes de son journal adressées à ce cher mort *Maurice,* et on les recueillit pour notre

édification intellectuelle comme des reliques que la flamme aurait profanées. En voici ; lisez encore.

Elle est retirée dans sa petite chambre : elle sourit, et elle lui dit ou plutôt elle se dit à elle-même :

Le 12 mars 1836.

« J'admirais tout à l'heure un petit paysage « de ma chambrette qu'enluminait le soleil le- « vant. Que c'était joli ! Jamais je n'ai vu de « plus bel effet de lumière sur le papier, à tra- « vers des arbres en peinture. C'était diaphane, « transparent ; c'était dommage pour mes « yeux, ce devait être vu par un peintre. Mais « Dieu ne fait-il pas le *beau* pour tout le « monde ? Tous nos oiseaux chantaient ce ma- « tin, pendant que je faisais ma prière. Cet ac- « compagnement me plaît, quoiqu'il me dis- « traie un peu. Je m'arrête pour écouter ; puis « je reprends, pensant que les oiseaux et moi « nous faisons nos cantiques à Dieu, et que « ces petites créatures chantent peut-être

« mieux que moi. Mais le charme de la prière,
« le charme de l'entretien avec Dieu, ils ne le
« goûtent pas, il faut avoir une âme pour le
« sentir. J'ai ce bonheur que n'ont pas les oi-
« seaux. Il n'est que neuf heures et j'ai déjà
« passé par l'heureux et par le triste. Comme
« il faut peu de temps pour cela ! L'heureux,
« c'est le soleil, l'air doux, le chant des oiseaux,
« bonheurs à moi ; puis une lettre de Mimi,
« qui est à Gaillac, où elle me parle de
« M[me] Vialar, qui t'a vu, et d'autres choses
« riantes. Mais voilà que j'apprends parmi tout
« cela le départ de M. Bories, de ce bon et ex-
« cellent père de mon âme. Oh ! que je le re-
« grette ! quelle perte je vais faire en perdant
« ce bon guide de ma conscience, de mon
« cœur, de mon esprit, de tout moi-même que
« Dieu lui avait confié et que je lui laissais
« avec tant d'abandon ! Je suis triste d'une
« tristesse intérieure qui fait pleurer l'âme.
« Mon Dieu, dans mon désert, à qui avoir re-
« cours ? qui me soutiendra dans mes défail-
« lances spirituelles ? qui me mènera au grand
« sacrifice ? C'est en ceci surtout que je re-
« grette M. Bories. Il connaît ce que Dieu m'a

« mis au cœur, j'avais besoin de sa force pour
« le suivre.

« Toi, tu me comprendras ! »

III.

Elle quitte cette douce contemplation pour une peine utile. Écoutez :

« En allant à Cahuzac, j'ai voulu voir une
« pauvre femme malade qui demeure au-delà
« de la Vère. C'est la femme de la complainte
« du *Rosier* que je t'ai contée, je crois. Mon
« Dieu, quelle misère ! En entrant, j'ai vu un
« grabat d'où s'est levée une tête de mort ou
« à peu près. Cependant elle m'a connue. J'ai
« voulu m'approcher pour lui parler, et j'ai
« vu de l'eau, une bourbe auprès de ce lit,
« des ordures délayées par la pluie qui tombe
« de ce pauvre toit, et par une fontaine qui
« filtre sous ce pauvre lit. C'était une infec-
« tion, une misère, des haillons pourris, des

« poux : vivre là ! pauvre créature ! Elle était
« sans feu, sans pain, sans eau pour boire,
« couchée sur du chanvre et des pommes de
« terre qu'elle tenait là pour les préserver de
« la gelée. Une femme, qui nous suivait, l'a
« délogée du fumier, une autre a apporté des
« fagots ; nous avons fait du feu, nous l'avons
« assise sur un *sélou*, et, comme j'étais fatiguée,
« je me suis mise auprès d'elle sur le fagot
« qui restait. Je lui parlais du bon Dieu ; rien
« n'est plus aisé que d'être entendu des pau-
« vres, des malheureux, des délaissés du
« monde, quand on leur parle du ciel. C'est
« que leur cœur n'a rien qui les empêche
« d'entendre. Aussi, qu'il est aisé de les conso-
« ler, de les résigner à la mort ! L'ineffable
« paix de leur âme fait envie. Notre malade
« est *heureuse*, et rien n'est plus étonnant que
« de trouver le bonheur chez une telle créa-
« ture, dans une pareille demeure. C'est pire
« cent fois qu'une étable à cochon. Je ne vis
« pas où poser mon châle sans le salir, et,
« comme il m'embarrassait sur les épaules, je
« le jetai sur les branches d'un saule qui se
« trouve devant la porte. »

IV.

Le 14 mars.

Un joli enfant vient la visiter.

« Après avoir donné au petit Antoine tout
« ce qu'il a voulu, je lui ai demandé une bou-
« cle de ses cheveux, lui offrant une des mien-
« nes. Il m'a regardée, un peu surpris : « Non,
« m'a-t-il dit, les miennes sont plus jolies. »
« Il avait raison ; des cheveux de trente ans
« sont bien laids auprès de ses boucles blon-
« des. Je n'ai donc rien obtenu qu'un baiser.
« Ils sont doux, les baisers d'enfant : il me
« semble qu'un lis s'est posé sur ma joue. »

. . . .

. . . .

V.

« Aujourd'hui tout mon temps s'est passé
« en occupations, en affairages ; ni lecture, ni
« écriture ; journée matérielle. A présent, seule,
« en repos dans ma chambrette, je lirais, j'é-
« crirais beaucoup, je ne sais sur quoi, mais j'é-
« crirais. Je me sens la veine ouverte. Ce serait
« un beau moment de poésie, et je regrette de
« n'en avoir aucune en train. En commencer ?
« Non, c'est trop tard, la nuit est faite pour
« dormir, à moins qu'on ne soit Philomèle ; et
« puis, quand je commencerais quelque chose,
« demain peut-être je le laisserais aux rats. La
« réflexion me plonge vite au fond de toute
« chose, et je vois le néant dans tout, si Dieu
« ne s'y trouve pas. »

VI.

Le 20 mars.

« Une petite lacune. Je saute du 14 au 20.
« Je trouve si peu de chose à dire de mes
« jours, qui se ressemblent souvent comme des
« gouttes d'eau, que je n'en dis rien. Ce n'est
« pas vraiment la peine d'employer l'encre et le
« temps à cela, et je ferais mieux peut-être de
« m'occuper d'autre chose. Mais aussi j'ai be-
« soin d'écrire et d'un confident à toute heure.
« Je parle quand je veux à ce petit cahier ; je
« lui dis tout, pensées, peines, plaisirs, émo-
« tions, tout enfin, hormis ce qui ne peut se
« dire qu'à Dieu, et encore j'ai regret de ce
« que je laisse au fond du cœur. Mais cela, je
« ferais mal, je crois, de le produire, et la
« conscience se met entre la plume et mon
« papier. Alors je me tais. Si ceci t'étonne,
« mon ami, avec la vie que tu me connais, sou-

« viens-toi que Marie l'Égyptienne était fort
« tourmentée dans la solitude. Il y a des es-
« prits malins répandus dans l'air.

« Aujourd'hui, et depuis même assezlong -
« temps, je suis calme, paix de tête et de
« cœur, état de grâce dont je bénis Dieu. Ma
« fenêtre est ouverte; comme il fait calme!
« tous les petits bruits du dehors me viennent;
« j'aime celui du ruisseau. Adieu, j'entends
« une horloge à présent, et la pendule qui lui
« répond. Ce tintement des heures dans le
« lointain et dans la salle prend dans la
« nuit quelque chose de mystérieux. Je pense
« aux trappistes qui se réveillent pour prier,
« aux malades qui comptent en souffrant tou-
« tes les heures, aux affligés qui pleurent, aux
« morts qui dorment glacés dans leur lit. Oh!
« que la nuit fait venir des pensées graves! »

VII.

Les soucis actifs de sa maison la submergent

en l'absence de son père ; elle emploie et nourrit quarante ouvriers des champs.

Le 22 mars.

« Hier s'est passé sans que j'aie pu te rien
« dire, à force d'occupations, de ces trains de
« ménage, de ces courants d'affaires qui em-
« portent tous mes moments et tout moi-
« même, hormis le cœur qui monte dessus et
« s'en va du côté qu'il aime. C'est tantôt ici,
« tantôt là, à Paris, à Alby où est Mimi, aux
« montagnes, au ciel quelquefois, ou dans une
« église, enfin où je veux ; car je suis libre
« parmi mes entraves et je sens la vérité de ce
« que dit l'*Imitation,* qu'on peut passer comme
« sans soins à travers les soins de la vie. Mais
« ces soins-là pèsent à l'âme, ils la fatiguent,
« l'ennuient souvent, et c'est alors qu'elle as-
« pire à la solitude. Oh! le bienheureux état
« où l'on peut s'occuper uniquement de la
« seule chose nécessaire, où, du moins, les
« soins matériels n'occupent que légèrement
« et ne prennent pas la grande partie du jour !

« Voilà que pour quarante bêcheurs, ou me-
« nuisiers, ou je ne sais quoi, il m'a fallu
« rester tout le long du jour à la cuisine, les
« mains aux fourneaux et dans les *oulos*.

« Oh! que j'aurais bien mieux aimé être ici,
« avec un livre ou une plume! Je t'aurais écrit,
« je t'aurais dit combien tes envois me sont
« agréables, et je ne sais quoi ensuite ; ce se-
« rait plus joli que des plats de soupe. Mais
« pourquoi se plaindre et perdre ainsi le mé-
« rite d'une contrariété? Faisons ma soupe de
« bonne grâce ; les saints souriaient à tout, et
« l'on dit que sainte Catherine de Sienne faisait
« avec grande joie la cuisine. »

Le 11 avril.

« Je suis à mille choses qui remplissent tous
« mes moments de devoirs ou d'occupations.
« Ceci n'est qu'un délassement, un temps de
« reste que je te donne quand je puis, la nuit,
« le matin, à toute heure, car à toute heure on
« peut causer quand c'est avec le cœur que l'on
« parle. Une mouche, un bruit de porte, une

« pensée qui vient, que sais-je ? tant de choses
« qu'on voit, qu'on touche, qu'on sent, fe-
« raient écrire des volumes. Je lisais hier au
« soir Bernardin, au premier volume des
« *Études,* qu'il commence par un fraisier, ce
« fraisier qu'il décrit avec tant de charme, tant
« d'esprit, tant de cœur, qui ferait, dit-il,
« écrire des volumes sans fin, dont l'étude
« suffirait pour remplir la vie du plus savant
« naturaliste par les rapports de cette plante
« avec tous les règnes de la nature. Mon ami,
« je suis ce fraisier en rapport avec la terre,
« avec l'air, avec le ciel, avec les oiseaux, avec
« tant de choses visibles et invisibles que je
« n'aurais jamais fini si je me mettais à me dé-
« crire, sans compter ce qui vit aux replis du
« cœur, comme ces insectes qui logent dans
« l'épaisseur d'une feuille. De tout cela, mon
« ami, quel volume !

« Voilà sous ma plume une petite bête qui
« chemine, pas plus grosse qu'un point sur
« un *i*. Qui sait où elle va? de quoi elle vit?
« et si elle n'a pas quelque chagrin au cœur?
« qui sait si elle ne cherche pas quelque Paris
« où elle a un frère? elle va bien vite. Je m'ar-

« rête sur son chemin : la voilà hors de la page ;
« comme elle est loin ! je la vois à peine, je
« ne la vois plus. Bon voyage, petite créature,
« que Dieu te conduise où tu veux aller ! Nous
« reverrons-nous ? T'ai-je fait peur ? Je suis si
« grande à tes yeux sans doute ! mais peut-
« être par cela même je t'échappe comme une
« immensité. Ma petite bête me mènerait loin,
« je m'arrête à cette pensée : qu'ainsi je suis,
« aux yeux de Dieu, petite et infiniment petite
« créature qu'il aime.

« Tous les soirs je lis quelque *Harmonie* de
« Lamartine ; j'en apprends des morceaux par
« cœur, et cette étude me charme et fait jaillir
« je ne sais quoi de mon âme, qui me trans-
« porte loin du livre qui tombe, loin de ceux
« qui parlent auprès de moi ; je me trouve où
« sont ces *esprits qui balancent les astres sur*
« *nos têtes, et qui vivent de feu comme nous*
« *vivons d'air...* »

VIII.

Son père l'interroge quelquefois sur ses occupations solitaires dans sa chambre : elle lui lit pour le contenter quelques passages insignifiants de ses notes, mais elle lui dérobe tout ce qui pourrait l'affliger. Elle l'avoue à son frère qui n'est pas responsable de ce qui lui manque dans la vie. Voyez :

Sans date.

« Le rossignol chante, le ciel est beau,
« choses toutes neuves dans ce printemps tar-
« dif. J'ai réfléchi après avoir écouté le rossi-
« gnol ; j'ai calculé le nombre des minutes de
« mon existence.

« C'est effrayant, 168 millions et quelques
« mille! Déjà tant de temps dans ma vie! J'en
« comprends mieux toute la rapidité, mainte-
« nant que je la mesure par parcelles. Le Tarn

« n'accumule pas plus vite les grains de sable « sur ses bords. Mon Dieu, qu'avons-nous fait « de ces instants que vous devez aussi compter « un jour? S'en trouvera-t-il qui comptent « pour la vie éternelle? s'en trouvera-t-il « beaucoup, s'en trouvera-t-il un seul? *Si « observaveris, Domine, Domine, quis susti- « nebit?* »

Elle avoue une seconde fois qu'elle cache des pages à l'œil de son père de peur de l'affliger.

« Il n'est pas bon qu'il les voie et qu'il con- « naisse autre chose de moi que le côté calme « et serein. Une fille doit être si douce à son « père! Nous devons leur être à peu près ce « que les anges sont à Dieu ! »

Un jour après, elle écrit :

Le 5 mai 1837.

« Pluie, vent froid, ciel d'hiver, le ros- « signol, qui de temps en temps chante sous

« des feuilles mortes, c'est triste au mois de « mai. Aussi suis-je triste en moi, malgré « moi. Je ne voudrais pas que mon âme prît « tant de part à l'état de l'air et des saisons, « que, comme une fleur, elle s'épanouisse « ou se ferme au froid ou au soleil. Je ne « le comprends pas, mais il en est ainsi tant « qu'elle est enfermée dans ce pauvre vase du « corps.

« Pour me distraire, j'ai feuilleté Lamar- « tine, le cher poëte. J'aime l'hymne au rosi- « gnol et bien d'autres de ces *Harmonies*, « mais que c'est loin de l'effet que me faisaient « ses *Méditations!* C'étaient des ravissements, « des extases; j'avais seize ans : que c'était « beau! Le temps change bien des choses. Le « grand poëte ne me fait plus vibrer le cœur, « il ne m'a pas même pu distraire aujour- « d'hui. »

Hélas, c'étaient les seize ans qui étaient beaux!

IX.

Ailleurs, elle raconte l'ameublement de sa chambre, ses livres, son christ, son chapelet, ses gravures, ses tableaux. Pourquoi M. de Ruder, cet émule mystique du mystique Scheffer, n'avait-il pas alors conçu, dessiné et peint cette ardente et touchante image du Christ priant sa dernière prière pour les hommes dans le bois des Oliviers?

Certes, M. de Ruder eût été son Lamartine en peinture ; un habile burin lui aurait rendu cette figure qui n'a besoin ni de couleurs, ni de tons, ni de nuances pour passionner le regard. La pensée est tout dans le dessin ! Le coloris n'est que le vêtement de l'idée. La foudre est dans la main; c'est elle qui frappe! ici elle a incrusté du premier coup le Sauveur des hommes dans l'âme et dans les yeux de l'humanité !

Il est nuit, mais une de ces nuits lumineuses sur les collines de Judée ; les disciples de ce sage, qui voit sa mort pour le lendemain dans la colère des grands et dans l'indifférence du peuple de Jérusalem, reposent endormis et à peine visibles, étendus sur les racines des noirs oliviers ; le Christ les fuit comme des compagnons qui commencent à douter et dans l'esprit de qui la trahison s'insinue pour ébranler la foi chancelante.

Il tourne les épaules à la forêt sacrée pour chercher du regard le ciel du côté où la lune en illumine l'avenue. Ses rayons, qui attirent et qui enflamment les vapeurs humides de la nuit, forment un nimbe orageux, confus, éclatant, au-dessus des oliviers, autour de la tête de l'agonisant. Il tombe à genoux devant un gros fragment de rocher qui supporte ses coudes et ses deux mains jointes pour supplier son Père céleste. Ses mains jointes sont tellement éloquentes par la pression des doigts contre les doigts et par les veines à travers lesquelles on voit circuler le sang brûlant de se répandre pour l'homme, son frère, que, lors même qu'on ne verrait ni le corps, ni les jambes, ni le

buste, ni la tête divine, mais que ces mains seules sortiraient de l'ombre, le tableau aurait suffisamment parlé au cœur ; on aurait pleuré, on aurait compris que ces deux mains tendues par l'enthousiasme de l'agonie triomphante étaient assez fortes pour arracher l'*aiguillon* à la mort et le salut de l'humanité au ciel. — La passion de ces mains est égale à l'objet.

Mais la tête renversée en arrière les dépasse encore ! C'est une tête de Christ que la peinture n'avait pas encore inventée, même sous le pinceau de Scheffer ; un *Guido Reni* à son bon temps, mais un *Guido Reni* avec l'énergie de Michel-Ange ! Les traits sont beaux comme l'homme qu'on a rêvé, mais jamais vu, — l'Antinoüs mystique. — Son regard perce la nuit et porte à son Père toutes les supplications de la terre ; le vent de la miséricorde, qui souffle à lui, fait onduler sa barbe et ses cheveux comme la sainte ferveur de l'invocation ; le corps s'affaisse sous la force dépensée de la prière, ses pieds crispés prient comme ses mains, ses genoux à demi renversés cherchent en vain leur aplomb parmi les dal-

les concassées, effondrées, soulevées sur le sol par le récent tremblement de terre; toute la nature, quoique maintenant sereine et attentive, est dans l'expectative de sa prochaine convulsion. Le spectateur ne sait pas ce qu'il éprouve, mais il éprouve quelque chose qu'il n'a jamais éprouvé, — la séparation de lui-même en deux parts : l'une qui s'unit à la prière divine, l'autre qui voudrait souffrir avec son grand prêtre et qui ne peut que l'admirer. Voilà le tableau du peintre, qui cette fois n'a pas été un peintre, mais un transfigurateur religieux. Toutes les fois que je me retrouve en face de ce tableau, je pense à M[lle] de Guérin qui a transfiguré aussi la parole intime, le Verbe intérieur de l'homme, et je me dis : — Oh ! si elle l'avait vu ! — C'est là le Christ qu'elle eût inspiré !

N'en parlons plus, elle n'est plus là ; mais sa chère âme y est tout entière.

X.

Reprenons ses confidences, à elle. « Il ne « nous manque au Cayla que toi, » écrit-elle à ce frère chéri dans ces notes qu'il n'a jamais lues, « cher membre que le corps réclame. « Quand t'aurons-nous? Rien ne paraît s'ar- « ranger pour cela. Ainsi, nous passerons la « vie sans nous voir. C'est triste, mais rési- « gnons-nous à tout ce que Dieu veut ou per- « met. J'aime beaucoup la Providence qui « mène si bien toutes choses et nous dispense « de nous inquiéter des événements de ce « monde. Un jour nous saurons tout ; un jour « je saurai pourquoi nous sommes séparés, « nous deux qui voudrions être ensemble. Rap- « prochons-nous, mon ami, rapprochons-nous « de cœur et de pensée en nous écrivant l'un à « l'autre. Cette communication est bien douce, « ces épanchements soulagent, purifient même

« l'âme comme une eau courante emporte son
« limon. »

XI.

Le 9 mai.

« Une journée passée à étendre une lessive
« laisse peu à dire. C'est cependant assez joli
« que d'étendre du linge blanc sur l'herbe ou
« de le voir flotter sur des cordes. On est, si
« l'on veut, la Nausicaa d'Homère ou une de
« ces princesses de la Bible qui lavaient les tu-
« niques de leurs frères. Nous avons un lavoir,
« que tu n'as pas vu, à la Moulinasse, assez
« grand et plein d'eau, qui embellit cet enfon-
« cement et attire les oiseaux qui aiment le
« frais pour chanter.

« Notre Cayla est bien changé et change tous
« les jours. Tu ne verras plus le blanc pigeon-
« nier de la côte, ni la petite porte de la ter-
« rasse, ni le corridor et le *fenestroun* où nous

« mesurions notre taille quand nous étions pe-
« tits. Tout cela est disparu et fait place à de
« grandes croisées, à de grands salons. C'est
« plus joli, ces choses nouvelles, mais pour-
« quoi est-ce que je regrette les vieilles et re-
« place de cœur les portes ôtées, les pierres
« tombées? Mes pieds même ne se font pas à
« ces marches neuves, ils vont suivant leur cou-
« tume et font des faux pas où ils n'ont pas
« passé tout petits. Quel sera le premier
« cercueil qui sortira par ces portes neuves?
« Soit nouvelles ou anciennes, toutes ont
« leurs dimensions pour cela, comme tout
« nid a son ouverture. Voilà qui désenchante
« cette demeure d'un jour et fait lever les yeux
« vers cette habitation qui n'est pas bâtie de
« main d'homme. »

Et un peu plus bas. :

« Un chagrin : nous avons Trilby malade, si
« malade que la pauvre bête en mourra. Je
« l'aime, ma petite chienne, si gentille. Je
« me souviens aussi que tu l'aimais et la cares-
« sais, l'appelant *coquine*. Tout plein de sou-

« venirs s'attachent à Trilbette et me la font
« regretter. Petites et grandes affections, tout
« nous quitte et meurt à son tour. Notre cœur
« est comme un arbre entouré de feuilles
« mortes. »

Ce frère tombe malade à Paris; — elle l'apprend ; elle lui écrit sans oser lui envoyer la lettre, de crainte de froisser la nouvelle épouse.

Le 28 mai.

« Voilà ma journée : ce matin à la messe,
« écrire à Louise, lire un peu, et puis dans
« ma chambrette. Oh! je ne dis pas tout ce
« que j'y fais. J'ai des fleurs dans un gobelet;
« j'en ai longtemps regardé deux dont l'une
« penchait sur l'autre qui lui ouvrait son
« calice. C'était doux à considérer, et à se re-
« présenter l'épanchement de l'amitié dans
« ces deux petites fleurettes. Ce sont des stel-
« laires, petites fleurs blanches à longue tige,
« des plus gracieuses de nos champs. On
« les trouve le long des haies, parmi le ga-

« zon. Il y en a dans le chemin du moulin, à
« l'abri d'un tertre tout parsemé de leurs pe-
« tites têtes blanches. C'est ma fleur de prédi-
« lection. J'en ai mis devant notre image de la
« Vierge. Je voudrais qu'elles y fussent quand
« tu viendras, et te faire voir les deux fleurs
« amies. Douce image, qui des deux côtés
« est charmante, quand je pense qu'une sœur
« est fleur de dessous! Je crois, mon ami, que
« tu ne diras pas non. Cher Maurice, nous al-
« lons nous voir, nous entendre! Ces cinq ans
« d'absence vont se retrouver dans nos entre-
« tiens, nos causeries, nos dires de tout ins-
« tant. »

XII.

De sombres pressentiments l'obsèdent; elle ne les confie qu'au papier.

Après un trop court séjour au Cayla, Maurice est reparti, mieux, mais pas guéri. Le journal reprend :

Le 26 janvier 1838.

« Je rentre pour la première fois dans cette
« chambrette où tu étais encore ce matin. Que
« la chambre d'un absent est triste! On le voit
« partout sans le trouver nulle part. Voilà tes
« souliers sous le lit, ta table toute garnie, le
« miroir suspendu au clou, les livres que tu
« lisais hier au soir avant de t'endormir, et
« moi qui t'embrassais, te touchais, te voyais.
« Qu'est-ce que ce monde où tout disparaît?
« Maurice, mon cher Maurice, oh! que j'ai be-
« soin de toi et de Dieu! Aussi, en te quittant,
« suis-je allée à l'église où l'on peut prier et
« pleurer à son aise. Comment fais-tu, toi qui
« ne pries pas, quand tu es triste, quand tu as
« le cœur brisé? Pour moi, je sens que j'ai be-
« soin d'une consolation surhumaine, qu'il
« faut Dieu pour ami quand ce qu'on aime fait
« souffrir.

« Que s'est-il passé aujourd'hui pour l'é-
« crire? Rien que ton départ; je n'ai vu que
« toi s'en allant, que cette croix où nous nous

« sommes quittés. Quand le roi serait venu, je
« ne m'en soucierais pas. »

XIII.

Le 3 février

« J'ai commencé ma journée par me garnir
« une quenouille bien ronde, bien bombée,
« bien coquette avec son nœud de ruban. Là,
« je vais filer avec un petit fuseau. Il faut va-
« rier travail et distractions ; lasse du bas, je
« prends l'aiguille, puis la quenouille, puis un
« livre. Ainsi le temps passe et nous emporte
« sur sa croupe.

« Éran vient d'arriver. Il me tardait de le voir,
« de savoir quel jour tu étais parti de Gaillac.
« C'est donc vendredi, le même jour que d'ici.
« Ce fut un vendredi aussi que tu partis pour
« la Bretagne. Ce jour n'est pas heureux ; ma-
« man mourut un vendredi, et d'autres évé-
« nements tristes que j'ai remarqués. Je ne

« sais si l'on doit croire à cette fatalité des
« jours. »

XIV.

Un passage de Bossuet, qui atteignait à la mélancolie par la grandeur, surtout dans ses vieux jours, la frappe et se grave dans sa mémoire : « En effet, ne paraît-il pas un
« certain rapport entre les langes et les draps
« de la sépulture ? On enveloppe presque de
« même façon ceux qui naissent et ceux qui
« sont morts : un berceau a quelque idée d'un
« sépulcre, et c'est la marque de notre morta-
« lité qu'on nous ensevelisse en naissant. »

XV.

Le 14 février.

« Papa est mieux : il a eu la fièvre, peu
« dormi. Nous lui avons cédé notre chambre
« qui est plus chaude, et j'ai pris ton lit. Il y

« a bien longtemps que je n'avais dormi là;
« depuis, je crois que j'emportai de la tapis-
« serie la main de l'homme qui allait défaire
« un nid qui s'y trouve peint. Je lui prêtais du
« moins cette mauvaise intention qui me met-
« tait en colère à chaque réveil, et que je punis
« enfin par un acte de rigueur dont je fus
« punie à mon tour. On me gronda d'avoir
« déchiré le pauvre homme, sans écouter qu'il
« était méchant. Qui le voyait que moi? Pour
« bien se conduire avec les enfants, il faut
« prendre leurs yeux et leur cœur, voir et
« sentir à leur portée et les juger là-dessus.
« On épargnerait bien des larmes qui coulent
« pour de fausses leçons. Pauvres petits en-
« fants, comme je souffre quand je les vois
« malheureux, tracassés, contrariés! Te sou-
« viens-tu du *Pater* que je disais dans mon
« cœur pour que papa ne te grondât pas à la
« leçon? La même compassion me reste, avec
« cette différence que je prie Dieu de faire
« que les parents soient raisonnables.

« Si j'avais un enfant à élever, comme je le
« ferais doucement, gaiement, avec tous les
« soins qu'on donne à une délicate petite

« fleur ! Puis je leur parlerais du bon Dieu
« avec des mots d'amour ; je leur dirais qu'il
« les aime encore plus que moi, qu'il me donne
« tout ce que je leur donne, et, de plus, l'air, le
« soleil et les fleurs ; qu'il a fait le ciel et tant
« de belles étoiles. Ces étoiles, je me souviens
« comme elles me donnaient une belle idée de
« Dieu, comme je me levais souvent quand on
« m'avait couchée, pour les regarder à la petite
« fenêtre donnant aux pieds de mon lit, chez
« nos cousines, à Gaillac. On m'y surprit, et
« plus ne vis les beaux luminaires. La fenêtre
« fut clouée, car je l'ouvrais et m'y suspendais,
« au risque de me jeter dans la rue. Cela
« prouve que les enfants ont le sentiment du
« beau, et que par les œuvres de Dieu il est
« facile de leur inspirer la foi et l'amour.

« A présent, je te dirai qu'en ouvrant la fe-
« nêtre, ce matin, j'ai entendu chanter un
« merle qui chantait là-haut sur Golse à plein
« gosier. Cela fait plaisir, ce chant de prin-
« temps parmi les corbeaux, comme une rose
« dans la neige. Mimi est au hameau, papa à
« sa chambre, Éran à Gaillac, et moi avec toi.
« Cela se fait souvent. »

XVI.

La saison change.

Le 1er mars.

« Je me sens portée aux larmes ; cependant je
« ne suis pas malheureuse. D'où cela vient-il
« donc ? De ce que, apparemment, notre âme
« s'ennuie sur la terre, pauvre exilée !... Voilà
« Mimi en prière ; je vais faire comme elle et
« dire à Dieu que je m'ennuie. Oh ! moi, que
« deviendrais-je sans la prière, sans la foi, la
« pensée du ciel, sans cette pitié de la femme
« qui se tourne en amour, en amour divin ?
« J'étais perdue et sans bonheur sur la terre.
« Tu peux m'en croire, je n'en ai trouvé en-
« core en rien, en aucune chose humaine, pas
« même en toi. »

Le 15 mars.

« Une lettre, mais pas de toi ! C'est d'Eu-

« phrasie qui me donne des nouvelles de Lili,
« tristes nouvelles qui me font craindre de
« perdre cette pauvre amie. Je vais à Cahuzac
« en faire part à ma tante. »

XVII.

La *Vialarette*, une bonne servante volontaire du hameau, vient à mourir. Écoutez :

Le 16 mars.

« La Vialarette ne te portera plus des mar-
« rons et des échaudés de Cordes ; la pauvre
« fille ! elle est morte la nuit dernière. Je la
« regrette pour ses qualités, sa fidélité, son at-
« tachement pour nous. Étions-nous malades ?
« elle était là ; fallait-il un service ? elle était
« prête, et puis d'une discrétion, d'une sûreté !
« du petit nombre de personnes à qui l'on peut
« confier un secret. C'était le sublime de sa

« condition, ce me semble, que cette religion
« du secret que l'éducation ne lui avait pas
« apprise. Je lui aurais tout confié.

« L'enterrement était pénible à voir; mais
« j'ai voulu accompagner jusque-là celle qui
« n'a ni frère ni sœur, celle qui a suivi
« sur ce cimetière tous ceux des nôtres
« qu'elle a vus mourir, celle qui a fait tant de
« pas pour nous, hélas! à pareil jour, *samedi.*
« Enfin j'ai voulu lui donner cette marque
« d'affection et l'accompagner de mes prières
« jusqu'au bord de l'autre monde. J'ai en-
« tendu la messe à côté de son cercueil.

« Il fut un temps où cela m'aurait effrayée ; à
« présent, je ne sais pas comment je trouve tout
« naturel de mourir ; cercueils, morts, tom-
« bes, cimetières, ne me donnent que des sen-
« timents de foi, ne font que reporter mon
« âme là-haut. La chose qui m'a le plus frap-
« pée, ç'a été d'entendre la bière tombant
« dans la fosse : sourd et lugubre bruit, le
« dernier de l'homme. Oh ! qu'il est péné-
« trant, comme il va loin dans l'âme qui l'é-
« coute ! Mais tous ne l'écoutent pas ; les fos-
« soyeurs avaient l'air de voir cela comme un

« arbre qui tombe; le petit Cotive et d'autres
« enfants regardaient là-dedans comme dans
« un fossé où il y aurait des fleurs, l'air cu-
« rieux et étonné. Mon Dieu ! mon Dieu !
« quelle indifférence entoure la tombe ! Que
« les saints ont raison de mourir avant l'heure,
« de faire leurs propres obsèques en se reti-
« rant du monde ! Est-ce la peine d'y demeu-
« rer ? Non, ce n'est pas la peine, si ce n'était
« quelques âmes chères à qui Dieu veut qu'on
« tienne compagnie dans la vie. Voilà papa
« qui vient de me visiter dans ma chambre et
« m'a laissé en s'en allant deux baisers sur le
« front. Comment laisser ces tendres pères ? »

XVIII.

Elle raconte qu'elle va se chauffer au soleil, pendant l'office des morts, dans le cimetière du hameau.

Le 7 avril.

« D'où diriez-vous que je viens, ma chère
« Marie? Oh ! vous ne devineriez pas ; de me
« chauffer au soleil dans un cimetière. Lugu-
« bre foyer si l'on veut, mais où l'on se trouve
« au milieu de sa parenté. Là, j'étais avec mon
« grand-père, des oncles, des aïeux, une foule
« de morts aimés. Il n'y manquait que ma mère
« qui, hélas! repose un peu loin d'ici. Mais
« pourquoi me trouvais-je là? Me croyez-vous
« amante des tombeaux? Pas plus qu'une au-
« tre, ma chère. C'est que je suis allée me
« confesser ce matin : et comme il y avait du
« monde, et que j'avais froid à l'église, je suis
« sortie et me suis assise au soleil dans le ci-
« metière; et là les réflexions sont venues, et
« les pensées vers l'autre monde, et le compte
« qu'on rend à Dieu. Le bon livre d'examen
« qu'une tombe! Comme on y lit des vérités,
« comme on y trouve des lumières, comme les
« illusions, les rêves de la vie s'y dissipent, et
« tous les enchantements! Au sortir de là, le
« monde est jugé, on y tient moins.

Le pied sur une tombe, on tient moins à la terre.
(LAMARTINE.)

« Il n'est pas de danseuse qui ne quittât sa
« robe de bal et sa guirlande de fleurs, pas de
« jeune fille qui n'oubliât sa beauté, personne
« qui ne revînt meilleur de cette terre des
« morts. »

XIX.

Ainsi cela se poursuit parmi tous les événements de la vie, petits ou grands, tristes ou gais ; c'est la vicissitude éternelle, mais la vicissitude interprétée, sentie, comprise par une âme intelligente de ce qu'elle souffre et joyeuse de ce qu'elle cueille en passant sur le bord du chemin.

Lisez cette note d'un de ses beaux jours où elle se promène avec son père et son petit

chien légué par *Lili*, une de ses amies qu'elle a récemment ensevelie :

Le 3 mai.

« Depuis ce matin, rien de joli que la nais-
« sance d'un agneau et ce cahier qui com-
« mence au chant du rossignol, devant deux
« vases de fleurs qui embaument ma cham-
« brette. C'est un charme d'écrire dans ces par-
« fums, d'y prier, d'y penser, d'y laisser aller
« l'âme.

« Je suis fatiguée d'écriture, deux grandes
« lettres m'ont brisé la main. Aussi ne met-
« trai-je pas grand'chose ici ; mais je veux mar-
« quer un beau jour, calme, doux et frais, une
« vraie matinée de printemps. Tout chante et
« fleurit. Nous venons de la promenade, papa,
« moi et mon chien, le joli chien de Lili :
« chère petite bête! il ne me quitte jamais :
« quand je m'assieds, il vient sur mes genoux ;
« si je marche, il suit mes pas. On dirait qu'il me
« comprend, qu'il sait que je remplace sa maî-
« tresse. Nous avons rapporté des fleurs blan-

« ches, violettes, bleues, qui nous font un bou-
« quet charmant. J'en ai détaché deux pour
« envoyer à E***, dans une lettre : ce sont des
« *dames de onze heures;* apparemment ce nom
« leur vient de ce qu'elles s'ouvrent alors,
« comme font d'autres à d'autres heures, char-
« mantes horloges des champs, horloges de
« fleurs qui marquent de si belles heures. Qui
« sait si les oiseaux les consultent, s'ils ne rè-
« glent pas sur des fleurs leur coucher, leur
« repas, leurs rendez-vous? Pourquoi pas? tout
« s'harmonise dans la nature; des rapports se-
« crets unissent l'aigle et le brin d'herbe, les
« anges et nous dans l'ordre de l'intelligence.
« J'aurai un nid sous ma fenêtre; une tourte-
« terelle vient de chanter sur l'acacia où il y
« avait un nid l'an dernier. C'est peut-être la
« même. Cet endroit lui a convenu, et, en bonne
« mère, elle y replace son berceau.

« Rien ne me fait du bien comme d'écrire,
« parce qu'alors je m'oublie. La prière me fait
« le même effet de calme, et même mieux, en
« ce qu'il entre quelque chose de suave dans
« l'âme. »

XX.

Le 12 mai.

« Depuis cinq jours je n'ai pas écrit ici ; dans
« ce temps il est venu des feuilles, des fleurs,
« des roses. En voilà une sous mon front, qui
« m'embaume, la première du printemps.
« J'aime à marquer le jour de cette belle ve-
« nue. Qui sait les printemps que je retrouve
« ainsi dans des livres, sur une feuille de rose
« où je date le jour et l'an? Une de ces feuilles
« s'en fut à l'île de France, où elle fit bien plai-
« sir à ce pauvre Philibert. Hélas! elle aura
« disparu comme lui! Quoique je le regrette,
« ce n'est pas cela, mais je ne sais quoi qui
« m'attriste, me tient dans la langueur aujour-
« d'hui. Pauvre âme, pauvre âme, qu'as-tu
« donc? que te faut-il? Où est ton remède?
« Tout verdit, tout fleurit, tout chante, tout
« l'air est embaumé comme s'il sortait d'une

« fleur. Oh! c'est si beau! allons dehors. Non,
« je serais seule et la belle solitude ne vaut
« rien. Ève le fit voir dans Éden. Que faire
« donc? Lire, écrire, prier, prendre une cor-
« beille de sable sur la tête, comme ce solitaire,
« et marcher. Oui, le travail, le travail! occu-
« per le corps qui nuit à l'âme. Je suis de-
« meurée trop tranquille aujourd'hui, ce qui
« fait mal, ce qui donne le temps de croupir à
« un certain ennui qui est en moi.

« Pourquoi est-ce que je m'ennuie? Est-ce
« que je n'ai pas tout ce qu'il me faut, tout ce
« que j'aime, hormis toi? Quelquefois je pense
« que c'est la pensée du couvent qui fait cela,
« qui m'attire et m'attriste. J'envie le bonheur
« d'une sainte Thérèse, de sainte Paule à Beth-
« léem. Si je pouvais me trouver dans quelque
« sainte solitude!..... Le monde n'est pas mon
« endroit; mon avenir serait fait alors, et je ne
« sais ce qu'il sera. »

XXI.

On l'invite dans les environs à assister à la fonte d'une cloche. Les réflexions que cela lui suggère se rapprochent du dithyrambe de Schiller. Cela finit par une réflexion triste et vraie comme tout ce qui est triste.

« Je ne suis pas en train d'écrire; il fait un
« vent qui souffle à tout emporter, même les
« idées. Sans cela, je dirais tout ce qui m'est
« venu près de ce fourneau, en pensées reli-
« gieuses, gaies, tristes; ce que j'ai coulé d'an-
« nées, de siècles, de baptêmes, de glas, de
« noces, d'incendies, avec cette cloche. Quand
« elle finira, qui sait tout ce qui aura fini dans
« Andillac et dans le monde? L'âge des cloches
« prend des siècles, du temps sans fin, à moins
« d'un malheur ou d'une révolution. Ainsi,
« tous tant que nous étions là, nous ne la ver-
« rons pas refondre. Cela seul est solennel :

« *ne plus voir ce qu'on voit.* Il y a là quelque « chose qui fait qu'on y attache fort les yeux, « quand ce ne serait qu'un brin d'herbe. »

Quel instinct de notre immortalité dans ces paroles !

XXII.

Elle aime les fleurs et voudrait apprendre la botanique pour avoir une langue de plus, afin de mieux adorer et louer le créateur du cèdre et de l'hysope ! — « Maurice, tu me l'apprendras ; « ce serait bien facile avec une Flore. Mais « quand seras-tu ici au printemps? Tu n'y « viens que tard ; ce n'est pas lorsque l'hiver « a fauché toute la beauté de la nature (suivant « l'expression de notre ami, saint François de « Sales) qu'on peut se mettre à botaniser : plus « de fleurs alors, et ce sont les fleurs qui m'in- « téressent parce qu'elles sont si jolies sur ces « tapis verts. J'aimerais de connaître leur fa-

« mille, leurs goûts, quels papillons elles ai-
« ment, les gouttes de rosée qu'il leur faut,
« leurs propriétés pour m'en servir au besoin.
« Les fleurs servent aux malades. Dieu fait ses
« dons à tant de fins! Tout est plein pour nous
« d'une merveilleuse bonté; vois la rose qui,
« après avoir donné du miel à l'abeille, un
« baume à l'air, nous offre encore une eau si
« douce pour les yeux malades. Je me souviens
« de t'en avoir mis des compresses quand tu
« étais petit. Nous faisons tous les ans des fioles
« de cette eau qu'on vient nous demander. »

XXIII.

Un autre jour la gaieté des champs la saisit.

Le 4 juin.

« Flageolet, hautbois, grosse caisse, rossi-
« gnols, tourterelles, loriots, merles, pinsons,

« belle et grotesque symphonie du moment.
« C'est, en l'honneur de la fête votive, la
« bruyante musique d'Andillac qui retentit
« jusqu'ici et se mêle à celle des oiseaux. Au
« moins ne manquons-nous pas de concerts
« dans nos champs; tu aimes ceux de Paris sans
« pouvoir y aller toujours, et moi, sans y
« aller, je m'y trouve. C'est de tous côtés, de
« tous les arbres, des voix d'oiseaux, et mon
« charmant musicien, le rossignol de l'autre
« soir, chantant encore près du noyer du jar-
« din. Ce sont pour moi des charmes, des plai-
« sirs que je ne puis dire. Aussi quelqu'un me
« disait : « Vous êtes heureusement née pour
« habiter la campagne. » C'est vrai, je le sens,
« et que mon être s'harmonise avec les fleurs,
« les oiseaux, les bois, l'air, le ciel, tout ce
« qui vit dehors, grandes ou gracieuses œuvres
« de Dieu. »

XXIV.

Et voyez maintenant comme elle aime les

bêtes! Insensé qui ne les comprend pas! Lisez les lignes suivantes, et jugez combien la piété bien entendue et bien sentie s'étend à tout, depuis l'étoile incommensurable jusqu'au pauvre petit chien qui n'a que ses deux pattes à laisser à sa maîtresse. J'ai toujours reproché au christianisme son insensibilité pour les animaux, comme si ce qui aime tant n'avait point de cœur, comme si ce qui pense, calcule et combine, n'avait point sa part d'intelligence. Encore une fois lisez ceci.

« Vous avez raison de dire que je suis heu-
« reusement née pour habiter la campagne.
« C'est mon endroit; je souffrirais bien plus ail-
« leurs; je reconnais en ceci un soin de la Pro-
« vidence, qui fait tout avec amour pour ses
« créatures, qui ne fait pas naître la violette
« dans les rues. Vous me voyez bien appuyée
« sur ma fenêtre, contemplant tout ce vallon
« de verdure où chante le rossignol; puis je
« vais soigner mes poulets, coudre, filer, bro-
« der dans la grande salle avec Marie. Ainsi,

« d'une chose à l'autre, le jour passe, et nous
« arrivons au soir sans ennui.

. . . .

« Un chagrin. Mon cher petit chien, mon
« joli Bijou est malade, si malade que je
« crains qu'il n'en meure. Pauvre bête!
« comme il est oppressé, comme il gémit,
« me lèche les mains et me dit : « Sou-
« lagez-moi! » Je ne sais que lui faire, il ne
« prend rien que quelques gouttes de sirop de
« gomme qu'il lèche sur mes doigts; c'est ainsi
« que je le nourris, moitié sucre, moitié ca-
« resses. Hélas! que sert d'aimer? je ne le sau-
« verai pas. Cela me ferait pleurer, si je ne
« renvoyais mes larmes. Pleurer une bête, c'est
« bête, mais le cœur n'a pas d'esprit ni trop
« d'amour-propre souvent. Puis mon Bijou est
« si joli, si gracieux, si gentil, si précieux,
« me venant de Lili! Un chien, c'est si riant,
« si caressant, si tendre, si à nous! Je crois que
« je pleurerai, mais ce sera ici. dans ma cham-
« brette où se passent mes secrets.

« Une de mes amies demandait une fois des
« prières pour son chien malade; je me moquai
« d'elle et trouvai sa dévotion mal placée.

« Aujourd'hui j'en ferais comme elle, je ne
« trouve pas cette prière si étrange : tant le
« cœur change l'esprit! Je n'aimais pas Bijou
« alors ; ma conscience ne s'offusque pas d'in-
« téresser le bon Dieu à la conservation d'une
« bête. Y a-t-il rien d'indigne dans ses créa-
« tures, et ne peut-on pas lui demander la vie
« de celles que nous aimons? Je suis portée à
« le croire et qu'on peut, excepté le mal, tout
« demander à Dieu, au *bon Dieu*. Ce nom fa-
« milier, ce nom populaire de la Divinité
« m'inspire toute sorte de confiance. Qu'at-
« tendre d'un être inaccessible, si loin, si loin
« de l'homme qu'on ne peut pas l'aimer en
« l'adorant? et le cœur, cependant, veut aimer
« ce qu'il adore et adorer ce qu'il aime; ce qui
« s'est fait quand Dieu s'est fait chair, quand il
« a habité parmi nous. De cette condescen-
« dance infinie nous est venue notre foi con-
« fiante. Il faut que je retourne auprès de mon
« pauvre Bijou qui, certes, m'a menée assez
« loin. »

Le 1er juillet.

« Il est mort, mon cher petit chien. Je suis
« triste et n'ai guère envie d'écrire. »

Le 2 juillet.

« Je viens de faire mettre Bijou dans la ga-
« renne des buis, parmi les fleurs et les oiseaux.
« Là je planterai un rosier qui s'appellera le
« *rosier du Chien.* J'ai gardé les deux petites
« pattes de devant si souvent posées sur ma
« main, sur mes pieds, sur mes genoux. Qu'il
« était gentil, gracieux dans ses poses de repos
« ou de caresses! Le matin, il venait au pied
« du lit me lécher les pieds en me levant, puis
« il allait en faire autant à papa. Nous étions
« ses deux préférés. Tout cela me revient à
« présent. Les objets passés vont au cœur;
« papa le regrette autant que moi. Il aurait
« donné, disait-il, dix moutons pour ce cher
« joli petit chien. Hélas! il faut que tout nous
« quitte, ou tout quitter. »

XXV.

Et comme elle décrit les scènes de la vie rustique !

« Je retourne à la salle loin de papa ; j'écri-
« vais ceci au chant des jeunes poulets qui
« piquent l'herbe sous ma fenêtre, au bruit
« joyeux des moissonneurs qui sont dans es
« chènevières. Heureuses gens qui suent et qui
« chantent !

« Les gracieuses choses qui se voient dans les
« champs et que je viens de voir ! Un beau
« champ de blé plein de moissonneurs et de
« gerbes, et, parmi ces gerbes, une seule debout
« faisant ombre à deux petits enfants, et leur
« grand'mère les faisant déjeuner avec du lait !

« Rien ne monte à ma chambre ce soir que
« le chant des cigales.

« Ce soir, au crépuscule, j'écris d'une main
« fraîche, revenant de laver ma robe au ruis-

« seau! C'est joli de laver, de voir passer des « poissons, des flots, des brins d'herbe, des « feuilles, des fleurs tombées, de suivre cela « et je ne sais quoi au fil de l'eau. Il vient tant « de choses à la laveuse qui sait voir dans le « courant de ce ruisseau! C'est la baignoire « des oiseaux, le miroir du ciel, l'image de la « vie, un chemin courant! etc., etc. »

XXVI.

. . . .

« Que survient-il donc? rien que le bruit « des fléaux tombant en cadence sur l'aire. « Cette cadence, accompagnée du chant des « coqs et des cigales, fait quelque chose d'infi- « niment rustique que j'aime!... »

Et plus loin...

« En entrant dans ma chambrette ce soir à « dix heures, je suis frappée de la blanche lu- « mière de la lune qui se lève ronde derrière

« un groupe de chênes aux Mérix ; la voilà plus
« haut, plus haut, toujours plus haut, chaque
« fois que je regarde. Elle va plus vite dans le
« ciel que ma plume sur ce papier, mais je
« puis la suivre des yeux ; merveilleuse faculté
« de *voir*, si élevée, si étendue, si jouissante !
« On jouit du ciel quand on veut ; la nuit
« même, de sur mon chevet, j'aperçois, par la
« fente d'un contrevent, une petite étoile qui
« s'encadre là vers les onze heures et me
« rayonne assez longtemps pour que je m'en-
« dorme avant qu'elle soit passée ; je l'appelle
« aussi l'étoile du sommeil, et je l'aime. La
« pourrai-je voir à Paris? Je pense que mes
« nuits et mes jours seront changés, et je n'y
« puis penser sans peine. Me tirer d'ici, c'est
« tirer Paule de sa grotte ; il faut bien que ce
« soit pour toi que je quitte mon désert, toi
« pour qui Dieu sait que j'irais au bout du
« monde. Adieu au clair de la lune, au chant
« des grillons, au *glouglou* du ruisseau ; j'avais
« de plus le rossignol naguère ; mais toujours
« quelque charme manque à nos charmes. A
« présent, plus rien qu'à Dieu, ma prière et le
« sommeil. »

Le 9 août.

« Dirais-tu ce qui me fait souffrir à présent
« en moi? C'est cette petite reine Jeanne Gray,
« décapitée si jeune, si douce, si charmante, à
« qui je pense. »

Le 10 août.

« Une compagne dans ma chambrette, une
« perdrix blessée à l'aile, mais bien leste encore,
« bien vive, bien gentille ; elle se coule comme
« un rat dans tous les coins de sa prison et se
« prive, s'accoutume à me voir, si bien qu'elle
« mange et boit à mes côtés. Je voudrais la
« porter à Charles.

« Un peu de malaise m'a fait jeter sur ton lit,
« ce lit où tu as couché six mois dans la fièvre,
« où je t'ai vu si pâle, défait, mourant, d'où le
« bon Dieu t'a tiré par prodige. Tout cela s'est
« mis avec moi sur ce lit ; j'ai vu, revu, pensé,
« béni ; puis un petit sommeil et un rêve... »

XXVII.

Qu'on ne s'étonne pas à me voir tant citer; je suis sans cesse tenté de laisser aller ma plume, mais qu'écrirait-elle qui valût ce que nous lisons ainsi ensemble? Si on me disait : « Parlez sur l'*Imitation*, » je prendrais ce livre presque divin et le lirais, car rien de ce que je pourrais dire ne vaudrait un de ces versets pleins de suc. — Il en est ainsi des pages de mademoiselle de Guérin ; ôtez quelques superstitions féminines et quelques petitesses enfantines de dévotion qui ne scandalisent pas, mais qui humilient l'intelligence et qui tiennent à l'éducation, à l'habitude, au séjour, à la fréquentation de quelques ecclésiastiques, tels que l'abbé de Lamennais et ses disciples, tout est naïf, sublime, divin sous sa plume; on ne peut rien dire d'elle qui ne soit mille fois dépassé par les éjaculations solitaires de cette âme. Excusez-moi donc : le modèle que j'ai

sous les yeux tue le commentaire, contentez-vous d'admirer.

XXVIII.

Il faut lire, quand Maurice se marie, son extase de reconnaissance sur les cadeaux de noces venus des Indes, que sa belle-sœur lui envoie. — « Voilà pourtant ce qui nous « arrive de Gaillac par le messager; j'ajoute « encore que ton frère me rapporte une « perdrix qu'il a tuée et deux pauvres cailles « blessées... Les souffrants sont pour moi « et l'ont toujours été; étant enfant, je « m'emparais de tous les petits poulets bles-« sés; faire du bien, soulager, est la moelle « du cœur d'une femme. »

Suivons cette veine de gaieté au mariage de son frère.

Le 20 août, à 10 heures du soir.

« C'est trop joli, ce que je vois, pour ne pas
« te le dire : nos demoiselles, là-bas, le long
« du ruisseau, chantant, riant, se montrant çà
« et là sous des touffes d'arbres comme des
« nymphes de nuit, à la clarté d'un feu d'allu-
« mettes que fait Jeannot, leur fanal courant :
« c'est la pêche aux écrevisses, plaisir qu'Érem-
« bert a voulu donner à ces jeunes filles que
« tout amuse. J'ai mieux aimé être ici à les
« voir faire et te le dire. Je les entends rire et
« toujours rire ; cet âge est une joie perma-
« nente. Pour moi, j'ai besoin de repos, de me
« coucher au lieu d'errer sur le frais gazon
« d'un ruisseau. Adieu, Maurice ; nous avons
« bien parlé de toi en montrant les cadeaux de
« noce. Je ne voudrais pas te quitter, mais de
« force. Il y aurait de quoi passer la nuit ici à
« décrire ce qui se voit, s'entend, dans ma dé-
« licieuse chambrette, ce qui vient m'y visiter,
« de petits insectes, noirs comme la nuit, de
« petits papillons mouchetés, tailladés, volant

« comme des fous autour de ma lampe. En
« voilà un qui brûle, en voilà un qui part, en
« voilà un qui vient, qui revient, et sur la
« table quelque chose comme un grain de
« poussière qui marche. Que d'habitants dans
« ce peu d'espace! Un mot, un regard à cha-
« cun, une question sur leur famille, leur vie,
« leur contrée, nous mènerait à l'infini; il vaut
« mieux faire ma prière ici devant ma fenêtre,
« devant l'infinité du ciel. »

XXIX.

Le 22 août.

« Mme et M. de Faramond, une lettre de
« Louise, hier une d'Antoinette, plaisir et
« bonheur. Demain, je pars avec ces demoi-
« selles. Adieu, cahier; mais je le prendrai
« peut-être pour me trouver avec toi. »

Le 25 août.

« Oh! les vieux châteaux, avec leurs grandes
« salles, leurs meubles antiques, leurs larges
« fenêtres d'où l'on voit tout le ciel, les por-
« traits de belles dames et de grands seigneurs,
« cela fait je ne sais quel plaisir à voir, à s'y
« voir errant de chambre en chambre. Oh!
« j'aime les vieux châteaux, et je me complais
« depuis un jour dans cette jouissance. C'est
« de Montels que je t'écris, dans une chambre
« écartée où j'ai, par bonheur, trouvé de l'en-
« cre; j'avais oublié d'en prendre, et c'était
« grande privation de ne pouvoir rien tracer
« de tout ce qui se peint en moi dans cette
« demeure de mon goût. Je m'y plairais tou-
« jours, d'autant qu'à chaque endroit ce sont
« des souvenirs d'enfance, et tu sais comme ce
« passé fait plaisir. J'avais neuf ans quand je
« vins à Montels. En arrivant j'ai reconnu l'é-
« glise sous son grand ormeau où j'allais sauter
« à l'ombre, puis la grande cour et puis la pe-
« tite avec son puits, la porte à vitres du sa-
« lon, et, dans ce salon, les grandes belles

« dames que j'aimais tant à voir; une à côté
« d'un capucin en méditation qui fait con-
« traste, chose que je n'avais pas tant remar-
« quée qu'à présent. Dans l'enfance, les effets
« de réflexion touchent peu. Nous sortons,
« nous courons. »

XXX.

Elle va à Paris; elle assiste à tout; elle soulage tout. — Avant de retourner au Cayla rejoindre son père, elle va passer quelques semaines en Nivernais chez une charmante amie digne d'elle, jeune, belle, lettrée, Mme de Maistre. Elle se lie d'amitié avec cette compagne dont l'âme aimante et mystique a de l'analogie avec la sienne.

Description de journées de joie et d'ennui dans son vieux château du Berry et de quelques courses jusqu'aux neiges de l'Auvergne. Effusions intimes par-ci par-là, qui rappellent l'âme à son nid comme le chalumeau du ber-

ger rappelle au bercail le troupeau dispersé.

A cette époque percent çà et là quelques mots qui font entrevoir un goût naissant, mais caché, pour un ami de son frère, M. d'Aurevilly, homme de même race, qui lui donne de temps en temps des nouvelles de son frère et qu'elle semble aimer par reconnaissance. Mais la pitié, tout aimable qu'elle est, n'est pas de l'amour! Il semble que M. d'Aurevilly avait le cœur engagé ailleurs. On ne sait rien à cet égard, tout flotte dans la pénombre, tout s'évanouit dans le silence et peut-être dans les larmes. — « Pauvre cœur, n'auras-tu pas « trop de poids? — Oh! le mot! encore un « mot de sainte Thérèse. Ou souffrir ou « mourir! Xavier de Maistre est à Paris, je « l'ai vu, je lui écris, je l'aime. » Qui n'eût pas aimé le vieillard de quatre-vingt-cinq ans, dont l'âme avait la naïve jeunesse de vingt-cinq ans?

XXXI.

Le 27 avril 1839.

« Il fut un temps, il y a quelques années, où
« la pensée d'écrire à un poëte, à un grand nom,
« m'aurait ravie. Si, quand je lisais *Prascovie*
« ou *le Lépreux*, l'espoir d'en voir l'auteur
« ou de lui parler m'était venu, j'en aurais eu
« des enthousiasmes de bonheur. O jeunesse!
« Et maintenant j'ai vu, écrit et parlé sans
« émotion, de sang-froid et sans plaisir, ou que
« bien peu, celui de la curiosité[1], le moindre,
« le dernier dans l'échelle des sensations. Cu-
« riosité encore, il faut le dire, un peu dé-
« charmée, étonnée seulement de ne voir rien
« d'étonnant. Un grand homme ressemble tant
« aux autres hommes! Aurais-je cru cela, et
« qu'un Lamartine, un de Maistre, n'eussent
« pas quelque chose de plus qu'humain!

[1] *Erreur* (Ms.)

« J'avais cru ainsi dans ma naïveté au Cayla,
« mais Paris m'a ôté cette illusion et bien
« d'autres. Voilà le mal de voir et de vivre,
« c'est de laisser toutes les plus jolies choses
« derrière. »

XXXII.

La pensée de l'état de son frère devenu sa propre pensée la suit toujours. On assiste par ce journal à cette permanence du sentiment.

Le 22 mai.

« Si jamais tu lis ceci, mon ami, tu auras
« l'idée d'une affection permanente, ce quel-
« que chose pour quelqu'un qui vous occupe
« au coucher, au lever, dans le jour et tou-
« jours, qui fait tristesse ou joie, mobile et
« centre de l'âme. — En lisant un livre de
« géologie, j'ai rencontré un éléphant fossile
« découvert dans la Laponie, et une pirogue
« déterrée dans l'île des Cygnes, en creusant

« les fondations du pont des Invalides. Me
« voilà sur l'éléphant, me voilà dans la pi-
« rogue, faisant le tour des mers du Nord
« et de l'île des Cygnes, voyant ces lieux du
« temps de ces choses : la Laponie chaude,
« verdoyante et peuplée, non de nains, mais
« d'hommes beaux et grands, de femmes s'en
« allant en promenade sur un éléphant, dans
« ces forêts, sous ces monts pétrifiés au-
« jourd'hui; et l'île des Cygnes, blanche de
« fleurs, et de leur duvet, oh ! que je la trouve
« belle! Et ses habitants, qui sont-ils? que
« font-ils dans ce coin du globe? Descendant
« comme nous de l'exilé d'Éden, connaissent-
« ils sa naissance, sa vie, sa chute, sa lamen-
« table et merveilleuse histoire; cette Ève pour
« laquelle il a perdu le ciel, tant de malheur
« et de bonheur ensemble, tant d'espérances
« dans la foi, tant de larmes sur leurs enfants,
« tant et tant de choses que nous savons, que
« savait peut-être avant nous ce peuple dont il
« ne reste qu'une planche? Naufrages de l'hu-
« manité que Dieu seul connaît, dont il a ca-
« ché les débris dans les profondeurs de la
« terre, comme pour les dérober à notre curio-

« sité! S'il en laisse voir quelque chose, c'est
« pour nous apprendre que ce globe est un
« abîme de malheurs, et que ce qu'on gagne à
« remuer ses entrailles, c'est d'y découvrir plus
« de cimetières. La mort est au fond de tout, et
« on creuse toujours comme qui cherche l'im-
« mortalité ! »

LAMARTINE.

(*La suite au prochain entretien.*)

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, imprimeurs de l'Institut et de la Marine,
56, rue Jacob.

COURS FAMILIER

DE

LITTÉRATURE.

XC^E ENTRETIEN.

DE LA LITTÉRATURE DE L'AME.

JOURNAL INTIME D'UNE JEUNE PERSONNE.

Mlle de Guérin.

(TROISIÈME PARTIE.)

I.

Et son frère mourut, en effet, quelques semaines après ces lignes, au Cayla, le vendredi 19 juillet 1839.

Elle continue à lui écrire dans l'autre vie.

Car, dit-elle, en m'empruntant ces deux vers :

...Où l'éternité réside
On retrouve jusqu'au passé!

« Oh! que nous avons prié ce matin sur ta
« tombe! moi, ta femme, ton père et tes
« sœurs! »

Souvenir de l'enfance du mort.

Le 4 août.

« A pareil jour vint au monde un frère que
« je devais bien aimer, bien pleurer, hélas! ce
« qui va souvent ensemble. J'ai vu son cercueil
« dans la même chambre, à la même place où,
« toute petite, je me souviens d'avoir vu son
« berceau, quand on m'amena de Gaillac, où
« j'étais, pour son baptême. Ce baptême fut
« pompeux, plein de fête, plus qu'aucun autre
« de nous, marqué de distinction. Je jouai beau-
« coup et je repartis le lendemain, aimant fort
« ce petit enfant qui venait de naître. J'avais
« cinq ans. Deux ans après je revins, lui por-

« tant une robe que je lui avais faite. Je lui mis
« sa robe et le menai par la main le long de la
« garenne du nord, où il fit quelques pas tout
« seul, les premiers, ce que j'allai annoncer en
« grande joie à ma mère : « Maurice, Maurice
« a marché seul ! » Souvenir qui me vient tout
« mouillé de larmes. »

Le 6 août.

« Journée de prières et de pieuse consola-
« tion : pèlerinage de ton ami, le saint abbé de
« Rivières, à Andillac, où il a dit la messe, où
« il est venu prier avec tes sœurs près de ta
« tombe. Oh! que cela m'a touchée; que j'ai
« béni dans mon cœur ce pieux ami agenouillé
« sur tes restes, dont l'âme, par-delà ce monde,
« soulageait la tienne souffrante, si elle souffre!
« Maurice, je te crois au ciel. Oh! j'ai cette
« confiance, que tes sentiments religieux me
« donnent, que la miséricorde de Dieu m'ins-
« pire. Dieu si bon, si compatissant, si aimant,
« si Père, n'aurait-il pas eu pitié et tendresse
« pour un fils revenu à lui? Oh! il y a trois

« ans qui m'affligent ; je voudrais les effacer
« de mes larmes. Mon Dieu, tant de supplica-
« tions ont été faites! Mon Dieu, vous les avez
« entendues, vous les aurez exaucées. O mon
« âme, pourquoi es-tu triste et pourquoi me
« troubles-tu? »

Le 13 août.

« Besoin d'écrire, besoin de penser, be-
« soin d'être seule, non pas seule, avec Dieu
« et toi. Je me trouve isolée au milieu de
« tous. O solitude vivante, que tu seras
« longue ! »

Le 17 août

« Commencé à lire les *Saints Désirs de la*
« *mort*, lecture de mon goût. Mon âme vit dans
« un cercueil. Oh ! oui, enterrée, ensevelie en
« toi, mon ami ; de même que je vivais en ta
« vie, je suis morte en ta mort. Morte à tout
« bonheur, à toute espérance ici-bas. J'avais

« tout mis en toi, comme une mère en son fils;
« j'étais moins sœur que mère. Te souviens-tu
« que je me comparais à Monique pleurant sur
« Augustin, quand nous parlions de mes afflic-
« tions pour ton âme, cette chère âme dans
« l'erreur? Que j'ai demandé à Dieu son salut,
« prié, supplié! Un saint prêtre me dit : « Votre
« frère reviendra. » Oh ! il est revenu, et puis il
« m'a quittée pour le ciel, pour le ciel, j'espère.
« Il y a eu des signes évidents de grâce, de mi-
« séricorde dans cette mort. Mon Dieu, j'ai plus
« à vous bénir qu'à me plaindre. Vous en avez
« fait un élu par les souffrances qui rachètent,
« par l'acceptation et la résignation qui méri-
« tent, par la foi qui sanctifie. Oh! oui, cette foi
« lui était revenue vive et profonde; cela s'est
« vu dans des actes religieux, des prières, des
« lectures, et dans ce baiser à la croix fait avec
« tant d'âme et d'amour un peu avant de mou-
« rir! Oh! moi qui le voyais faire, qui le regar-
« dais tant dans ses dernières actions, j'ai dit,
« mon Dieu, j'ai dit qu'il s'en allait en paradis.
« Ainsi finissent ceux qui s'en vont dans la vie
« meilleure.

« Maurice, mon ami, qu'est-ce que le ciel, ce

« lieu des amis? Jamais ne me donneras-tu si-
« gne de là? Ne t'entendrai-je pas, comme on
« dit que quelquefois on entend les morts? Oh!
« si tu le pouvais, s'il existe quelque communi-
« cation entre ce monde et l'autre, reviens! Je
« n'aurai pas peur un soir de voir une appari-
« tion, quelque chose de toi à moi qui étions
« si unis. Toi au ciel et moi sur la terre, oh!
« que la mort nous sépare! J'écris ceci à la
« chambrette, cette chambrette tant aimée où
« nous avons tant causé ensemble, rien que
« nous deux. Voilà ta place et là la mienne.
« Ici était ton portefeuille si plein de secrets de
« cœur et d'intelligence, si plein de toi et de
« choses qui ont décidé de ta vie. Je le crois,
« je crois que les événements ont influé sur ton
« existence. Si tu étais demeuré ici, tu ne serais
« pas mort. *Mort!* terrible et unique pensée de
« ta sœur. »

Le 20 août.

« Hier allée à Cahuzac entendre la messe
« pour toi en union de celle que le prince de

« Hohenlohe offrait en Allemagne pour deman-
« der à Dieu ta guérison, hélas ! demandée trop
« tard. Quinze jours après ta mort, la réponse
« est venue m'apporter douleurs au lieu d'es-
« pérance. Que de regrets de n'avoir pas pensé
« plus tôt à ce moyen de salut, qui en a sauvé
« tant d'autres ! C'est sur des faits bien établis
« que j'avais eu recours au saint thaumaturge,
« et je croyais tant au miracle ! Mon Dieu, j'y
« crois encore, j'y crois en pleurant. Maurice,
« un torrent de tristesse m'a passé sur l'âme
« aujourd'hui. Chaque jour agrandit ta perte,
« agrandit mon cœur pour les regrets. Seule
« dans le bois avec mon père, nous nous som-
« mes assis à l'ombre, parlant de toi. Je regar-
« dais l'endroit où tu vins t'asseoir il y a deux
« ans, le premier jour, je crois, où tu fis quel-
« ques pas dehors. Oh ! quel souvenir de mala-
« die et de guérison ! Je suis triste à la mort.
« Je voudrais te voir. Je prie Dieu à tout mo-
« ment de me faire cette grâce. Ce ciel, ce ciel
« des âmes, est-il si loin de nous, le ciel du
« temps de celui de l'éternité ? O profondeur ! ô
« mystères de l'autre vie qui nous sépare ! Moi
« qui étais si en peine sur lui, qui cherchais

« tant à tout savoir, où qu'il soit maintenant,
« c'est fini. Je le suis dans les trois demeures,
« je m'arrête aux délices, je passe aux souffran-
« des, aux gouffres de feu. Mon Dieu, mon
« Dieu, non! Que mon frère ne soit pas là, qu'il
« n'y soit pas! Il n'y est pas; son âme, l'âme
« de Maurice parmi les réprouvés!... Horrible
« crainte, non! Mais au purgatoire où l'on souf-
« fre, où s'expient les faiblesses du cœur, les
« doutes de l'âme, les demi-volontés au mal.
« Peut-être mon frère est là qui souffre et nous
« appelle dans les gémissements comme il fai-
« sait dans les souffrances du corps : « Soula-
« gez-moi, vous qui m'aimez. » Oui, mon ami,
« par la prière. Je vais prier; je l'ai tant fait et
« le ferai toujours. Des prières, oh! des prières
« pour les morts, c'est la rosée du purga-
« toire.

« Sophie m'a écrit, cette Sophie, amie de
« Marie, qui m'aime en elle et vient me conso-
« ler. Mais rien d'humain ne console. Je vou-
« drais aller en Afrique porter ma vie à quel-
« qu'un, m'employer au salut des Arabes dans
« l'établissement de Mme Vialar. Mes jours ne
« me sembleraient pas vides, inutiles comme

« ils sont. Cette idée de cloître qui s'en était
« allée, qui s'était retirée devant toi, me re-
« vient.

« Le rosier, le petit rosier des Coques, a
« fleuri. Que de tristesses, de craintes, de sou-
« venirs épanouis avec ces fleurs, renfermés
« dans ce vase donné par Marie, emporté dans
« notre voyage, avec nous dans la voiture de
« Tours à Bordeaux, de là ici ! Ce rosier te fai-
« sait plaisir ; tu te plaisais à le voir, à penser
« d'où il venait. Je voyais cela et comme étaient
« jolis ces petits boutons et cette petite ver-
« dure. »

Le 22 août.

« Mis au doigt la bague antique que tu avais
« prise et mise ici il y a deux ans, cette bague
« qui nous avait tant de fois fait rire quand je
« te disais : « Et la bague ? » Oh ! qu'elle m'est
« triste à voir et que je l'aime ! Mon ami, tout
« m'est relique de toi.

« *La mort nous revêtira de toute chose*. Con-
« solante parole que je viens de méditer, qui

« me revêt le cœur d'espérance, ce pauvre
« cœur dépouillé.

« Comme j'aime ses lettres, ces lettres qui
« ne viennent pas! Mon Dieu, recevez ce que
« j'en souffre et toutes les douleurs de cette
« affection. Voilà que cette âme m'attriste, que
« son salut m'inquiète, que je souffrirais le
« martyre pour lui mériter le ciel. Exaucez,
« mon Dieu, mes prières : éclairez, attirez,
« touchez cette âme si faite pour vous connaî-
« tre et vous servir! Oh! quelle douleur de
« voir s'égarer de si belles intelligences, de si
« nobles créatures, des êtres formés avec tant
« de faveur, où Dieu semble avoir mis toutes
« ses complaisances comme en des fils bien-
« aimés, les mieux faits à son image! Ah! qu'ils
« sont à plaindre! que mon âme souvent les
« pleure avec Jésus venu pour les sauver! Je
« voudrais le salut de tous, que tous profitent
« de la rédemption qui s'étend à tout le genre
« humain. Mais le cœur a ses élus, et pour
« ceux-là on a cent fois plus de désirs et de
« crainte. Cela n'est pas défendu. Jésus, n'a-
« viez-vous pas votre Jean bien-aimé, dont les
« apôtres disaient que, par amour, vous feriez

« qu'il ne mourrait pas? Faites qu'ils vivent
« ou jours, ceux que j'aime, qu'ils vivent de la
« vie éternelle ! Oh ! c'est pour cela, pas pour
« ici que je les aime. A peine, hélas! si l'on s'y
« voit. Je n'ai fait que l'apercevoir ; mais l'âme
« reste dans l'âme. »

Le 25 août.

« Tristesse et communion; pleuré en Dieu;
« écrit à ton ami ; lu Pascal, l'étonnant
« penseur. J'ai recueilli cette pensée sur
« l'amour de Dieu, qu'on aime sans le con-
« naître : *Le cœur a ses raisons que la*
« *raison ne comprend pas.* Bien souvent j'ai
« senti cela. »

II.

Et comme elle désire que toute la nature en convulsion s'associe par un mouvement désordonné à la convulsion de sa douleur!

Le 26 août.

« Quelques gouttes de pluie sur la terre ar-
« dente. Peut-être orage ce soir, ramassé par
« ces vapeurs. Qu'il tonne, qu'il passe des tor-
« rents d'eau et de vent! je voudrais du bruit,
« des secousses, tout ce qui n'est pas ce calme
« affaissant. — Si j'écrivais sa vie, cette vie si
« jeune, si riche, si rare, si rattachée à tant
« d'événements, à tant d'intérêts, à tant de
« cœurs! peu de vies semblables. »

Le 27 août.

« Je ne sais, sans mon père, j'irais peut-être
« joindre les sœurs de Saint-Joseph, à Alger.
« Au moins ma vie serait utile. Qu'en faire à
« présent? Je l'avais mise en toi, pauvre frère!
« Tu me disais de ne pas te quitter. En effet,
« je suis bien demeurée près de toi pour te voir
« mourir. Un *ecce homo,* l'homme de douleur,
« tous les autres derrière celui-là. Souffrances

« de Jésus, saints désirs de la mort, uniques
« pensées et méditations. Écrit à Louise comme
« à Marie; il fait bon écrire à celle-là. Et lui,
« pourquoi ne pas écrire, ton frère? Serait-il
« mort aussi? Mon Dieu, que le silence m'ef-
« fraye à présent! pardonnez-moi tout ce qui
« me fait peur. L'âme qui vous est unie, qu'a-
« t-elle à craindre? Ne vous aimerais-je pas,
« mon Dieu, unique et véritable et éternel
« amour? Il me semble que je vous aime,
« comme disait le timide Pierre, mais pas
« comme Jean, qui s'endormait sur votre
« cœur. Divin repos qui me manque! Que vais-
« je chercher dans les créatures? Me faire
« un oreiller d'une poitrine humaine, hélas!
« j'ai vu comme la mort nous l'ôte. Plutôt
« m'appuyer, Jésus, sur votre couronne d'é-
« pines. »

Le 28 août.

« Saint Augustin aujourd'hui, ce saint qui
« pleurait si tendrement son ami et d'avoir
« aimé Dieu si tard. Que je n'aie pas ces deux
« regrets : oh! que je n'aie pas cette douleur

« à deux tranchants, qui me fendrait l'âme à « la mort! Mourir sans amour, c'est mourir en « enfer. Amour divin, seul véritable. Les au- « tres ne sont que des ombres.

« Accablement, poids de douleurs; essayons « de soulever ce mont de tristesse. Que faire? « Oh! que l'âme est ignorante! Il faut s'atta- « cher à Dieu, à celui qui soulève et le vais- « seau et la mer. Pauvre nacelle que je suis sur « un océan de larmes! »

III.

La sérénité revient avec la lumière et revient seule.

Le 30 août.

« Qu'il faisait bon ce matin dans la vigne, « cette vigne aux raisins chasselas que tu ai- « mais! En m'y voyant, en mettant le pied « où tu l'avais mis, la tristesse m'a rempli l'âme. « Je me suis assise à l'ombre d'un cerisier, « et là, pensant au passé, j'ai pleuré. Tout

« était vert, frais, doré de soleil, admi-
« rable à voir. Ces approches d'automne sont
« belles, la température adoucie, le ciel plus
« nuagé, des teintes de deuil qui commencent.
« Tout cela, je l'aime, je m'en savoure l'œil,
« m'en pénètre jusqu'au cœur, qui tourne
« aux larmes. *Vu seule*, c'est si triste! Toi,
« tu vois le ciel! Oh! je ne te plains pas.
« L'âme doit goûter d'ineffables ravisse-
« ments...

« Le plus grand malheur de la vie, c'est d'en
« rompre les relations.

« Je voulais envoyer à mon ami les deux
« grenades du grenadier dont il a travaillé le
« pied quelques jours avant sa mort. Ce fut
« son dernier mouvement sur la terre! »

IV.

Le 6 octobre.

« A l'heure qu'il est, midi, premier diman-
« che d'octobre, j'étais à Paris, j'étais dans ses

« bras, place Notre-Dame-des-Victoires. Un an
« passé, mon Dieu! — Que je fus frappée de sa
« maigreur, de sa toux, moi qui l'avais rêvé mort
« dans la route! — Nous allâmes ensemble à
« Saint-Sulpice à la messe, à une heure. Au-
« jourd'hui à Lentin, dans la pluie, les poignants
« souvenirs et la solitude... Mais, mon âme,
« apaise-toi avec ton Dieu que tu as reçu dans
« cette petite église. C'est ton frère, ton ami,
« le bien-aimé souverain que tu ne verras pas
« mourir, qui ne te manquera jamais ni en
« cette vie ni en l'autre. Consolons-nous dans
« cette espérance, et qu'en Dieu on retrouve
« tout ce qu'on a perdu. Si je pouvais m'en
« aller en haut; si je trouvais dans ma poi-
« trine ce souffle qui vient le dernier, ce souf-
« fle des mourants qui porte l'âme au ciel, oh!
« je n'aurais pas beaucoup de regrets à la vie.
« Mais la vie, c'est une épreuve, et la mienne
« est-elle assez longue; ai-je assez souffert?
« Quand on se porte au Calvaire, on voit ce
« que coûte le ciel. Oh! bien des larmes, des
« déchirements, des épines, du fiel et du vi-
« naigre. Ai-je goûté de tout cela? Mon Dieu,
« ôtez-moi la plainte, soutenez-moi dans le si-

« lence et la résignation au pied de la Croix,
« avec Marie et les femmes qui vous aimè-
« rent. »

Le 19 octobre.

« Trois mois aujourd'hui de cette mort, de
« cette séparation. Oh! la douloureuse date,
« que néanmoins je veux écrire chaque fois
« qu'elle reviendra. Il y a pour moi une si at-
« tachante tristesse dans ce retour du 19, que
« je ne puis le voir sans le marquer dans ma
« vie, puisque je note ma vie. Eh! qu'y met-
« trais-je maintenant, si je n'y mettais mes lar-
« mes, mes souvenirs, mes regrets de ce que
« j'ai le plus aimé? C'est tout ce qui vous
« viendra, ô vous qui voulez que je continue
« ces cahiers, mon *tous les jours* au Cayla. J'al-
« lais cesser de le faire, il y avait trop d'amer-
« tume à lui parler dans la tombe; mais puis-
« que vous êtes là, frère vivant, et avez plaisir
« de m'entendre, je continue ma causerie in-
« time; je rattache à vous ce qui restait là,
« tombé brisé par la mort. *J'écrirai pour*

« *vous comme j'écrivais pour lui.* Vous êtes
« mon frère d'adoption, mon frère de cœur. Il
« y a là-dedans illusion et réalité, consolation
« et tristesse : Maurice partout. C'est donc au-
« jourd'hui 19 octobre que je date pour vous
« et que je marque ce jour comme une époque
« dans ma vie, ma vie d'isolement, de solitude,
« d'inconnue qui s'en va vers quelqu'un du
« monde, vers vous à Paris, comme à peu près,
« je vous l'ai dit, je crois, si Eustoquie, de
« son désert de Bethléem, eût écrit à quelque
« élégant chevalier romain. Le contraste est
« piquant, mais ne m'étonne pas. Quelqu'un,
« une femme, me disait qu'à ma place elle se-
« rait bien embarrassée pour vous écrire.
« Moi, je ne comprends pas pourquoi je le
« serais. Rien ne me gêne avec vous, en vérité,
« pas plus qu'avec Maurice; vous m'êtes lui au
« cœur et à l'intelligence. C'est à ce point de
« vue que se met notre intimité. »

V.

Elle continue d'écrire à M. d'Aurevilly qu'aimait son frère et dont elle a fait son frère d'adoption. Évidemment elle l'eût aimé, elle l'aima peut-être en mémoire de celui qu'elle avait perdu. L'amour est comme toutes les passions, il a des retours inattendus.

Le 20 octobre.

« La belle matinée d'automne! Un air trans-
« parent, un lever du jour radieusement calme,
« des nuages en monceaux, du nord au midi,
« des nuages d'un éclat, d'une couleur molle
« et vive, du coton d'or sur un ciel bleu. C'é-
« tait beau, c'était beau! Je regrettais d'être
« seule à le voir. J'ai pensé à notre peintre et
« ami, M. Augier, lui qui sent si bien et prend
« sitôt le beau dans son âme d'artiste. Et puis
« Maurice, et puis vous, je vous aurais voulu

« voir tous sous mon ciel du Cayla; mais de-
« vons-nous nous rencontrer jamais plus sur
« la terre?

« En allant au Posadou, j'ai voulu prendre
« une fleur très-jolie. Je l'ai laissée pour le re-
« tour, et j'ai passé par un autre chemin. Adieu
« ma fleur. Quand j'y reviendrais, où serait-
« elle? Une autre fois je ne laisserai pas mes
« fleurs en chemin. Que de fois cependant cela
« n'arrive-t-il pas dans la vie?

« Dimanche aujourd'hui. Revu à Andillac
« cette tombe toute verdoyante d'herbe. Comme
« c'est venu vite, ces plantes! Comme la vie
« se hâte sur la mort, et que c'est triste à
« notre vue! Que ce serait désolant, sans la
« foi qui nous dit que nous devons renaître,
« sortir de ces cimetières où nous semblons
« disparus! »

Le 21 octobre.

« Tonnerre, orage, tempête au dehors, mais
« calme au dedans, ce calme d'une mer morte,
« qui a sa souffrance aussi bien que l'agitation.
« Le repos n'est bon qu'en Dieu, ce repos des

« âmes saintes qui, avant la mort, sont sorties
« de la vie. Heureux dégagement! Je meurs
« d'envie de tout ce qui est céleste : c'est qu'ici-
« bas tout est vil et porte un poids de terre. »

Le 1er novembre.

« Quel anniversaire! J'étais à Paris, assise
« seule dans le salon devant une table, pen-
« sant, comme à présent, à cette fête des
« saints. Il vint, Maurice, me trouver, causer
« un peu d'âme et de cœur, et me donna un
« cahier de papier avec un « Je veux que tu
« m'écrives là ton *tous les jours* à Paris. » Oh !
« pauvre ami! je l'ai bien écrit, mais il ne l'a
« pas lu ! Il a été enlevé si subitement, si ra-
« pidement, avant d'avoir le temps de rien
« faire, ce jeune homme né pour tant de cho-
« ses, ce semblait. Mais Dieu en a disposé au-
« trement que nous ne pensions. Il est de belles
« âmes dont nous ne devons voir ici que les
« apparences, et dont l'entière réalisation s'a-
« chève ailleurs, dans l'autre vie. Ce monde
« n'est qu'un lieu de transition, comme les

« saints l'ont cru, comme l'âme qui pressent
« le *quelque autre part* le croit aussi. Eh! quel
« bonheur que tout ne soit pas ici! Impossi-
« ble, impossible! Si nous finissions à la
« tombe, le bon Dieu serait méchant, oui,
« méchant, de créer pour quelques jours des
« créatures malheureuses : horrible à penser.
« Rien que les larmes font croire à l'immorta-
« lité. Maurice a fini son temps de souffrance,
« j'espère, et aujourd'hui je le vois à tout mo-
« ment parmi les bienheureux; je me dis qu'il
« doit y être, qu'il plaint ceux qu'il voit sur la
« terre, qu'il me désire où il est, comme il me
« désirait à Paris. Ah! mon Dieu, ceci me rap-
« pelle que nous étions ensemble à pareil jour
« l'an dernier; que j'avais un frère, un ami que je
« ne puis plus ni voir ni entendre. Plus de rap-
« ports après tant d'intimité! Cest en ceci que
« la mort est désolante. Pour le retrouver, cet
« être aimé et tant uni au cœur, il faut plonger
« dans la tombe et dans l'éternité. Qui n'a pas
« Dieu avec soi en cet effroi, que devenir? Que
« devenez-vous, vous, ami tant atterré par sa
« mort, quand votre douleur se tourne vers l'au-
« tre monde? Oh! la foi ne vous manque pas,

« sans doute; mais avez-vous une foi conso-
« lante, la foi pieuse? Pensant que trop que
« vous ne l'avez pas, je me prends à vous plain-
« dre amèrement. Les sollicitudes que j'avais à
« cet égard pour son âme de frère, se sont tou-
« tes portées sur la vôtre, presque aussi chère.
« Je ne puis pas dire à quel degré je l'aimais,
« ni auquel je l'aime : c'est quelque chose qui
« monte vers l'infini, vers Dieu. Là je m'arrête;
« à cette pensée s'attache un million de pen-
« sées mortes et vives, mais surtout mortes,
« mon mémorandum, commencé pour lui, con-
« tinué pour vous au même jour, daté de quel-
« que joie l'an dernier et maintenant tout de
« larmes. Mon pauvre Maurice, *j'ai été délais-*
« *sée en une terre où il y a larmes continuelles*
« *et continuelles angoisses.*

« Le jour des Morts.

Voilà les feuilles sans séve
Qui tombent sur le gazon;
Voilà le vent qui s'élève
Et gémit dans le vallon.
. . . .

C'est la saison où tout tombe,
Aux coups redoublés des vents :
Un vent qui vient de la tombe
Moissonne aussi les vivants.

(LAMARTINE.)

« Il y a peu d'années nous disions cela ; nous
« récitions ces vers, Maurice et moi, errant sur
« des feuilles sèches, le jour des Morts. Mon
« Dieu, le voilà tombé lui aussi, lui si jeune, le
« dernier né de la famille, que je comptais bien
« laisser en ce monde, entouré d'enfants qui
« m'auraient pleurée comme leur mère ! Au lieu
« de cela, c'est moi qui pleure ; c'est moi qui
« vois une tombe, où est renfermé tout ce que
« j'ai eu d'espérance, de bonheur en affection
« humaine. Oh ! que cela dépend de toutes cho-
« ses et porte l'âme affligée loin de cette vie,
« vers le lieu où n'est pas la mort ! Prié, pleu-
« ré, écrit, rien autre chose aujourd'hui. O
« terrible fête des morts ! »

VI.

Son amitié ambiguë pour M. d'Aurevilly se révèle en toute occasion et en toute circonstance.

Le 6 novembre.

« Je n'ai pas écrit hier et n'écrirai pas de « suite. Que feriez-vous de trois cent soixante-« six de mes jours presque uniformes, à voir, « un an durant, passer des flots pareils? La di-« version fait l'intérêt des yeux et de l'esprit, « car nous ne nous plaisons qu'en curiosité. « Où il n'y a pas de nouveau, on s'ennuie. Il y « a eu tels jours d'immobilité où j'ai souhaité « la foudre. Que serait donc pour vous mon « calme perpétuel? car, excepté ce qui me vient « du cœur ou monte à la tête, rien ne fait mou-« vement dans ma vie.

« Dans ce moment, je rentre d'une petite
« promenade au soleil, et rien ne bouge autour
« de moi, que quelques mouches qui bourdon-
« nent à l'air chaud. Seule au grand monastère
« désert. Ce profond et complet isolement me
« fait vivre une heure comme ont vécu des an-
« nées les ermites, hommes et femmes, ces
« âmes retirées du monde. Sans soins maté-
« riels, sans parole qu'intérieure, sans senti-
« ments que d'intelligence, sans vie que celle
« de l'âme : il y a dans ce dégagement une li-
« berté pleine de jouissances, un bonheur in-
« connu, que je crois bien que pour faire durer
« on puisse aller cacher à cent lieues du désert.
« Aussi en était-il qui quittaient la cour
« pour cela, comme saint Arsène et tant d'au-
« tres qui, ayant goûté des deux, ne voulurent
« pas retourner au monde. C'est que le monde
« occupe encore la vie, mais ne la remplit pas. »

Le 12 novembre.

« Il fut un temps où je décrivais avec charme
« les moindres petites choses. Quatre pas de-

« hors, une course au soleil à travers champs ou
« dans les bois, me laissaient beaucoup à dire.
« Est-ce parce que je disais à Lui, et que le
« cœur fournit abondamment? Je ne sais, mais,
« n'ayant plus le plaisir de lui faire plaisir, ce
« que je vois n'offre pas l'intérêt que j'y trou-
« vais jadis. Cependant rien au dehors n'est
« changé, c'est donc moi au dedans. Tout me
« devient d'une même couleur triste, toutes
« mes pensées tournent à la mort. Ni envie ni
« pouvoir d'écrire. Qu'écrirais-je d'ailleurs
« qui vous fût bon, à vous à qui je vou-
« drais tant de bien, à qui il est difficile
« d'en faire?

« Trouvé dans un livre une feuille de rose
« flétrie, qui sait depuis quand? Je me le de-
« mande en revenant sur les printemps passés,
« sur les jours et les lieux où cette rose a fleuri;
« mais rien ne revient de ces choses perdues.
« Ce n'est pas un malheur d'être une fleur sans
« date. Tout ce qui prend mystère a du charme.
« Cette feuille dans ce livre m'intéresse plus
« qu'elle n'eût pu faire sur sa rose et son ro-
« sier. J'en ai quitté de lire. Pour peu qu'on
« ait l'âme réfléchissante, il y a de quoi s'arrê-

« ter à chaque instant et se mettre à penser sur
« ce qui se présente dans la vie. »

Le 14 novembre.

« Revenue encore à ma solitude complète.
« Mon père est allé chercher quelques livres
« dans une bibliothèque voisine. Je ne sais ce
« qu'il apportera. J'ai demandé *Notre-Dame*
« *de Paris*, que jusqu'ici je n'avais pas voulu
« lire. Pourquoi le lirai-je à présent? C'est que
« je me sens le cœur assez mort pour que rien
« ne lui puisse nuire ; qu'on dit qu'il y a des
« beautés là-dedans que j'ai envie de connaî-
« tre, et qu'un homme de Dieu qui a du cré-
« dit sur moi m'a dit que je pouvais faire cette
« lecture, et que le mal est annulé par la façon
« de le voir. Le diable même, quand il déplaît,
« que peut-il? Le rencontrer n'est pas le pren-
« dre. Peut-être serait-il mieux de rester dans
« l'ignorance de tout livre et de toute chose ;
« mais je ne me soucie pas non plus de savoir.
« Ce n'est pas pour m'instruire, c'est pour
« m'élever que je lis ; tout m'est échelle pour

« le ciel, même ce petit cahier que j'attache à
« une pensée céleste. Dieu le connaît. Quand
« Dieu ne verrait pas tout, je lui ferais tout
« voir. Je ne saurais me passer de l'approba-
« tion divine en ma vie et mes affections, mais
« peu m'enquiers de celle des hommes, encore
« moins des femmes. »

Le 15 novembre.

« Mon Dieu, mon Dieu, quel jour! le jour de
« son mariage. A pareille heure, un an passé,
« nous étions à l'Abbaye-aux-Bois, lui, vous,
« moi, moi à côté de lui. Je viens d'une église
« aussi, et d'auprès de lui sur sa tombe. »

Le 16 novembre.

« Plus rien mis hier après ces lignes. Il est
« des sentiments qui dépassent toute expres-
« sion. Dieu sait dans quel abîme j'étais plon-
« gée et accablée des souvenances de noces.
« C'était lui et sa belle fiancée agenouillés de-

« vant l'autel, le Père Buquet les bénissant et
« leur parlant d'avenir, la foule assistante, le
« chant de l'orgue, cette quête pour les pau-
« vres où j'avais quelque embarras, la signa-
« ture à la sacristie, tant de témoins de ce
« brillant contrat avec la mort. — La rencon-
« tre dehors d'un char funèbre ; le déjeuner à
« côté de vous où vous me disiez : « Que votre
« frère est beau ! » où nous parlâmes tant de
« sa vie ; — la soirée, le bal où je dansai pour
« la première et dernière fois. Je dois à Mau-
« rice des choses uniques. Le plaisir de lui voir
« l'air content, d'être à sa fête, et au fond de
« cette joie des serrements de cœur, et cette
« horrible vision des cercueils autour du sa-
« lon, — posés sur ces tabourets longs et dra-
« pés à franges d'argent. Oh ! que je fus glacée
« au sortir de leur chambre, en toilette avec
« des fleurs pour le bal, que cela me vînt ! J'en
« fermai les yeux. Journée, soirée si diverse-
« ment mémorables, date de tant de douleurs,
« je n'en puis ôter mon âme. Je m'enfonce en
« toutes ces choses, et quand je songe à tout
« ce que j'avais mis de bonheur dans un être
« qui n'est plus maintenant qu'en souvenir,

« j'en éprouve une inénarrable tristesse, et j'en
« apprends à ne faire fond sur aucune vie ni sur
« rien. Il y a un cercueil entre le monde et
« moi ; c'est fini du peu qui m'y pouvait plaire.
« J'ai des liens de cœur, plus aucun de bon-
« heur, de fête. Maurice et moi nous nous te-
« nions intérieurement par des rubans roses.
« Tout m'était riant en lui, tout me plaisait,
« jusqu'aux peines : mon Dieu! mon Dieu!
« avoir perdu cela! que voulez-vous que j'aime
« à présent? »

Le 17 novembre.

« Belle journée radieuse, chaleureuse, un
« plein air de soleil. Cela ravive, fait du bien,
« tant à sentir qu'à jouir, qu'à admirer. Quoi-
« qu'à présent je m'informe beaucoup moins
« de l'état du ciel qu'hélas! il y a quelques
« mois, du temps du malade, je vois avec plai-
« sir un beau jour, la seule jolie chose à voir
« à la campagne en novembre.

« Ah! hier au soir, belle surprise aussi de
« votre lettre. Je ne l'attendais pas sitôt, ni

« presque si aimable, quoique ce ne soit pas
« surprenant; mais toute distinction qui me
« touche me surprend toujours un peu. Je
« ne sais à quoi cela tient. Puis j'ai trouvé dans
« cette lettre des choses qui m'ont affligée, de
« ces chagrins chrétiens de l'âme pour une
« pauvre âme de frère, pour quelqu'un qui
« dit : *Je ne prie pas.* Dieu sait là-dessus ce
« que je pense, ce que je souffre. J'ai l'intérêt
« de la vie future de ceux que j'aime, et qui n'y
« croient pas, tant en croyance et tant à cœur,
« que, pour le leur procurer, je souffrirais avec
« joie le martyre. Ceci n'est pas une exagéra-
« tion, mais bien pris dans toute la raison et le
« sentiment de la foi. — Érembert, Marie qui
« arrivent! »

Le 28 novembre.

« Laissé enfermé depuis quinze jours. Que
« de choses dans cette lacune qui ne seront
« nulle part, pas même ici!... Repris pour
« noter une lettre de Marie, ma belle amie, qui
« tremble de me croire malade. Hélas! non,

« je ne souffre pas dans mon corps. Oh!
« que je trouve inutile d'écrire! »

VII.

Mille retours de sentiments consolés, graves, découragés, revenant en arrière, courant en avant, emportés, stagnants, soulevés, affaissés tour à tour, signalent cette période de sa vie.

Le 10 décembre.

« Enfin pourrai-je écrire? Que de fois j'ai
« pris la plume depuis huit jours, et la plume
« m'est tombée des doigts sans rien faire! Il y
« a eu tant de tristesse dans mon âme, tant de
« secousses dans mon être! Ô Dieu! je sem-
« blais toucher à ma fin, à une sorte d'anéan-
« tissement moral. Que cet état est terrible!
« Rien n'apaise, rien ne soutient: travail, re-
« pos, livres, hommes, tout est dégoût. On vou-

« drait mourir. Dans cette lutte, l'âme sans « foi serait perdue, oh! perdue, si Dieu ne se « montre; mais il ne manque pas, mais quel- « que chose d'inattendu vient d'en haut. »

VIII.

1840 sonne et la rembrunit encore, les Notes courent comme des pas de la vie entraînés sur une pente inclinée. Ce monde n'a rien pour elle, elle s'habitue à en sortir.

« Je trouve une lettre de ma chère Marie « (Mme de Maistre) sur mon chevet, à mon ré- « veil ce matin. Aurore d'un beau jour, tant « en moi qu'au dehors; soleil au ciel et dans « mon âme : Dieu soit béni de ces douces « lueurs qui ravivent parmi les angoisses! Je « sais bien que c'est à recommencer, mais on « s'est reposé un moment et on marche avec « plus de force ensuite. La vie est longue, il « faut de temps en temps quelques cordiaux

« pour la course : il m'en vient du ciel, il
« m'en vient de la terre, je les prends tous,
« tous me sont bons, c'est Dieu qui les donne,
« qui donne la vie à la rosée ! Les lectures
« pieuses, la prière, la méditation fortifient ;
« les paroles d'amitié aussi soutiennent. J'en
« ai besoin : nous avons un côté du cœur qui
« s'appuie sur ce qu'on aime ; l'amitié, c'est
« quelque chose qui se tient bras à bras.
« Comme Marie me donne le sien tendrement,
« et que je me trouve bien là ! Ainsi nous
« irons jusqu'à la mort : *Dieu nous a unies.* »

IX.

Vient ensuite un long récit de l'agonie et de la mort de son frère, touchant comme une *passion* de l'amitié; nous le retranchons, car il faudrait le lire tout entier. C'est l'amour qui grave les sentiments par les plus menus détails.

Elle s'interrompt pour écouter au mois d'avril chanter une grive : « Triste date du

« 2 avril ! La vie est toute coupée de douleurs.
« Les oiseaux n'ont pas de chagrin sans doute,
« du moins la grive qui chante tout aujour-
« d'hui sous ma fenêtre. Joyeuse petite bête !
« Je me suis mise à l'écouter bien des fois, à
« prendre plaisir à ces sifflements, gazouille-
« ments et salutations au printemps. Ces
« chants doux et réjouissants sous un gené-
« vrier, montant avec l'air dans ma cham-
« brette, sont d'un effet que je ne puis dire.
« Valentino n'en approche pas pour le charme :
« Valentino où j'entendais pourtant quatre-
« vingts musiciens et du *Beethoven*. Préférer à
« cela une pauvre petite grive, décidément je
« suis une sauvage ! »

X.

Un retour sur elle-même :

« Mon âme pourtant n'a rien qui lui pèse,
« rien qui lui donne un remords. J'ai vécu

« heureusement loin du monde, dans l'igno-
« rance de presque tout ce qui porte au mal ou
« le développe en nous. A l'âge où les impres-
« sions sont si vives, je n'en ai eu que de
« pieuses. J'ai vécu comme dans un monas-
« tère ; aussi ma vie doit être incomplète du
« côté du monde. Ce que je sais sous ce rap-
« port me vient presque d'instinct, d'inspira-
« tion, comme la poésie, et m'a suffi pour pa-
« raître convenablement partout. Un certain
« tact m'avertit, me donne le sens des choses
« et des airs d'habitude là où je me trouve le
« plus souvent étrangère... »

Le 20 avril, retour de jeunesse aussi : son oiseau favori est revenu chanter sur le genévrier, sous sa fenêtre.

« Oh ! c'était bien un rossignol que j'ai en-
« tendu ce matin. C'était vers l'aurore et sur
« un réveil, en sorte que j'ai cru avoir rêvé ;
« mais je viens d'entendre encore, mon mu-
« sicien est arrivé. Je note cela tous les ans, la
« venue du rossignol et de la première fleur.
« Ce sont des époques à la campagne et dans

« ma vie. L'ouverture du printemps si admi-
« rablement belle est ainsi marquée, et le re-
« tard ou l'avancement des saisons. Mes char-
« mants calendriers ne s'y trompent pas, ils
« annoncent au juste les beaux jours, le soleil,
« la verdure. Quand j'entends le rossignol ou
« que je vois une hirondelle, je me dis : « L'hi-
« ver a pris fin, » avec un plaisir indicible. Il
« y a pour moi renaissance hors de la froi-
« dure, des brouillards, du ciel terne, de toute
« cette nature morte. Je reverdis comme un
« brin d'herbe, même moralement. La pensée
« reparaît et toutes ses fleurs. »

Puis le chagrin revient accumulé sur lui-même : on pressent la mort.

« Plusieurs jours depuis cette nuit de chants
« et d'orages. Comme le temps occupe peu
« d'espace ! Une fois passé, ce n'est rien. Dans
« ce peu d'espace on pourrait faire entrer un
« siècle. Je n'y vois rien, quoi qu'il soit venu
« dans l'histoire de ma vie, parce que tout
« reste au dedans, que je n'ai plus d'intérêt à
« rien raconter, ni moi ni autre chose. Tout

« meurt, je meurs à tout. Je meurs d'une
« lente agonie morale, état d'indicible souf-
« france. — Va, pauvre cahier, dans l'oubli
« avec ces objets qui s'évanouissent ! Je n'écri-
« rai plus ici que je ne reprenne vie, que Dieu
« ne me ressuscite de ce tombeau où j'ai l'âme
« ensevelie. Maurice, mon ami ! il n'en était
« pas ainsi de moi quand je l'avais. Penser à
« lui me relevait au plus fort d'un abattement ;
« l'avoir en ce monde me suffisait. Avec Mau-
« rice, je ne me serais pas ennuyée entre deux
« montagnes. »

La nature immortelle prévaut encore un moment.

« Entre autres beaux effets du vent à la
« campagne, il n'en est pas qui soient beaux
« comme la vue d'un champ de blé tout agité,
« bouillonnant, ondulant sous ces grands
« souffles qui passent en abaissant et soulevant
« si vite les épis par monceaux. Il s'en fait, par
« le mouvement, comme de grosses boules
« vertes roulant par milliers l'une sur l'autre
« avec une grâce infinie. J'ai passé une demi-

« heure à contempler cela et à me figurer
« la mer, surface verte et bondissante. Oh !
« que je voudrais réellement voir la mer, ce
« grand miroir de Dieu, où se reflètent tant
« de merveilles ! »

XI.

Le 1er juillet.

« J'entends la première cigale ; quel plaisir !
« Je reçois un charmant billet de M. de Sainte-
« Beuve, cet homme exquis dont je reçois
« l'écriture vivante. »

M. de Sainte-Beuve avait rendu à son frère Maurice une justice qui eût été bien plus juste si elle s'était adressée à la sœur ! Le frère, trop loué, ne faisait que déclamer ce que la sœur sentait et soupirait à demi-voix.

XII.

La chambre s'égaye de deux nouveaux hôtes.

Le 28 juillet.

« Deux petits oiseaux, deux compagnons de ma
« chambrette, les bienvenus, qui chanteront
« quand j'écrirai, me feront musique et accom-
« pagnement comme les pianos qui jouaient à
« côté de Mme de Staël quand elle écrivait. Le
« son est inspirateur; je le comprends par ceux
« de la campagne, si légers, si aériens, si vagues,
« si au hasard, et d'un si grand effet sur l'âme.
« Que doit-ce être d'une harmonie de science
« et de génie, sur qui comprend cela, sur qui
« a reçu une organisation musicale, dévelop-
« pée par l'étude et la connaissance de l'art?
« Rien au monde n'est plus puissant sur l'âme,
« plus pénétrant. Je le comprends, mais ne le
« sens pas. Dans ma profonde ignorance, j'é-

« couterais avec autant de plaisir un grillon
« qu'un violon. Les instruments n'agissent pas
« sur moi ou bien peu. Il faut que j'y com-
« prenne comme à un air simple; mais les
« grands concerts, mais les opéras, mais les
« morceaux tant vantés, langue inconnue!
« Quand je dis opéras, je n'en ai jamais ouï,
« seulement entendu des ouvertures sur les
« pianos. Parmi les fruits défendus de ce pa-
« radis de Paris, il est deux choses dont j'ai
« eu envie de goûter : l'Opéra et Mlle Rachel,
« surtout Mlle Rachel, qui dit si bien Racine,
« dit-on. Ce doit être si beau! »

XIII.

A mesure que le chagrin lui retire sa vie, elle cherche évidemment à la retenir instinctivement par quelques riantes images, réminiscences impuissantes de la jeunesse.

« La prière me désaccable, une conversation,
« le grand air, les promenades dans les bois et

« les champs. Ce soir, je me suis bien trouvée
« d'un repos sur la paille, au vent frais, à re-
« garder les batteurs de blé, joyeuses gens qui
« toujours chantent. C'était joli de voir tomber
« les fléaux en cadence et les épis qui dansent,
« des femmes, des enfants, séparant la paille
« en monceaux, et le van qui tourne et vanne
« le grain qui se trie et tombe pur comme le
« froment de Dieu. Ces paisibles et riantes
« scènes font plaisir et plus de bien à l'âme
« que tous les livres de M. Hugo, quoique
« M. Hugo soit un puissant écrivain, mais il
« ne me plaît pas toujours. Je n'ai pas lu en-
« core sa *Notre-Dame,* avec l'envie de la lire.
« Il est de ces désirs qu'on garde en soi. »

Le lendemain, autre scène.

Sans date.

« Huit jours de visites, de monde, de bruit,
« quelques conversations aimables, un épisode
« en ma solitude. C'est la saison où l'on vient
« nous voir, cette fois-ci c'était en foule des
« *allons à la campagne*, et la campagne est en-

« vahie, le Cayla peuplé, bruyant, gai de jeu-
« nesse, la table entourée de convives inat-
« tendus, l'*improvisé* dispense de cérémonie.
« Mais nous n'en faisons pas, et qui vient nous
« voir ne doit s'attendre qu'au gracieux ac-
« cueil, le meilleur qu'il nous soit possible
« dans la plus simple expression de forme.
« Ainsi nos salons tout blancs, sans glace ni
« trace de luxe aucun ; la salle à manger avec
« un buffet et des chaises, deux fenêtres don-
« nant sur le bois du nord ; l'autre salon à côté
« avec un grand et large canapé ; au milieu une
« table ronde, des chaises de paille, un vieux
« fauteuil en tapisserie où s'asseyait mon frère,
« deux portes vitrées sur la terrasse ; cette ter-
« rasse sur un vallon vert où coule le ruisseau ! »

Quel mobilier du Cayla !

XIV.

Un autre devoir de famille la rappelle à Pa-
ris : lisez ses apprêts de voyage.

Le 11 novembre.

« La lune se lève à l'horizon où j'ai si sou-
« vent regardé : le vent souffle à ma fenêtre
« comme je l'ai si souvent entendu ; je vois ma
« chambrette, ma table, mes livres, mes écri-
« tures, la tapisserie et les saintes images, tout
« ce que j'ai vu si souvent et que je ne verrai
« plus bientôt. Je pars. Oh! que je regrette
« tout ce que je laisse ici, et surtout mon père,
« et ma sœur, et mon frère! Qui sait quand je
« les reverrai? qui sait si je les reverrai jamais?
« On court tant de dangers en voyage! Cette
« route de Paris est si triste pour moi! Il me
« semble que le malheur est au bout. Lequel
« maintenant? Je l'ignore. »

Elle confie son père, sa cage d'oiseaux, son chien à sa sœur : rien n'est oublié.

Elle part enfin. Tableau de sa désolation extrême quand elle se trouve seule dans une auberge sur la route, remplie d'indifférents. Oh! que les solitaires ont le cœur vulnérable, ac-

coutumés qu'ils sont à peu de rapports avec le monde, mais à des relations qu'ils aiment et dont ils sont aimés !

Les vraies douleurs, comme le vrai attachement, sont au désert.

XV.

Elle passe quelques heureux jours en Berry, au château de Saint-Martin, chez son amie, Mme de Maistre.

A Saint-Martin.

« Lire, écrire, que faire dans ma chambre si « bien disposée pour toutes choses de mon « goût? Un bon feu, des livres, une table avec « encre, plume et papier, moyens et attraits. « Écrivons. Mais quoi? Eh! ce petit Journal « qui continuera ma pensée et ma vie, cette « vie maintenant hors de son cours ordinaire, « comme si notre ruisseau se trouvait trans-

« porté sur les bords de la Loire, cette Loire,
« ce pays que je ne devais jamais voir, tant
« j'en étais née loin. Mais Dieu m'a portée ici.
« Je ne puis m'empêcher de voir la Provi-
« dence claire comme un plein jour dans cer-
« tains événements de la vie, non qu'elle ne
« soit en tous, mais plus ou moins manifestée.

« Avec un peu plus de goût pour écrire j'au-
« rais pu laisser ici un long mémorandum de
« mon séjour à Saint-Martin, si beau, si grand
« dans son parc et ses belles eaux. J'ai vu peu
« de lieux aussi distingués, aussi remarqua-
« bles de nature et d'art. On voit que Lenôtre
« a passé par là. Je vais partir avec les souve-
« nirs les plus agréables et les plus doux, tant
« du dedans que du dehors : famille charmante
« où je suis adoptée, où j'ai reçu les témoi-
« gnages les plus touchants d'affection, affec-
« tion si vraie puisqu'elle est désintéressée.
« Que leur revient-il de m'aimer? Rien que
« d'être aimés à leur tour et de se faire bénir
« devant Dieu. Oh! que cela me serait doux si
« je ne pensais pas à Maurice, à qui je dois ce
« bonheur dont je jouis après sa mort! J'ai
« voulu voir sa chambre; je ne fais pas un pas,

« à la chapelle, dans le jardin, au salon, qu'il
« n'ait fait aussi. Hélas! nous ne faisons que
« passer sur le pas des morts. »

Dernier décembre.

« Mon Dieu, que le temps est quelque chose
« de triste, soit qu'il s'en aille ou qu'il vienne!
« et que le saint a raison qui a dit : « Jetons nos
« cœurs à l'éternité! »

XVI.

Elle rentra au Cayla, vit mourir son père, et, n'étant plus retenue par un amour ni par un devoir, elle mourut.

Ses amis recueillirent ce Journal et une partie de sa correspondance; c'était à peu près toute sa vie. Rien n'était mort d'elle que son apparence. Toute sa vie morale était sauve avec ces reliques écrites.

Et maintenant, on vous les a données, les voilà, qu'en pensez-vous?

Quant à moi, j'en pense ce que les pieux cénobites du quatorzième siècle pensèrent de l'*Imitation*, c'est qu'il y a des secrets dont Dieu est le confident; j'en pense ce que les femmes du dix-septième siècle pensèrent de la correspondance de Mme de Sévigné, ce livre des cours, je veux dire que ce volume du Journal de Mlle de Guérin m'a paru une des plus touchantes révélations de l'âme humaine dans nos deux siècles : le dix-huitième, avec ses existences calmes, puissantes, recueillies dans la solitude de leurs châteaux, moitié rurales, moitié aristocratiques, au fond de leurs provinces; le dix-neuvième, avec ses orages, ses renversements, ses dépouillements, ses honorables et glorieuses misères, demandant aux lettres ce que la féodalité ne lui donnait plus : le gentilhomme sans épée et sans éperons enseignant les petits enfants pour un morceau de pain dans les mansardes d'un collége de la capitale, et mourant jeune de misère après avoir coûté au dévouement d'une sœur accomplie sa dot, son mariage, son bonheur; et cette sœur, à

la fois souffrante et heureuse de ce sacrifice, vivant isolée dans les ruines du château paternel, développant son génie natal et confidentiel dans des soliloques avec elle-même ou avec son Dieu, et mourant de tristesse quand son frère et son père lui manquent : Walter Scott seul aurait pu peindre une existence aussi romanesque dans quelque masure d'Écosse, quand les fidèles adorateurs des Stuarts sont vaincus, mais non ralliés à la révolution triomphante.

XVII.

Mais il y a dans l'âme de Mlle de Guérin un principe de vie et d'immortalité qui n'existe pas dans les héroïnes de Walter Scott : c'est le mysticisme catholique exalté, qui donne la vie, la sainteté, l'émotion sacrée du martyre à la jeune châtelaine du Cayla, et la poésie profonde du cœur, qui élève ses confidences à la hauteur des écrivains ascétiques les plus élo-

quents ; c'est l'huile onctueuse de cette lampe que le dieu du passé s'est allumée à lui-même dans les ruines de son sanctuaire démoli.

Que l'on croie ou que l'on ne croie pas à la lettre les symboles de sa foi, on doit reconnaître qu'ils impriment à tout ce qu'elle sent, à tout ce qu'elle pense, à tout ce qu'elle écrit, un caractère de surnaturel et de sincérité qui en fait le charme. Sans doute il y a là, comme dans le livre de l'*Imitation* qui touche exclusivement au cénobitisme monacal, quelques signes de superstition qu'on regrette d'y voir; c'est trop puéril ou trop âpre. On voudrait que la raison humaine tempérât davantage ces pieuses crédulités du couvent; mais, à mesure qu'elle avance dans la vie, cette foi, au lieu de s'isoler et de s'aigrir, s'adoucit visiblement. Le contact avec le monde, qui pénètre dans sa solitude avec son frère et les amis de son frère, leur doute, leur changement d'opinion, même quand ils habitent avec ce féroce esprit, l'abbé de Lamennais, qui avait des fanatismes éloquents pour toutes les causes et qui ne permettait le doute à personne, parce qu'il ne permettait de douter de rien pendant

qu'il affirmait lui-même, génie de l'expression, né pour être le prophète de toutes les persécutions comme saint Paul, ou pour le christianisme ou contre lui; tout cela avait évidemment agi sur Mlle de Guérin. Son imagination était restée pieuse, sa raison était devenue tolérante; elle n'avait gardé de ses premières doctrines que l'amour qui les sanctifie toutes. C'était l'imagination de saint Jean qui ne savait qu'un mot, *aimer!*

XVIII.

Et comme elle aimait! D'abord sa mère, puis son père, puis ce frère Maurice, dans l'âme duquel elle se transvase, puis les amis de ce frère, dans lesquels elle voit encore et toujours lui, puis enfin, si l'on en croit des signes non équivoques de sa plume, cet admirateur de son frère, ce jeune homme original, d'un autre temps, ce chevaleresque paladin de style qui confond la plume avec l'épée, et qui aime

le combat contre son siècle, parce que le siècle est nombreux comme une foule et que lui est seul comme l'antagonisme courageux, M. d'Aurevilly! Son sentiment innomé pour M. d'Aurevilly est un reflet prolongé de son sentiment pour son frère, une aurore boréale de l'amitié fraternelle qui se confond avec l'aurore d'un second amour. Mais il paraît que cet amour était né trop tard et que l'objet n'était pas libre de l'accepter. Elle mourut donc de deux sentiments trompés, l'un par la mort, l'autre par la mort du cœur dans lequel elle eût aimé à verser le sien. Fatale destinée de femme!

XIX.

Mais comme sa belle imagination s'enrichit de toutes ces misères de sa vie! Y en eut-il jamais une plus belle et plus pittoresque, et surtout plus sensible? Saint Augustin, ce bel esprit du christianisme, excepté dans les passages qui

peignent sa conversion, ce drame intérieur de sa vie, vise plus à briller qu'à convaincre ; il veut éblouir plus qu'émouvoir; d'ailleurs son livre est écrit pour le public. Montaigne est un charmant génie, mais il écrit pour s'amuser lui-même et pour amuser ses lecteurs. Sainte Thérèse chante plus qu'elle n'écrit : c'est le Pindare des femmes; elle est sincère, mais elle est illuminée; c'est le météore de l'amour pour l'*idéal* chrétien : un Dieu-homme expirant sur la croix! J.-J. Rousseau a des pages merveilleuses de description, d'érotisme et de contemplation de la nature dans ses *Confessions;* mais ce sont des pages d'imagination échauffée, ce n'est pas un livre fait pour nourrir des âmes. On doit en boire une gorgée et cacher la coupe à ses enfants, de peur qu'ils n'en boivent le poison. Il y a de l'intimité charmante dans les scènes des *Charmettes,* de Chambéry, mais c'est de l'intimité suspecte : on ne laisse pas le livre sous la main des innocents. Il en sort du plaisir, mais aucune vertu.

XX.

Mais vous qui vivez à la campagne, soit dans le château démantelé de vos pères, non loin de l'église du village et des pauvres du hameau, soit dans la maison modeste, château nivelé de l'honnête bourgeoisie du dix-neuvième siècle, élevant là des fils, des filles, des sœurs étagées par rang d'âge dans la vie, qui vous demandent des livres à la fois intéressants et sains, où respirent dans un style enchanteur toutes les vertus que vous cherchez à nourrir dans votre jeune tribu ; vous qui, après une existence laborieuse, vous êtes retirés à moitié de la vie active dans le verger de vos pères pour y soigner les plantes naissantes destinées à vous remplacer sur la terre, et qui voulez les saturer de bonne heure de ce bon air vital plein des délicieuses senteurs de l'air ; enfin vous qui, déjà vieillis et

désintéressés de votre propre existence prête à finir, voulez cependant jeter un dernier regard consolant sur les péripéties intérieures de ceux qui traversent les sentiers que vous avez traversés, afin d'y retrouver vos propres traces et de vous dire : « Voilà ce que j'ai éprouvé, pensé, senti, prié dans mes moments de tristesse ou de consolation ici-bas ; voilà la moisson en gerbes odorantes que j'emporte à l autre vie ; » mettez à part, ou plutôt gardez jour et nuit sur votre cheminée, comme un calendrier du cœur, non pas ce livre confus où l'on a entassé pêle-mêle les œuvres du frère et de la sœur pour que le génie de l'une fît passer sur la médiocrité de l'autre, mais le volume de Mlle de Guérin, cette sainte Thérèse de la famille, qui n'a écrit que pour elle seule, et dont une amitié longtemps distraite n'a recueilli que bien tard les chefs-d'œuvre involontaires qu'elle oublia de brûler au dernier moment.

Tout y est de cette vie et tout y est de la vie future ; deux mondes entiers, le monde naturel et le monde surnaturel s'y déroulent par pages, notes, lettres, effusions secrètes,

dans ce style qui n'est pas du talent, mais qui est la nature!

XXI.

Voulez-vous connaître, à travers les murs, la vie recueillie de ces pauvres manoirs qui ont gardé loin du monde les oubliés du nouveau siècle, comme les coquillages des mers de l'Ouest gardent entre leurs écailles, concassées par le flux et reflux de l'élément des tempêtes, les animalcules rejetés par les flots et endormis sur quelques grèves isolées de vos rivages? Lisez d'un bout à l'autre Mlle de Guérin: c'est un Walter Scott sédentaire qui fait partie du monument et qui vous le décrit sans y penser. Elle n'en a pas seulement la vue, elle en a l'intelligence et le goût, elle en fait partie, elle en est le centre. Nulle part, pas même dans Chateaubriand, ce prophète du passé, la noblesse indigente de ces manoirs nobles n'est si clairement décrite. On y voit

le paysage extérieur, les collines lointaines, le ruisseau au bas, le moulin au bruit monotone, les champs verts ou jaunes de la moisson, remontant vers la maison, les vergers plus haut, le jardin avec ses arbres grêles et ses carrés de légumes entourés de bordures de buis ou d'œillets, le perron enfin, où quelques figuiers empaillés l'hiver et quelques grenadiers en caisse étalent contre les murs leurs larges feuilles lapidaires ou fleurissent pour embaumer le seuil.

Lisez encore Mlle de Guérin, si vous voulez connaître les habitants de ces antiques demeures. Voilà le père revenant de ses champs pour l'heure des repas, et embrassant ses enfants qui l'attendent pour prendre avec lui le dîner frugal sur la table de la cuisine, au milieu de cinq ou six serviteurs respectueux quoique familiers. On bénit le pain à haute voix, pour que la reconnaissance précède le bienfait. Le cidre ou le vin du pays coule modérément dans le verre des hommes ; les femmes ou les filles ne boivent que l'eau puisée dans une tasse de cuivre au seau de la porte. Après le repas, on cause un moment, puis le père rentre

dans sa chambre, les filles au salon, les fils courent à leurs jeux dans les prairies ou dans le ruisseau du moulin avec les petits paysans de leur âge, et reviennent le soir chargés du poisson de l'étang ou de la tonte des peupliers. La plus âgée des jeunes personnes s'enferme seule dans sa petite chambre pour lire, étudier, écrire, prier solitaire. Mais à qui écrira-t-elle? à elle-même; elle note simplement ses impressions de la journée sans penser qu'un autre œil que le sien sondera jamais ces doux mystères. Les notes se multiplient, les morts surviennent, les douleurs enseignent les résignations, la religion console, les tendresses de famille s'exaltent et se concentrent dans l'excellent et malheureux père, puis tout se décolore excepté la piété, et tout meurt.

XXII.

Mais d'où vient ce style simple, pur et expressif comme l'émotion elle-même? il vient

comme il est venu à Mme de Sévigné, à Gerson ; il vient, sans art, du cœur écouté seul par la jeune fille qui s'écrit elle-même devant le miroir de ses pensées. Nous avons vu souvent de grands peintres faire leur propre portrait en se contemplant devant une glace : mais la peinture ne peut rendre l'image du peintre que dans une seule expression, une seule attitude, tandis que la plume peint la nature morale dans toute sa mobilité, dans les mille émotions secrètes que la vie donne à ceux qui pensent, qui sentent, qui jouissent, qui souffrent, qui pleurent ou qui prient. Quelle différence ! Le portrait par la peinture, c'est un seul jour ; le portrait par la plume, c'est la vie entière ! Mlle de Guérin, c'est l'enfance et la maturité, la solitude et le monde, la vitalité et la mort, et après la mort l'espérance immortelle qui ressuscite tout ! Son livre est le voile pudique de l'âme, levé en présence de son Créateur par la sainte impudeur de la confession. Cela devait être brûlé : un heureux oubli de la mourante a tout laissé, l'amitié édifiée a tout trahi. Prêtez l'oreille et écoutez ces mystères de l'âme. Rien ne vous

scandalisera ; c'était une femme, mais c'était une sainte ! Vous vous sanctifierez en la lisant.

Quant au style, après ce que nous vous avons si abondamment cité, nous n'avons rien à vous dire. C'est la nature elle-même ! Figurez-vous tout ce qu'il y a de naïf dans l'enfant, d'aimant dans la jeune vierge, de tendre dans la fille, de dévoué dans la sœur, d'affectueux dans l'amie, de religieux dans le sentiment, de pittoresque dans le coup d'œil, de délicat dans la perception, de nouveau dans le sens des choses morales et des paysages, sortant sans prétention, sans étude et sans effort, pendant vingt ans, d'une âme qui s'oublie elle-même pour se révéler à son Dieu, et qui trouve des accents, des images, des soupirs, des hymnes, comme l'éclair trouve son chemin dans les nuages, et comme l'abeille trouve son parfum dans les bouquets du printemps sur l'océan de fleurs de la prairie : voilà ce style !

Ce n'est pas une forme de l'art, c'est une émanation de la vie qui monte à l'âme et qui l'enivre de charme et de sainteté, d'un charme et d'une sainteté tellement fondus ensemble qu'on ne peut pas discerner ce qui est amour

divin de ce qui serait amour terrestre, ce qui serait délire de ce qui est édification, et qu'en fermant un moment le livre pour le rouvrir bientôt après à une autre note, on ne peut en détacher ni son cœur ni son imagination : oui, voilà ce style! Mille fois au-dessus de l'admiration, ce qu'il provoque, c'est l'étonnement d'abord, puis c'est l'amitié. Il est impossible de lire Mlle de Guérin sans se dire à soi-même : « C'est mon amie! » Son âme est de même famille que la mienne, et, puisque Dieu m'a permis de la connaître dans cette confidence, cette âme ne me quittera plus jusqu'à mon dernier jour.

LAMARTINE.

FIN DU TOME QUINZIÈME.

Paris. — Typogr. de Firmin Didot frères, imprimeurs de l'Institut et de la Marine, rue Jacob, 56.













